

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE

PAR QUATRE JUDAS

QUATRE NOUVELLES

LES PERSIENNES
LES CINQ FENÊTRES
À CIEL OUVERT
PLEINE PAGE

RECUEIL ÉDITÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
2015

© gabriel-pierre ouellette

g.-p. ouellette

par quatre judas - 2

NOTE	3
LES PERSIENNES	6
LES CINQ FENÊTRES	25
À CIEL OUVERT	69
PLEINE PAGE	102
DÉFINITIONS	178
HISTORIQUE	179

NOTE

Par quatre judas pourrait évoquer un juron, un appel satanique à des femmes et des hommes au coeur de Judas, mais aussi une ouverture, qu'elle soit réduite à une fente entre des lattes de *persiennes*, ou qu'elle soit une *fenêtre*, avant qu'on n'y voie que le *ciel* ou une *pleine page* d'écriture qui, elle, accueillerait la terre, les cieux, l'humanité... Ces judas seront pour d'autres, des « échafaudages », des constructions de mots, à partir de rien.

L'ensemble de ce recueil a été envoyé, en novembre 2013, chez un éditeur français avec qui j'avais correspondu de façon très civile, en 2011, pour un poème-essai sur *la République* de Platon, qu'il n'avait pu publier. En ce qui concerne *Par quatre judas*, je n'ai reçu aucune nouvelle, malgré un rappel, en 2014. C'est une des situations plus ou moins alarmantes pour un auteur... Qu'est-ce qui s'est passé ? Quelqu'un serait-il intervenu, et qui serait-ce ? Qu'ai-je dit ou fait, qui l'aurait blessé ? Etc.

Seule, la première version des nouvelles, *les Persiennes* et *À ciel ouvert*, a eu droit, sous des titres différents, à une publication dans des revues. Les deux autres sont inédites.

BRÈVE PRÉSENTATION

Les Persiennes. Vers 1958, dans l'esprit d'un jeune homme en train d'écrire, apparaît par degrés l'une de ces maisons que dans plusieurs

régions de l'Amérique on appelle « victoriennes ». C'est la maison de son grand-père dont il revoit les étapes marquantes de la construction, à partir de 1910. Ce phénomène est provoqué, sans raison, par la correspondance au siècle dernier de deux auteurs japonais.

J'ai déjà inclus une version précédente de ce texte dans un recueil de 2005 intitulé, *Interférences photographiques*, parce que, dans cette maison, sur un des murs, une photo permet d'en rappeler et d'en définir les environs, et elle provoque à son tour le rappel d'un portrait qui modifie à nouveau le récit. Et je continuais ainsi, en 2005, la présentation de la nouvelle : « Une fois que ces images auront établi ou creusé davantage un certain territoire, physique ou moral, elles se retireront pour laisser libre cours aux malaises et aux troubles que le narrateur ressentait dans ses yeux, son corps et son esprit, durant sa jeunesse. De toute façon, l'intimité qu'il admire entre les deux écrivains japonais, lui sera refusée. »

Les Cinq Fenêtres. De nos jours, dans une ancienne maison de ferme, les membres d'une famille ironisent sur un texte écrit par un de leurs frères, un faux poète, un malade. C'est "sa mort annoncée", en quelque sorte. À moins que ce ne soit la mienne...

À ciel ouvert. En 1573, dans Thira (Santorini), un tremblement de terre, un territoire occupé par Venise, et par les Turcs, où tout désir est étranglé. (Vous trouvez sur mon site, en format PDF, le manuscrit et la

première version dactylographiée de cette nouvelle, parue dans la *Nouvelle Revue française*, en 1989.)

Pleine Page. Une longue, mais captivante (!) variation sur les vérités d'une légende ou d'un fait qui se serait passé vers 1887, dans les mêmes régions dont la géographie, les odeurs et ce que j'appellerais les perspectives ou les « trouées » historiques occupent en partie les deux premières nouvelles du recueil. C'est aussi la région où j'ai passé mon enfance et mon adolescence. Ce texte était aussi inclus dans *Interférences photographiques*, parce qu'on y fait un sort étrange à une photographie, prise dans un bar d'hôtel vers 1909, qui tendrait à réduire à néant cette légende d'un enfant qui aurait vendu son premier cheval à dix ans, et pourtant, le texte même démontre la vérité contenue dans les brèves paroles qui fondent ce récit légendaire. La photographie, si on s'y limite, peut enfermer le passé dans un carcan, du moins pour la dimension psychologique de l'un des personnages, tandis que la parole légendaire et l'écriture graduelle de sa vérité permettent à la fois au passé d'investir le présent, et au présent de ne pas connaître sa disparition totale dans les chambres noires... Le lecteur aura toute latitude pour contester une telle anomalie.

On trouvera à la fin du recueil un bref historique des différentes versions de ces nouvelles, de leur publication ou des nombreux refus qu'elles ont connus.

g.-p. ouellette

par quatre judas - 6

LES PERSIENNES

Je lisais les lettres que s'échangeaient deux auteurs japonais, quand j'ai revu, au premier étage d'une maison, une pièce remplie de lumière. C'est une chambre. Je suis assis, le dos tourné à la fenêtre, devant une table installée entre deux lits. Un soleil d'hiver, vers deux heures de l'après-midi. Janvier ou février 1958. La date n'a pas d'importance ni le brouillon que je transcrivais à la machine. Il me suffit qu'en lisant la traduction de ces lettres, je revois la chambre et son soleil d'hiver, durant un après-midi de congé. Un mardi, je crois. Elle reste accrochée entre ses murs, presque dans les airs, du côté sud. À droite, quand on regarde la façade, et se creuse au rez-de-chaussée un autre lieu

à travers cette masse de bois construite sur un *solage* de pierres. Un bureau forme l'angle nord-ouest de la grande maison. « Ton grand-père, le plus souvent, fermait les persiennes, à l'intérieur » , disait Jérôme, le dernier de ses enfants. On les tenait presque toujours ouvertes, durant ma jeunesse; vissés dans le haut et le bas des chambranles, leurs doubles battants vernis, avec leur crochet de métal doré, étaient rabattus l'un sur l'autre. Deux des fenêtres donnaient à l'ouest - le soleil se couchait dans leur cadre - et la troisième, sur une partie de la véranda bordée, au nord, par une sorte de moucharabieh en bois qui la transformait en galerie. Dans la pénombre du bureau qui empestait la fumée, les cendres froides des cigares, mon grand-père cuvait ses rasades de rye whisky; il avait dû vendre à perte un moulin à scie, une carrière de granit et le magasin de meubles avec une salle de montre, à l'arrière, où des automobiles des années 30 ne trouvaient plus d'acheteurs. Un crachoir, entre deux fauteuils noirs en bois. Leurs dossiers, assez bas, s'arrondissaient pour former les accoudoirs; j'avais à peine trois ans; ces dossiers étalaient la calme ordonnance de morceaux de bois et de tiges de fer répartis dans des espaces vides; la rondeur des barreaux diminuait à la même hauteur

pour devenir tout à coup une jolie rondelle ou une bague qui paraissaient aussi naturelles que les jointures des plantes et des branches... Mais pourquoi avoir écrit ce crachoir, ce bol de métal blanc où croupissaient des mégots de cigares, des crachats, quand cette chambre restée accrochée presque dans les airs entre les murs prêtait une fière allure aux premières lignes ? Moi qui ne voulais pas écrire de saga... Détacher, imbriquer l'un à l'autre, sans mêler les cartes, les lieux de la maison dans la clarté d'un après-midi en janvier ou février 1958. Un jour qu'un débiteur laissait en acompte deux poules vivantes, mon grand-père a dit à John, comme il appelait le petit Jérôme, de conduire le monsieur par la galerie jusqu'à la cuisine et d'appeler sa mère, qui saurait quoi faire avec les bêtes. « Cette sainte femme, m'a dit un jour une servante, répondait aux gens son chapelet à la main » . Elle a survécu à son mari et sept ans plus tard, elle mourut. Le testament, selon mes tantes, laissait la maison et presque tout le reste aux garçons et cette histoire a créé un froid. Un des beaux-frères est devenu hargneux. Il avait réussi à faire radier les dettes que son propre père devait payer à la succession, mais pour que l'arrangement passe aux oubliettes, il a accusé la terre entière de

spoliation et dénoncé le traitement injuste que son épouse avait subi. Il s'est terré chez lui; on ne le voyait plus qu'aux enterrements, où il rongait son frein. Et j'égrène le fin mot de l'histoire sur un chapelet à l'occasion de ma communion solennelle, le seul cadeau que m'ait jamais fait son épouse, ma marraine; elle avait chargé ma mère, qui l'aurait rencontrée dans un voyage *en ville*, de me le remettre; la petite boîte n'était pas enveloppée; aucun mot. Le subterfuge m'est apparu beaucoup plus tard, quand j'ai su qu'elle m'appelait l'enfant du péché.

L'angle nord-ouest de la maison s'est comme solidifié. Il est entré tout armé dans ma tête, mais à quelques-uns de ses degrés il crée des sorties de diversion, pour agacer l'ennemi. Depuis la mort de mes grands-parents, devant les fenêtres, par-dessus les persiennes, sont tendues de lourdes draperies, de couleur verte. En reps de coton. Je les ai palpées, touchées et retouchées; le tissu que je tenais, enfant, entre mes doigts, persiste sur les mains de l'homme, bientôt un vieillard. Une grande photographie est accrochée au mur du fond. Ses dimensions n'intéresseraient personne, si la vérité métrique ne me harcelait et retardait à plaisir des missions de reconnaissance qu'elle voudrait

élusives. Depuis mon enfance, je pense en mesures anglaises où les pieds toisent des humains qui ont des pouces, et des tissus qui se déroulent en verges, quand le mètre les découpe à la façon d'un métronome sans musique qui me force à écrire que les mensurations de la photographie qui attirait tous les regards dès l'entrée dans l'angle nord-ouest, sont au moins d'un mètre quatre-vingts, d'un mur à l'autre, sur soixante centimètres de hauteur. Formée de trois sections, elle a été prise à la fin de l'hiver, près d'un cours d'eau glacé du Québec - un jour, j'ai prétendu que j'étais né au Chili, sur les berges d'une rivière, dans la région des lacs - et en faisant tourner l'objectif on a balayé une immense cour à bois. Les tirages ont été agrandis et découpés de façon à ce que rassemblés sur une surface, sans doute du carton, ils donnent l'impression, à la condition de ne pas trop s'en approcher, d'être le résultat d'une seule et même prise qui aurait capté cette étendue en quelques secondes, ou d'avoir été saisis par un de ces appareils des années 1900 dont l'objectif, mobile autour d'un film armé sur un tambour, pouvait couvrir un champ visuel de 360°; au développement, les bandes photos panoramiques avaient jusqu'à quarante-cinq centimètres de hauteur et un mètre vingt de longueur.

C'était le cas, en 1895, pour la *Scovill Panoramic Camera* ou la *Marcellus Cycloramic Panoramic Camera*. On discerne sur la photographie, prise dans cette région du bout du monde, les trois agrandissements qui la composent et je ne prétends pas que l'entière cour à bois de mon grand-père aurait été saisie par un de ces appareils mythiques qu'on aurait chargés de pellicules ou de plaques sensibles aussi larges que quarante-cinq centimètres et de plus d'un mètre de long, ce qui serait effarant, et arrive encore à me fasciner. J'en ai fait mon deuil, mais si la technique employée était plus banale, elle devait tenir elle aussi de l'artisan. N'en parlons plus. La photo est encadrée d'une latte de bois verni d'au moins cinq centimètres qui fait saillie en biseau. Je l'ai toujours vue dans le bureau de mon père, durant ses cinquante ans de pratique notariale. Des troncs d'arbre, et encore des troncs d'arbre, disséminés sur des alluvions, des affaissements, les plis et replis d'une terre tantôt calcaire tantôt argileuse. Une colline s'élève, à droite, vers le sud, et avant la venue des bûcherons et des fermiers elle devait avoir l'apparence de ces coteaux boisés qui bordent les autoroutes. Au centre, la pente s'amenuise jusqu'à l'extrême gauche pour former des terrains

plats, étroits et peu nombreux qui bordent la rivière encore encombrée par des glaces. Cette cour du moulin à scie se serait comme abattue, tout d'une pièce, sur la forêt, sur des terres *en bois debout* disait ma mère, née au Québec, quand j'écrivais vivre au Chili. Partout, des billes de bois d'au moins douze pieds (3,65m) qu'on coupait en trois ou de moitié pour en faire du bois de pulpe, de la *pitoune*, des troncs d'arbre mutilés, devenus des moignons, des tronçons, qu'on jetait à l'eau pour qu'ils descendent les rivières, sautent les chutes et traversent les fracas des rapides jusqu'à d'autres moulins qui les transformaient en planches, quarts-de-rond ou barreaux. Des habitations du village, et les quelques arbres qui avaient survécu, apparaissent au fond, derrière ou à la lisière de ces monceaux de troncs ébranchés, empilés les uns sur les autres jusqu'à des hauteurs de cinq à six mètres avant de débouler, parfois, et d'envahir un peu plus les terrains vagues et les rives d'un ruisseau qu'on ne voit pas, au milieu de la photo, mais qui serpente vers le *rio* du Chili ou la rivière du Québec. Cette vue panoramique a été prise d'assez loin, sur la rive droite. Deux ou trois ans plus tard, en 1920, à l'endroit même où commence le tracé du *portage* qu'on faisait à pied, les canots sur ses épaules, pour contourner

les rapides de la rivière, on construira et peindra en rouge un pont de bois pour rejoindre sur l'autre *bord* le moulin, sa cour à bois, la carrière de granit, la gare du chemin de fer et les marchands de voitures automobiles. C'est au bout du *portage*, que Solime Alix a construit, dominant les chutes, la première maison du lieu. Elle existe encore, et m'a toujours nargué. J'aurais voulu l'intégrer à la chambre où j'écris, dos à la fenêtre, et à la pièce d'angle où il m'est difficile d'imaginer cuvant son Jack Daniel's l'homme qui l'a fait bâtir. Si j'en crois ce qu'on m'en dit, une autre photographie lui rendrait justice. Sur fond blanc, en veste d'habit gris, chemise blanche et boucle noire, à moins que ce ne soit une cravate, le torse bombé, il domine l'espace qui l'entourne. Ses bras et ses épaules n'attirent pas autant l'attention que toute sa masse qui s'avancerait, en marchant un peu de côté, vers ces endroits inconnus, là, à droite. Une force tranquille sort de sa tête, surgit de sous la carapace, mesure les rivières, les forêts, et s'y implante, avant de s'abattre et de disparaître dans les hôtels de passe à Montréal ou sur les routes du Chili, de Valparaíso à la Patagonie, loin des sagas, des *Ur-chroniken*.

Je ne voulais pas écrire à la hache comme un bûcheron en approchant au plus près les paroles et les voix les plus communes, les plus inaudibles, terriennes ou maritimes que j'entends quelquefois autour de moi; je me refusais à faire dégoutter sur des centaines de pages les terres brûlées de ma pensée *en bois debout*; je me gardais d'enfiler par l'oeillet de l'enfance les pré-socratiques aux pères et mères de mon inconscient, ses trames et ses chaînes, ses carrés de fraises et ses lacs gorgés de truites au fond des bois. Je m'étais déterminé à écrire cela seul qui se présente à mon esprit, cela seul qui m'envahirait tout à coup, et je me retrouve dans une pièce d'angle, aux quatre points cardinaux d'une enfance, avec des bûcherons et un chevalier d'industrie. Fasciné par la connivence de Kawabata et Mishima dans les lettres qu'ils s'échangeaient, je me demande encore avec quel écrivain je connaîtrais pareille entente intellectuelle, quand mon esprit ne sait que regorger des terres brûlées *en bois debout*, inhospitalières à quiconque sait ce que c'est que d'écrire.

Une dizaine d'années après la construction de la maison, il en fait démolir les fondations, du côté sud de la cave, sur la largeur d'une porte.

Cette percée d'au moins soixante centimètres ouvre sur un cube de plus de deux mètres carrés, creusé dans le parterre de la propriété. Il cimente le sol, l'entoure de murs de pierres et de mortier, dont l'un est traversé par le boyau d'une prise d'air, et les recouvre d'un plafond de ciment. Pour passer de la cave à cette voûte, après une porte à double paroi de métal, on franchit un couloir et une autre porte, au bruit sourd comme celui d'un tambour, quand on la referme. Il veut mettre en sûreté son argent et ses documents mais aussi, si vous m'en croyez, devenir banquier, selon le penchant qu'ont les humains, dirait Euripide, de confondre ce qu'ils donnent à voir avec ce qu'ils sont. Les banquiers ont des voûtes souterraines. J'en ai creusé une sous ma maison. Je suis un banquier.

J'écris. Je serais donc un écrivain. Sur les contreforts des Andes, avec la mer que je devine à l'ouest et dans ma tête vers le sud, *el estrecho de Magallanes, la Patagonia, la Antártida*, tout comme sur les rives du Saint-Laurent écartelé entre les brumes de l'Europe et la mer fantasmagorique de l'ouest dans des trous de montagnes et des avalanches de lacs, je me découpe un petit pays à ma mesure et croyant avoir rompu

les attaches ou les amarres qui m'enchaînaient à la famille, à l'église ou à qui voulait de moi, je traîne ce cruchon et mesquin de pays, je le défends bec et ongles, *de grippe et de grappe* - une expression de ma mère, que je n'ai lue nulle part, mais j'ai appris, le 7 octobre 2015, qu'on la trouve dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy -, je le défends donc de grippe et de grappe contre les autres qui ne comprennent goutte à l'écriture de mon terroir que je prétends universel. Ils ne sont pas nés dans ces étroites vallées, arrosées par ces *ríos* que je garde sous mon aile de rapace comme une mère ses petits... Comme les familles qui n'ouvrent qu'à la proche parenté, je vis dans la terreur que *Mon coeur mis à nu* soit violé par le regard d'un autre. Et j'en meurs d'envie.

Le fantôme du banquier est dans la cave, et m'attend. Sa mini-forteresse se couronne d'un solarium avec trois murs de fenêtres carrées, au vitrage d'une seule venue, surmontées de vasistas à carreaux translucides. Sur les chevrons du plafond, disposés en forme de pyramide, des panneaux de verre s'enchevauchent. En été, la lumière y entre à flots. C'est un four. En hiver, malgré le soleil, c'est une glacière. Il faut peindre les tuiles, les recouvrir de tôle galvanisée comme le reste

du toit, et dire adieu aux solariums des *Manhattan's mansions* où les magnats de la finance fumaient leur cigare en se détachant noir de jais sur l'argenterie et les napperons blancs des films américains. Sur les instances de ma grand-mère à la santé et à l'esprit fragiles, on y ajoute les calorifères que j'ai découverts, à l'âge de 8 ou 10 ans, dissimulés au bas des fenêtres par des portières à claire-voie, formées de fines lattes de bois verni - on les avait retirées de leur cadre pour les nettoyer -, et ce coffrage était complété, à hauteur de ma poitrine, par une planche épaisse, entaillée de longues fentes pour faciliter la circulation de l'air chaud émanant de l'eau chaude qui, après avoir passé au-dessus et à travers les arcanes de la fournaise centrale, circulait à son tour dans les gros tuyaux de fonte noire, quatre ou cinq, fixés aux murs du solarium par des bagues de fer. Cette tuyauterie, aussi sombre et gorgée de mystère qu'une fonderie, a greffé mes viscères à la maison, tout comme cette voûte souterraine, fermée d'une double porte, sinon à double tour, m'emprisonnait, la nuit, et me mettait à nu sur son ciment froid. Pour passer des pièces du rez-de-chaussée au solarium, on avait démembré une fenêtre, abattu une partie du mur d'origine et étayé le bâti par des

colonnes surmontées d'une fausse arche de bois dont l'embrasure est rehaussée par de hautes portes à demi cintrées, au vitrage formé de carrés qui sont longés sur les côtés, par d'étroits rectangles; elles se referment sur le salon, au-dessous de la chambre où j'écris, dos à la fenêtre qui elle, surplombe le toit du solarium.

La lumière s'est assombrie. Sur le papier glissé autour du cylindre, je tape à la machine les monologues et les répliques d'une femme qui faisait des pieds et des mains, au fond de sa campagne, pour obtenir l'argent qu'on lui avait promis lors des travaux de voirie sur sa terre, le long de la rivière, et peu à peu ses lettres à mon père, son notaire, fondent et provoquent mon écriture. Je les ai remises à leur place dans les classeurs de bois dont ma mère, un beau soir, avait décidé de bourrer la voûte de son banquier de beau-père, dont le fantôme n'attend personne. Le désordre s'est installé dans ma saga photographique.

Un soir, durant les fêtes de Noël - j'ai deux ou trois ans -, mes parents me laissent seul, avec mes soeurs aînées. Des filles et des garçons sont étendus dans la boîte du sommier métallique, sous le canapé-lit du salon. Un jeu de poupées, qui languissent après moi. Dames et messieurs

découpés dans du carton mince qu'on habille d'une garde-robe de papier. Des poupées plates. Les robes, les chemises, les chaussures, comme les chapeaux ou les gants, sont garnis de languettes qu'on replie au verso des figurines. Autour de leur tête, de leur tronc, de leurs pieds ou de leurs mains. En 1943, ou 44, c'était la guerre. Les poupées sont hors de prix ou ne sont plus fabriquées. Quelques jours avant, mes deux soeurs m'ont permis de jouer avec elles. Nos parents partis pour la soirée, je veux encore déplier et replier les languettes des pantins étalés sur le tapis vert pâle, soulever la robe, le pantalon, voir ce qu'il y a dessous, mais c'est non. Un non catégorique. Ai-je été trop brouillon, violent ou trop inventif ? Tout est possible entre frères et soeurs. Les garçons ne jouent pas avec les jeux des filles. Je brise toujours tout. Il n'en est pas question. Il faut que je me couche. Le désordre perdure. Les lieux veulent me sauter à la gorge. Ai-je jamais maîtrisé les paroles que je pense ? Les personnages se parlent entre eux. Une attitude déplacée. Non prévue. Le salon est en train de disparaître; il a d'ailleurs été transformé, des années plus tard, en salle à manger.

Je suis un bûcheron. Le bûcheron abat des arbres et dans la maison qu'il a construite, il demande si on a vu sa hache. Je devais suivre l'apparition des lieux et les greffer à ceux que ma mémoire avait gardés. Une question de principe. Tout en sachant que les principes mènent au désastre.

Je dois m'en tenir à la maison de bois, à l'immense cour à bois sur la photo, comme aux bras du canapé qui eux aussi... Oui, ils étaient en bois. Des planches presque plates au bord arrondi et découpé, du côté qui donnait sur le vide, en courbes allongées. Elles étaient clouées, fichées ou collées sur un montant. Mes parents avaient acheté ce meuble chez notre voisin, et j'ai appris que le magasin avait appartenu à mon grand-père, que je n'ai jamais connu.

Je perds pied dans ce salon. Comme si la terre tremblait. Les principes ne tiennent plus. Ils ont conduit Mishima Yukio à tenter de se suicider en s'éventrant avec un sabre de bois; on l'a achevé avec une autre lame, en métal. On lui a tranché la tête. Les exercices d'admiration ont leurs limites. Et pourtant Kawabata Yasunari, quelques années plus

tard - pour quelles raisons, au nom de quels principes ?- a imité Mishima en s'enlevant la vie.

Tout se confond. La mémoire fautive des lieux accuse ma vue. Je ne porte pas encore les lunettes qu'on place sur mes yeux, un an plus tard, entre moi et le monde. À trois ou quatre ans, je vois mal ce qui m'entoure. Je regarde au loin pour me détacher des choses qui me collent à la peau. Quand j'aperçois les montagnes par la fenêtre, elles sont lumineuses et se découpent, claires, sur le ciel. L'hiver suivant, au Chili, nous irons là-haut où il y a de la neige. Le soir, à l'auberge, on s'assoira sur la terrasse. Je verrai un immense et épais ventre blanc, de la ouate, de la *guata*, brillant dans l'air bleu, et au Canada, chaque fois que je reviendrai à la maison durant les trois années que j'ai vécues, plus ou moins enfermé dans un orphelinat - un garçon dérange dans une maison, et ne sert à rien -, j'aurai l'espoir de trouver la cour et le jardin couverts de neige bleue, où personne n'aura mis les pieds. On aura attendu, pour y marcher, que j'y laisse les premières traces. Dans le salon de la maison de bois, au Chili, quelques jours après Noël, seul avec mes soeurs aînées, il n'a pas neigé. De toute façon, il n'y a presque jamais de neige à

l'extérieur des murs, dans la région des lacs. Les figures de carton, si elles restent brouillées quand je les approche de mes yeux, s'ouvrent comme un champ de neige et se dilatent dans un air bleu. Leur peau rosée et leurs contours se détachent des objets lumineux flottant autour de moi, cherchent à se fondre aux pays qui peuplent l'espace derrière mes orbites, pénètrent les odeurs du salon et enveloppent les poupées vêtues de papier. Je les touche. Elles entrent à leur tour dans ce monde à la fois solide et volatile qui depuis longtemps se creuse dans mon cerveau, à l'intérieur de ma grosse tête où je vois en-dessous des choses, là où je trouve des assises plus solides et où je marche sans avoir le vertige.

Serait-ce à cette époque que j'ai commencé à me parler en silence, que j'ai empêché mon corps d'approcher les femmes et les hommes qui interdisent de manipuler les silhouettes de carton pour entrer dans le royaume des accouplements et des métamorphoses ? Un monde d'images et de personnes en gros plan que je touchais pour les dévorer et leur dire, peut-être, en les habillant et les déshabillant que j'avais un corps qui existait beaucoup mieux que ces cadeaux qu'on donne aux garçons, moteurs de ferraille, garages de carton-pâte, grues au format de joujou,

réductions indifférentes des vrais garages, immobiles au coin des rues, et des grues trop immenses pour venir dans mes bras. Les pantins de papier me ressemblaient. Ils pénètrent et voyagent dans ces mondes qui bougent derrière mes yeux. Serait-ce aussi de cette époque, *dites-moi où, n'en quel pays*, que je préfère les lieux aux humains qui ne veulent jouer ni devenir des jouets entre mes mains?

...plus je lisais leurs lettres, plus j'en étais ravi. Malgré les formules, inévitables dans les correspondances, et malgré l'apparente dévotion, du moins au début, qu'éprouvait Hiraoka Kimitake, qui ne s'appelait pas encore Mishima Yukio, pour Kawabata Yasunari, son aîné de vingt-cinq ans, j'étais frappé de leur connivence dans l'écriture et tout en m'étonnant de la quantité d'articles et de romans qu'ils publiaient, je me demandais avec quel écrivain je connaîtrais pareille intimité.

g.-p. ouellette

par quatre judas - 25

LES CINQ FENÊTRES

Il était écrit que le plus vieux de leurs frères y finirait ses jours. Les deux aînées avaient acheté d'anciennes maisons de ferme dans les Hautes-Laurentides, au nord de Montréal. On est au mois d'août. Élise prépare une salade, dans la cuisine du vieux chalet, rabouté par un long couloir à l'une des maisons. Elle découpe en tranches roses, d'un air absent, un gros jambon et le détaille en cubes, les coudes sur la table. Il ne donnait plus de nouvelles. Il aimait marcher durant de longues heures, en n'empruntant jamais les mêmes rues. Comment arriver à le retrouver.

Il avait des vertiges; il vacillait. Il fallait en finir. Avec des femmes esseulées, désœuvrées ou fascinées par ce type qui préférait la solitude à leur compagnie, Élise et Annabelle, les aînées, se relayaient pour le suivre en voiture. On les trouvait admirables d'y consacrer leurs journées, et quelques années ont suffi pour que se manifeste un délabrement intellectuel significatif. Émotif et moral. Il n'avait d'autre choix que de louer cette chambre *réparatrice* qu'elles lui avaient réservée dans une des maisons des Hautes-Laurentides, au nord de Montréal. Cela valait mieux que des séances de psychanalyse, une cure de sommeil ou des soins, qu'il soient physiologiques ou mentaux. Imaginez! Il se faisait photographier à sa table de travail, dos à une enfilade de rayons en érable rouge, chargés de ses reliures de la Pléiade, d'éditions bilingues de textes grecs ou latins, de livres en allemand, en anglais, et de deux ou trois en espagnol. Il ne lit pourtant que le français, soupire Élise. La chaleur du mois d'août. « Le vert, le blanc et le rose », dit Élise d'une voix sombre. Élise ne sourit jamais. Et en point d'orgue : « Stendhal ». Elle ajoute des morceaux de pommes de terre, de la mayonnaise, du poivre et quelques brins de persil à la salade de jambon. Il fallait étouffer ce scandale. Un matin, très tôt,

elles sont entrées dans son appartement avec leur frère cadet qui, la veille, avait enfin réussi à lui subtiliser le double de ses clefs. Il était encore au lit. Pas question de se laver. Il devait s'habiller sur-le-champ. En mettant quelques vêtements et ses affaires de toilette dans une valise, elles lui ont représenté que ses voisins, de récents immigrants, déploraient l'atmosphère de conspiration qu'il créait autour de lui; on se demandait de quelle sorte de monde il venait. On ne pouvait accepter une telle déliquescence, comme le dit Élise, à cause des jeunes enfants et surtout, face aux adolescents de ces familles. On lui trouvait un regard torve, inquisiteur. Inquiétant. Il ne disait mot. Il les regardait. Sans crier gare, il se leva, prit sa valise, et partit pour filer par les sorties, les escaliers de secours. On allait se jeter sur lui - il n'était pas question que la bête leur échappe -, quand il s'immobilisa sous l'effet d'un choc dont Élise cherche encore l'origine en saupoudrant de persil ses salades du mois d'août. Un de ces chocs qui saisissent les animaux dans les abattoirs sous l'action d'un courant électrique. Il est devenu blême, et ne parle plus depuis ce temps. Il a eu la preuve - elle en est certaine - qu'on l'aimait. On était prêt à tout pour qu'il s'en sorte, et pour qu'il quitte son immeuble. C'est mieux

ainsi. On a vidé l'appartement, sans avoir à quêter de permissions inutiles. Ce fut moins humiliant pour Élise, et pour Annabelle. Quand on déménage, on jette des livres, on déchiquette des lettres, des vieux papiers, des vieux dossiers. Rien d'étonnant à ce qu'une caisse se déboîte dans la ruelle, au bas de l'immeuble. Une dizaine de feuilles, pliées en deux, aux coins jaunis, dépassait de la tranche d'un livre : des pages manuscrites et d'autres, dactylographiées. La transcription d'un rêve, du temps de ses vingt ans. Il en avait fait un poème, et quarante ans plus tard, il avait revu le texte. Élise se moque de cette nouvelle version qu'elle appelle « l'édition définitive des oeuvres complètes du grand poète »; elle y voit la preuve de sa faiblesse d'esprit. Un écrivain ne reprend pas le même texte, ne rabâche pas les mêmes inepties, n'accumule pas échec sur échec, sans qu'il ne finisse, un jour, par constater qu'il est un raté. Les écrivains ratés écrivent de la poésie lyrique, c'est dépassé, et elle le redit à l'un de ses neveux, en terminant son cochon mayonnaise dans la cuisine du vieux chalet rabouté à l'ancienne maison de ferme. La vaisselle est lavée. Un des enfants secoue la nappe sur le petit perron de bois. La nuit est douce. La salade de

jambon froid est au frigidaire. En prévision du lendemain. Ce soir, ils ont mangé les restes du rôti de veau, hachés gros, dans une soupe aux champignons de conserve Campbell's. Le repas a été plus ou moins arrosé. Comme cela arrive dans les rêves, un des trois frères plus jeunes provoque un malaise, en proposant de soumettre au jeu de la Vérité le fameux poème, recouvert à Montréal, le jour même où le reclus est arrivé aux Deux-Maisons. Annabelle n'a pas l'air d'apprécier l'idée. Comment jouer à ce jeu de la Vérité avec des phrases où des gens aperçoivent un ciel et des couleurs qui bougent avec un petit navire de contes de fées qui se transforme en vieille chaloupe ? Le malheureux frère, que sa vieille soeur impressionne toujours un peu, surtout qu'il lui doit de l'argent, défend pourtant l'intention, qui en vaut bien une autre, de se demander si on a vu des choses pareilles au bord de la mer, en forêt, dans ses voyages, ou raconter à quoi ça fait penser. Se livrer, comme on dit. Et jurer de dire la vérité, bien sûr. « En tout cas, vous ne ferez pas ma psychanalyse », déclare Annabelle. Madame fait son théâtre! Au cinéma, elle serait déjà hors champ et on verrait, en plongée, les toits des maisons de ferme entourées de feuillus et de résineux, noirs contre un ciel étoilé. Ces

considérations sont hors de propos, et l'empêchent encore moins, dans sa propre maison, au nez de tous ses soeurs et frères, d'ouvrir le journal qu'elle avait sous la main depuis trois, sinon cinq ou dix minutes. Élise fait l'innocente. Bien malin qui saurait dire si elle ne frémit pas d'avance à l'idée de mettre son grain de sel dans ce jeu impromptu et même de s'y jeter à corps perdu. Le moment venu. La plus jeune de leurs soeurs qui a un goût secret pour la psychanalyse d'autrui, s'empresse de suggérer qu'ils devraient jouer à n'importe quoi, au Monopoly, aux cartes... Ils auront bien le temps, cette nuit, de s'occuper à rêver. Sans crier gare, le malheureux frère aux idées subversives se met à fredonner *Oui, c'est un rêve, oui, c'est un rêve, un doux rêve d'amou-our, la nuit lui prête, la nuit lui prête son mystè-ère...* En prétendant être citée de la façon la plus complète possible, une aria s'avère fatidique. Elle ouvre une faille dans un texte, et cette faille n'est pas imaginaire. Avant même qu'elle soit écrite, elle était présente au milieu de la page au tissu déchiré. L'ariette tentait de combler la fissure et le crédit en revient - remarquez l'intuition vertigineuse -, non à la mémoire involontaire du frère mélomane, mais à la psychanalyste qui en prononçant le mot « rêver » a imposé le silence et

l'harmonie à ses soeurs et frères qui durant sa jeunesse ne l'écoutaient pas; ils ne remarquaient même pas sa présence parmi eux. Faire dériver la conversation, de sa voix douce, et volontaire, dans les champs du non-lieu et de l'opérette où s'étaient et montent en graine les climats pacifiques et naïfs des familles bienheureuses, la rassure sur sa force de persuasion. À peu de frais. Sans trop d'écueils. Élise, toujours elle, de sa voix triste, remplie de la compassion qui en dissimule l'intransigeance, n'a pas envie de jouer au Monopoly. Ce fameux poème la défie, depuis qu'un de ses frères l'a déniché, Dieu sait où, et l'a déposé sur cette table, au milieu de la salle commune de la plus ancienne des maisons de ferme, dans les Hautes-Laurentides, au nord de Montréal. Au lieu de chercher à fouiller les pensées de pauvres femmes comme elle, il serait intéressant, sinon plus prudent, de s'interroger sur la vérité du texte, sur le quotient de vérité que peut receler le fait de tracer sur du papier les impressions ou les lubies tarabiscotées qui pendant le sommeil de son illustre imbécile de frère n'ont duré, comme tous les rêves, que quelques secondes, tandis que, dans sa bulle, son frère baryton en est toujours aux illusions amoureuses de Pâris et de la belle Hélène : *Il doit finir avec le jou-our;*

goûtons, goûtons sa douceur passagè-ère... Personne n'écoute plus personne. On paraît déçu autour de la table, comme autour de la grande salle. On se serait engagé dans une impasse. On a dit oui, comme ça, à un jeu sur un texte qui semble ne regorger d'aucune vérité bonne à dire. Mais Annabelle, à la voir qui replie son journal et se lève rayonnante, doit avoir eu l'idée du siècle. En les écoutant d'une oreille et un oeil sur les cours de la Bourse, elle a eu la lumineuse idée, avec son *scanner*, son imprimante et son beau papier coquille d'oeuf qu'elle a acheté, cet été, à Saint-Joseph-de-la-Rive, dans Charlevoix, l'idée toute simple de faire subito des copies de la VÉRITÉ. Deux ou trois protestent. Elle n'allait pas, pour l'amour du Saint-Ciel, photocopier le poème sur son beau papier Saint-Gilles! « Mon petit frère ne pourra pas dire que je ne l'aime pas ». Elle ne fait ni une ni deux, s'empare du texte et disparaît, nimbée du bonheur d'avoir eu cette idée faramineuse. Enfin, quelque chose à faire dans cette nuit du mois d'août! Le frère de la Vérité, réconforté par ce soutien inattendu, sort du cabinet de vaisselle, tablette du bas, derrière les petits plateaux en vieil argent, le scotch, le gin, le Cinzano rouge, le blanc, et peut-être aussi - on n'y prête pas attention - l'Amaretto pour

celle qui eut beaucoup d'amants, mais regrettera toujours le premier amour de sa vie, tandis que les consanguins - c'est lassant de répéter *frères et soeurs* - sont déjà partis *prendre une marche*, fumer une cigarette ou se demander s'ils ne retourneront pas cette nuit, au lieu du lendemain matin, à Montréal ou plus au nord, à Mont-Laurier. Au-dessus des montagnes, le ciel d'août se vautre dans une orgie d'étoiles filantes que personne ne remarque. Annabelle est revenue. En colère. Avec quatre-vingts feuilles de beau papier Saint-Gilles de Saint-Joseph-de-la-rive, à Charlebois - d'où vient ce plaisir solitaire, d'écrire une suite de noms de personnes ou noms de pays, pourtant détestables à lire avant que la phrase ne retombe sur ses pieds et ne se raccroche à la vie, au monde... ? -, Annabelle revient avec les copies de cette foutue édition qu'elle laisse tomber avec fracas au milieu de la table en se traitant de grosse *niaiseuse* et en renversant un verre ou deux. Après le chiffre 8, elle a tapé le zéro dans le carré réservé au nombre de copies. Fascinée, figée, enragée, elle a regardé sa machine avaler l'une après l'autre, dans un rythme infernal de rectitude, les quatre-vingts feuilles de l'épais papier de la région de Charlebois. « La précision mécanique de cette machine est diabolique,

dit-elle, je n'y touche plus ». Sous le choc risible de la malheureuse erreur, médusé par sa conscience comico-tragique de l'abrutissement où l'avait conduite la technique implacable, on préfère ne rien ajouter ni surtout rien contester. De toute façon, chacune et chacun dispose maintenant à foison de la nouvelle version du poème qui, serait-il illisible, est désormais inscrit dans les fibres du si délectable et sensuel papier Saint-Gilles de Saint-Joseph-de-la-rive. C'était donc la transcription d'un rêve. S'il tenait à la nature des choses de mettre au jour les rêves des nuits, ne s'écriraient-ils pas tout seuls, dans leur inconscience, le matin venu ? Et qu'avait-il rêvé de si extraordinaire ? Dans ce ciel en mouvement, plein de couleurs, qu'une foule de gens apercevaient avec lui, la douce et tendre Élise décèle, avec une moue de soeur directrice mais sur le mode de l'audace, le présent indicatif ou même indiciel d'une *stylo-caméra* - le frère de la Vérité manque s'étouffer dans sa bière -. « Mais oui! dit-elle. On assiste, l'oeil rivé à l'objectif, le crayon à la main, au montage d'une suite d'images : on entrevoit avec le scripteur, une ruelle en terre battue, bordée par deux maisons de bois, qui mène au bord d'une rivière où glisse une barque surmontée d'une tente

blanche comme celles des enluminures musulmanes - on imagine de gros plans successifs sur des miniatures ou encore une grande capitale enrobée d'arabesques à l'incipit d'un manuscrit ancien -, et voilà, il doit s'embarquer. On ne peut que s'embarquer, n'est-ce pas, dans une barque. »

On sourit autour de la table et de la salle commune. Elle continue. « La barque aborde... » Une voix, encore inconnue, la voix d'un homme, ajoute que la barque ne peut qu'aborder, n'est-ce pas, au bord de la rivière... On ne sait si on doit sourire. Elle reprend. « La barque aborde, quand un rideau tombe entre lui et la berge. Il court le long de la rive pour devancer cet écran; il le poursuit, le rejoint, le dépasse, et *cut* sur la rivière où il revoit le radeau de paradis devenu une cambuse en ruines, grise et brune. Travelling arrière, et série indicielle de plans américains parmi la foule de gens : leur consternation est aussi totale que la sienne. » J'essaie, tout comme elle, d'un plan à un autre - rataplan -, de raconter ce rêve à la vitesse de ceux qui nous passent par la tête et traversent souvent nos corps sans que notre chair et nos membres ne puissent s'engouffrer dans l'espace des songes, arpenter d'un pas assuré ces lieux disséminés qu'ils n'ont aperçus que du coin de l'oeil ou sur

l'écran mobile d'un rétroviseur absent, tandis que les huit soeurs et frères prennent la pose attentive et discrète de leurs père et mère pour camoufler leurs airs de vieilles tantes et d'oncles lubriques écoutant une de leurs nièces qui a pris la parole, et en rajoute. Elle transpose le rêve dans un langage de cinéaste apprenti se voulant la digne émule de tante Élise. Elle multiplie les couleurs du ciel en les diffusant dans un kaléidoscope humanoïde ou robotisé; elle signale qu'elle interrompt la séquence et l'édite au montage sur l'arrivée d'un transatlantique illuminé fendant les eaux sur le fond noir d'une rivière disparue en trois secondes, suivie de l'impossible travelling latéral et mental du regard fuyant s'évaporant sur l'écran panoramique d'une rivière et d'une barque aux restes calcinés, pour enchaîner avec le *close-up* hors *focus* d'un choeur formé des yeux de la foule entonnant un chant funèbre et se découpant, avec une mise au foyer dramatique, en un staccato de plans américains évoquant et déplorant les regards effarés des hommes et des femmes soumis aux dieux de la mort. Autour de la table, c'est le silence. Deux ou trois prennent des notes avec les crayons qu'Élise avait eu la prudence de poser devant chaque membre en règle de la famille. Un homme, l'air

grognon et à la voix désormais connue, conclut cette logorrhée par un commentaire, comme qui dirait, de gros bon sens, en convenant, bon prince, que ce rêve illustre par le truchement d'une parabole maritime que tout ce qui brille n'est pas or. Sa nièce ne l'entend pas de cette façon. Elle se lève du fauteuil où elle était, près d'une fenêtre, et avant de sortir, elle objecte que les voiles rouges dans le film, *les Chasseurs*, symbolisent une réplique audacieuse à la fatalité du songe et des dictons qui détruisent toute volonté de changer le monde. « Les voiles des barques restent rouges. » Autour de la table et près des fenêtres, le silence. On ne comprend rien aux voiles rouges dérivant dans *les Chasseurs* de Theo Angelopoulos, et personne n'a l'idée de les tirer des sables de la mémoire. « Je rêve! », conclut sa mère, en signe de solidarité avec les Anciens. Un autre silence. On rature ses notes. On dépose son crayon, qui à gauche, qui à droite du rêve édité sur beau papier. Et *les Chasseurs* disparaissent des écrans. « À quoi sert de raconter ses rêves ? », proteste un autre. « À moins que rien, quand on les écrit », dit Élise à voix basse. « Je rêve », reprend la mère de la nièce qui fuyait avec les chasseurs grecs. On ne sait que penser; on flotte, on hésite, en un mot, on croit rêver. « Rien n'existe,

de ce qu'on voit dans les songes, dit la jeune soeur au goût secret pour la psychanalyse d'autrui, et quand la conscience se réveille, c'est parti en fumée. » Elle qui dans les années douloureuses de son adolescence était si belle qu'on la croyait douée d'un sixième sens, évoque la théorie qui prétend que les songes sont reliés à... Ses deux filles, les yeux grands ouverts, la regardent. Elle ne finit pas sa phrase, et déclare, en regrettant de bafouiller et de se répéter, que les rêves sont la preuve que tout finit par finir et, comme dans un rêve, elle se livre, exaltée, à la nécessité criante de raconter qu'une nuit, quelques minutes après un songe, elle ne savait plus si elle avait rêvé qu'il neigeait à Mykonos, où elle n'est jamais allée; elle reconnaissait des personnes qui n'avaient pas leur vrai visage et lui faisaient la conversation devant les paysages enneigés de l'île de Mykonos; les visages lui disaient qu'ils jouxtaient les royaumes de la mort; le matin venu, elle avait reconnu qu'ils étaient des figures de personnes décédées; elle les a replacées dans la mort d'où elles avaient surgi, et elle n'y pensa plus. Pour sûr, si des vivants qu'elle aurait connus, lui avaient parlé sur les eaux glacées de Mykonos, elle les aurait inscrits, le matin venu, dans la colonne des morts annoncées... Ses deux filles, les

yeux grands ouverts, la regardent encore; elle prend peur; elle ajoute qu'elle ne voit que des morts dans ses rêves, et s'aperçoit qu'elle n'a plus rien à dire. « De toute façon, et ne le prends pas pour toi, lui dit Annabelle, sa soeur aînée, raconter ses rêves ou raconter sa vie, à quoi ça sert ? Une chambre au nord de Montréal, au milieu des bois, fait aussi bien le travail ». Ils éclatent de rire, et leurs enfants regardent dehors s'il fait toujours nuit. Il y a longtemps qu'Annabelle les a tant fait rire. « Nous faisons de l'*onirocritique* consensuelle », dit Élise, en risquant un sourire entre parenthèses. Sans plus, ils se disent que ça suffit. Ils rêvaient tout éveillés en faisant des phrases dont la seule raison était les coins jaunis de feuillets dépassant de la tranche d'un livre, qu'un déménageur avait frôlé d'une main trop énergique, dans l'air frais du matin. Personne n'a prononcé cette phrase dans l'auberge des Deux-maisons, un cul-de-basse-fosse. Trop littéraire. Mais je l'ai entendue. Elle a bel et bien été exprimée. À haute et intelligible voix. Dehors, dans la nuit, trois ou quatre jeunes fument un joint; on les a vus passer devant la fenêtre; un visage s'est approché, grossi, déformé; il a ouvert la bouche. Dans l'assommoir, ils se sont retournés, regardés, et n'ont rien dit. Ils

n'ont rien vu. Mais ces secondes ont troublé la paix des choses. Une hallucination permet d'écrire l'indicible. Au cinéma, ce sont les mots qui ouvrent sur l'invisible, des suites de mots imprimés sur la page d'un livre éclairée par une lampe qui médite, sous son abat-jour, sur l'ennui dans les films de Carl Theodor Dreyer. Qui oserait écrire, aujourd'hui ou pour demain comme disait leur mère, qu'il est invraisemblable qu'ils soient malgré tout de bonne humeur en parlant d'un moment de vie rêvée qui n'existe pas, mais repris quarante ans plus tard par un écrivain raté avec une orgie de couleurs crues, ocres, rouges, vertes ou bleues disparaissant les unes à travers les autres à force d'être nommées et trouvant leur terme dans les doigts de quelque dieu qui les plaquent, les pressent contre le ciel en y laissant des empreintes en forme de huit ou d'un signe cabalistique ? Ce fut pourtant écrit, et qui peut en douter ? Dactylographié noir sur blanc dans l'édition définitive. *Ces couleurs suspendues dans l'air étaient pressées contre le ciel par les doigts de quelque dieu qui y laissaient des empreintes en forme de huit ou de quelque autre signe.* De si belle humeur, et fouettés par ces « quelque » et ce « huit » qui se dissolvent dans la quintessence d'un spectacle

Énorme et immatériel (sic), les buveurs attablés poursuivent leur lecture et leur fragile intellect, celui de qui ne découvrira jamais une Amérique, se cabre devant des yeux qui, dans le texte, voyant ces merveilles, se mettent à parler et à inviter des humains, à qui ils prêtent des yeux, à regarder le ciel en panache. « Lapalissades », dit l'un d'eux. « Mais on peut avoir des yeux et ne pas savoir regarder », rappelle la plus jeune. « Les yeux ne parlent pas », dit un autre. « Je le lis dans tes yeux », réplique un troisième. Ah! si l'on pouvait joindre l'indicible à l'invisible, et voir des lampes et des visages hallucinés dans la douce nuit qui marche... « Cependant, précise Élise, ce rêve n'est pas un simple appel à une transe poétique, vouée à périr sur du papier-copie, fut-il du Saint-Gilles - Annabelle la regarde comme si elle ne la voyait pas -. Toute une foule, avec ses yeux, se presse pour regarder - on ne rêve pas souvent à une foule de gens... -. Ils envahissent les galeries, les vérandas. » Et elle change de ton. « C'est d'ailleurs le premier indice d'un lieu physique... » Elle s'interrompt. « Non. C'est le deuxième. Il parle au début de maisons de bois, mais nous avons ici, le premier lieu nommément habité, et on doit reconnaître que c'est écrit de façon fort simple. *On sortit sur les*

galeries : qu'y a-t-il de plus simple que de sortir sur une galerie ? » À partir de ce moment - l'effet des galeries ? -, c'est un feu roulant. Les consanguins ont tous leur mot à dire. Le soi-disant poète souffre de mégalomanie. Croire qu'une foule partage ses *joies célestes*, c'est de la mégalomanie! Du délire! De la poésie religieuse! « De la fausse représentation », précise Annabelle, avec un calme de vierge offensée. Élise, qui ne veut pas être en reste, ajoute qu'il en rajoute de façon éhontée, sinon gênante, sur ce dieu qui passerait son temps à tracer des empreintes en forme de huit. « Sans doute *Sur les balcons du ciel en robes surannées* », marmonne la voix du grognon. « C'est décadent », décrète la freudienne. Et de fil en aiguille on bute enfin sur un os, l'objet d'un beau litige mémoriel. Il écrit que des maisons encadrent une rivière - lisons ensemble -: *Entre les deux maisons d'en face, j'ai vu sur la rivière une barque portant une tente à la manière des Turcs*. Cette vision est mensongère. Elle est fausse. Elle trahit les vieilles maison en bois de leur enfance, qu'ils voyaient en face de *chez eux*, quand ils jouaient ou lisaient dans le parterre. Ces bâtisses ne bordaient pas la rivière. Ces demeures étaient bâties le long de la rue; l'une d'elles empiétait même sur le trottoir,

avec ses trois longues marches de ciment. Si ces baraques bordaient quelque chose, c'était une ruelle en terre battue, creusée de rigoles remplies de cailloux. Le consensus semble unanime. On en trouverait les preuves dans une boîte de ces photos datant des années quarante et cinquante, où leur père ajoutait la date à la machine à écrire.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas.

- Pourquoi ne pas l'avoir toujours fait ?

- On a dit qu'il voulait empêcher des questions ou des disputes sur l'âge de...

- L'âge de qui ?

- Eh! ben, l'âge de...

- Tu dis n'importe quoi. Tout le monde sait son âge, dans la famille, non ?

La scientifique, le front plissé, jusqu'ici silencieuse, n'aime pas cette histoire de datation. Si le litige sur la rivière ou la ruelle entre les maisons semble apaisé, un rien le ferait renaître de ses cendres et le différend dégénérerait en insultes, en coups bas d'autant plus cyniques et

raffinés qu'on se trouve, si on a bien lu, dans un cul-de-basse-fosse, ce que le texte, en tant que texte, a lui-même inventé en toute indépendance, n'en déplaie au dénommé Kafka qui, le 6 décembre 1921, croyait que l'écriture ne pouvait vivre par elle-même; ce cul-de-basse-fosse, je refusais pourtant de toutes mes forces de l'écrire, sachant par Élise que le traître, le salaud, réside à l'étage de l'autre maison, dans une chambre chauffée qu'il a lui-même louée, et non pas dans le grand salon des Deux-Maisons qu'il faut considérer comme un amphithéâtre où l'on discute de la Vérité, plutôt qu'un repaire de forbans qui exécuteraient de basses oeuvres. À son tour, la silencieuse croit de son devoir de modifier le tir de barrage - elle s'est toujours sentie sous les rafales de balles ennemies. Voici son plan. Elle a découvert un texte, là, devant eux, sur la table. Personne ne l'a remarqué, dissimulé ou déguisé qu'il était au verso de la feuille portant le poème, dont Annabelle n'a numérisé que l'endos. Son visage s'assombrit encore plus, comme il arrive quand on s'efforce de clarifier des idées qui s'embrouillent à plaisir. La seule issue possible est de demander à l'assemblée, de but en blanc, si on a lu les commentaires du poète mythomane, lorsqu'il révisait son texte. On la regarde, et on fait

silence. Elle parle si peu souvent. Tenant la feuille au bout du bras, elle montre les quelques paragraphes à l'envers du poème, et se lève pour en lire quelques lignes. Se rendant compte qu'elle est debout, elle se rassoit.

« Voici ce qu'il écrit », dit-elle. Seule la mention de Chateaubriand, à la rigueur, peut rendre supportable la longue citation qu'elle commence à lire. *À mon réveil, j'étais resté pantois devant le contraste entre la tente mirifique et la barque délabrée que je découvrais de l'autre côté de l'écran maléfique, et après avoir ressenti la violence de ce contraste, il me revint que la vision enchantée du ciel et du vaisseau sur la rivière avait fait naître en moi la même émotion que j'avais éprouvée, du temps de mes quinze ans, devant une page du Génie du christianisme où Chateaubriand décrit les environs de la rivière Niagara au clair de lune.*

« Il cite l'extrait », dit-elle. *La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumières jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres...* « Il continue ainsi » , dit-elle.

Mon lyrisme adolescent admirait la clarté lunaire à travers les frondaisons, mais surtout cette façon de Chateaubriand de passer du ciel

à la terre : La scène sur la terre n'était pas moins ravissante. *La transition créée par ce " n'était pas moins " me semblait le fin du fin de l'écriture littéraire. J'avais 15 ans...* Mal à l'aise, elle tend le commentaire à qui voudrait le lire. Personne ne bouge. Elle retourne la feuille et la remet au centre de la table. Cette interruption, ce temps mort et les apartés de l'auteur ennuiant la terre entière, risquent de gâcher cette belle soirée d'été au cœur des Laurentides et, comme le dit Élise qui *suit son idée en ses espèces de couplets soudains*, le contraste entre la tente et la barque n'est pas si violent qu'il le dit, tandis que le grognon élève encore la voix pour n'y voir aucun contraste. Il y a une différence, c'est tout. Il trouve à commenter et ceci et cela sur cette tente pareille à celles des armées du Grand sultan et note que par la suite, il y a un bateau qui n'est pas le plus beau bateau du monde. C'est tout. Élise a raison. C'est simple. Point. La sociologue, l'observatrice, à ses heures, de la psyché humaine, fait la moue sans penser que le grognon, qui la voyait faire, lui demanderait ce qu'il a dit d'incorrect, pour qu'elle fasse la moue. Ah! mais c'était que pour elle, s'il y a une différence, il y a un contraste, et le contraste crée la différence. C'est simple. Point. Ah! non. Il prétend, lui,

que chaque mot a un sens différent. Non pas! Pour elle, la différence ne tient pas aux mots, mais à ce qui crève les yeux, à la dissemblance totale entre la tente mirifique et la barque délabrée. « Ah! mais alors, dit-il, tu y vois donc une différence, et non un contraste. » Élise alors, de façon très posée, hausse le ton pour que cesse ce différend qui repoussait dans l'ombre, au risque de les effacer, les subtilités dont elle entend poursuivre l'exposition. Le silence se crée. Elle répète que le contraste n'a rien de violent, et ajoute que d'associer Chateaubriand à l'effet de miroir créé par leur frère moribond entre un ciel plein de couleurs en mouvement et son reflet dans cet onirique spectacle aquatique - un autre mot d'Élise - de la barque fastueuse descendant la rivière, est une allusion trop extravagante pour être conforme à la logique des rêves. On la laisse dire. On n'a que faire des différences et des allusions déplacées. On souhaite revenir à cette histoire de la rivière et de la barge *entre les deux maisons d'en face*. La majorité dénonce de nouveau cette distorsion bizarre du pays natal : il n'y a pas de rivière entre les maisons d'en face! Élise leur a pourtant raconté à la page 25 - ma source - des minutes de cette séance que le texte mis à la question entrevoit une ruelle en terre battue, bordée par

deux maisons de bois, et la dite ruelle mène au bord d'une rivière. S'il contient les mots *Entre les deux maisons d'en face, j'ai vu sur la rivière une barge*, etc, c'est un problème de focalisation rattaché de façon intrinsèque au point de vue choisi par l'inconscient de l'écriture, en train de travailler son rêve. Cela rime à quoi ? Tante Élise a le don de faire détailler les textes et sa nièce cinéaste, pour sauver la situation, découvre un zoom avant sur la rivière qui se retrouve ainsi, au beau milieu d'un panoramique sur les maisons, ce qui donne l'impression que la rivière coule entre les deux constructions, tout comme cette fenêtre devant elle, entre les visages d'Annabelle et Frédéric - qui est le grognon -, ne se dresse pas pour autant entre leurs corps qui sont là, assis devant elle... Le plus jeune des frères, un autre qui n'a presque rien dit, cherche à son tour à détendre l'atmosphère. D'un air le moins emprunté possible, il se demande si la mise en parallèle du zoom avec le panoramique est la bonne façon de chercher la Vérité dans les impressions oniriques du frère aîné. « Oniriques! Monsieur a des lettres! » s'exclame le friand de vérité. Le jeune lui réplique qu'il n'a pas besoin d'un scotch pour avoir des lettres dont on lui a d'ailleurs bourré les oreilles toute la soirée, et que pour

trouver la vérité, il ne suffit pas d'avoir le mot *salaud* à la bouche. Il faut dire que le juriste avait traité par deux ou trois fois le vieux poète, de *salaud* et en Vérité, il n'a jamais voulu dire pourquoi. Seule le sait, la grande soeur Élise, qui lui a fourré le mot dans la tête et entre les dents, sur la suggestion de la mère abbesse, Annabelle de Castille. On semble mûr dans les Hautes-Maisons des Hautes-Laurentides pour faire couler le sang fraternel, mais on s'entend pour que la rivière ne veuille plus couler entre les maisons d'en face et que ce soit considéré par l'éminente Élise comme un fait établi. Frédéric le Grognon se verse une autre *shot* de Scotch, se plaque sur la face son rictus du « c'est-pas-moi-l'imbécile », s'apprête à lever son verre, et reste coi. Un des neveux est entré dans la salle des pas perdus, une enveloppe à la main. Il arrive de la chambre de l'écrivain sous écrou. Ses parents, tout tentés qu'ils le fussent, n'ont jamais osé l'empêcher d'aller dire bonjour ou bonsoir à son oncle malade et muet qu'il a fallu *placer* dans cette chambre qu'il aurait louée de plein gré, au premier étage de l'ancienne maison de ferme. On a compris que cette histoire avait éveillé la curiosité des jeunes, sinon leur sympathie, et en entendant parler du poème comme d'un mystère à découvrir, ce neveu,

encore adolescent, s'est précipité, papier Saint-Gilles à la main, chez son auteur qui, à l'instar de tout bon écrivain, n'a fait ni une ni deux et écrit un texte magistral. Quelqu'un ouvre l'enveloppe, en tire un feuillet, jette un oeil rapide : une vingtaine de lignes, surplombée d'un titre, *Après coup*. Il saute aux yeux des jeunes filles et garçons regroupés dans l'embrasure de l'unique fenêtre ou sous le chambranle de deux ou trois portes, que le document est écrit à la machine, la vieille Smith-Corona de leur grand-père que leurs vieilles filles de bonnes tantes ont eu la bonté d'abandonner à leur frère perdu, et il s'avère, dès les premières lignes, qu'ils auront droit à une confession de ses erreurs en poésie. De la prolifération amphigourique. C'est la conclusion d'Élise. Annabelle se jette sur le papier et disparaît - c'était écrit - avec l'idée de braver *scanner* et imprimante. Tout s'éteint. Les lumières, les visages. Et tout se rallume. Personne n'a quitté la table ni la grande salle. Annabelle revient avec les copies. Elle triomphe, et chacune et chacun parcourt la sienne en son intimité, *à part soi* comme on disait jadis, ce qu'Élise n'aurait jamais entendu de toute sa vie, dit-elle. S'il y avait huit fenêtres dans cette salle à manger - ce qui serait d'un bel effet dans un film suédois -, chacun ou

chacune s'approcherait d'une croisée, délogerait les plus jeunes qui y sont agglutinés et examinerait en retrait, appuyé au chambranle ou assis sur le rebord, le document du frère reclus. Son nouveau testament commence de façon abrupte. *Pardonnez-moi, mon Père, parce que j'ai péché. Les couleurs se déployaient en sarabande, se figeaient en oriflammes et se fondaient dans des vertiges. J'ai péché, mon Père. Je m'accuse d'exister. Le dieu laissait ses empreintes sur les parois du ciel, avant de se perdre dans sa beauté et de s'avancer pour annoncer la bonne nouvelle à ses disciples. J'ai le grand regret de Vous avoir offensé. Des gerbes de vapeurs ne cessent de se glacer, mortes de froid. L'éternel cycle de la couleur. C'est ma faute. J'en demande pardon à ma soeur Annabelle qui dans sa bonté me criait qu'elle m'aimait au téléphone. C'est ma très grande faute. Pardonnez-moi, mon Père, parce que j'ai péché. J'évoquais de nouvelles amours. J'abolissais le soleil et la lune! J'en demande pardon à Dieu et aux dieux que j'adorais. Je tressaillais dans ma chair à la pensée de la révolution française, comme à celle de Trotsky. Je rêve d'un monde nouveau, par ma faute, par ma très grande faute. C'était son texte, signé d'un paraphe. Illisible, comme tous les paragraphes. Lecture*

faite, il n'est question pour personne de se laisser influencer ni pervertir par le sacrement de la pénitence. Dans un geste hardi, et mesuré, Annabelle, avec une moue de conquérante, déchire la chair et l'esprit du texte-codicile qui méritait d'être imprimé sur papier vulgaire - on ne met pas le Saint-Gilles à toutes les sauces -. On l'imite, en lacérant d'un seul coeur - comme à Noël - les jérémiades révolutionnaires du poète pénitent, et les choses se précipitent. Alea jacta est. Malgré les cris du dernier-né qui se réveille, on accepte la marche à suivre, adoptée par la sinueuse Élise. Il s'agit d'ajouter au dossier du malade les photocopies déjà prêtes d'un autre texte, dont elle néglige de donner la source. Une page qui le montre sous un jour nouveau. Une page où d'autres commentaires sur son poème apporteraient un démenti radical à sa fausse humilité de pécheur battant sa coulpe. On franchit le Rubicon. Il faut faire vite. Pièce no 3 du dossier. Lecture de l'épître par Élise. Écoutons et méditons ...*cette tente qui se métamorphose sur la page*. Mais le consentement initial des consanguins était illusoire. Ça ne pouvait durer. L'évangile de l'analyse littéraire pour tous, est livré au chaos. On ne veut rien entendre. Élise a beau barrer à bâbord, et à tribord, hausser le ton sur des *merveilles*

*voluptueuses... engendrées par ces prodiges célestes, ces frères et soeurs, suivis des neveux et nièces, à moins qu'ils ne soient encouragés par eux, cognent avec leurs verres sur le bois de la table, font des pieds et des mains, ne veulent rien savoir d'une troisième lecture à haute voix. Mais, cependant, pourtant et toutefois, - c'est Élise qui tente de garder le cap -, quelques mots d'une phrase provoquent une accalmie, il s'agit du « pays où fleurit l'oranger », et allez donc savoir comment, sans doute grâce à leur inconscient, ils avaient quand même retenu le reste qui n'était pas de tout repos, vous en conviendrez, pour qui ne veut rien entendre d'un texte qui ne soit pas danois et policier : *les prodiges et les métamorphoses arrivent à l'existence dès qu'ils sont écrits, tout comme le pays où fleurit l'oranger, embaume dès qu'on l'entend chanter...* La mer étale, soudain. La mer sous un soleil clair d'été, rive leurs esprits sur la voix d'Élise qui - étrange phénomène - rend plus lisibles les mots du frère détesté, tout en voulant prouver leur folie : *je ne ferai à quiconque l'injure de démontrer que l'être des choses est malgré tout convoqué par les mots, les mêmes mots qui énoncent pourtant l'absence des choses qu'ils désignent. L'être des choses, son émanation, existe devant vos yeux grâce au combat que**

j'ai mené sur le vide papier que la blancheur défend. « Mallarmé! »
laisse tomber Élise, en relevant le châle qu'elle avait jeté négligemment sur ses épaules désarmées, vides, ou même désertes de tout ornement. On se regarde par en-dessous, comme le font les membres d'un club privé. On n'a derechef aucune envie, réfléchie ou non, d'entendre commenter les commentaires du reclus. L'émanation ou la convocation de l'être sur le papier défendu par sa blancheur ne fait rire personne, sauf un neveu de 9 ou 10 ans qui se met à réciter des vers de Mallarmé qu'il a pris Dieu sait où, et les répète de façon mécanique au point de *désâmer* sa mère qui en appelle à son père qui, lui, n'a pas envie de s'armer de patience. Un des frères - on me dit que c'est le grognon, le grand incompris, et je prétends que c'est le plus jeune avec qui elles ont enlevé le poète un bon matin - proclame d'une voix sépulcrale, pour amuser la galerie, qu'il voit des prodiges dans leur absence flagrante sur la page blanche du poème. On sourit à peine, mais lorsque leur plus jeune soeur - attention! elle a cinquante ans bien sonnés -, celle-là même qui ouvre tout grand les yeux pour réfléchir en socio-psycho-intervenante au moyen de n'être pas d'accord avec ce qu'elle entend, se met à chanter sans réfléchir, *Connais-*

tu le pays où fleurit l'oranger? l'air d'opéra que leur mère chantait quand ils étaient encore jeunes, eh! bien, ils essaient tous et chacune de l'accompagner et un moment, ils sont même à l'unisson; les paroles leur reviennent, et les quatre ou cinq - je ne sais plus - conjoints de leurs nièces apparaissent autour de la table, l'un après l'autre, presque heureux de voir les vieilles barbes et duègnes de la famille oublier pour quelques secondes leur rôle de pervers narcissiques. Annabelle s'arrête de chanter, la bouche ouverte. La bouteille de Marie Brizard éclate. Sur la vitre de la fenêtre, sa mère apparaît dans la nuit, celle dont la voix a bercé son enfance... Un carreau se brise. Elle se lève, les yeux exorbités, quand une des jeunes mères, accompagnée de son fils de quatre ans, arrive avec une lettre de leur otage. Je pensais la lire moi-même, sous le prétexte que j'aurais été de la famille - et ce qui expliquerait mon accès aux minutes de la séance -, mais on m'a menacé de poursuites. Je suis donc malgré moi l'auteur omniscient, et c'est la jeune mère, avec son fils de quatre ans, qui lira le texte aux trois frères assis autour de la table et à leurs cinq soeurs, chacune à l'ombre d'une croisée, dans la grande salle de la plus ancienne des maisons de ferme, au nord de Montréal, dans les Hautes-Laurentides,

dont on découvre avec stupeur et une extrême incrédulité que les murs en lattes de bois d'érable sont percés de cinq fenêtres, et non de huit. L'enfant voudrait se libérer de la poigne de sa mère, mais sous le regard qu'elle lui lance, il reste près d'elle. On dira plus tard qu'elle avait un regard identique à celui de sa grand-mère maternelle. Sa voix est blanche, mais le silence est tel, qu'elle emplit l'espace noir et bronzé découpé de morceaux de nuit, dans la magnifique salle de la maison de ferme. Elle ignore les premières lignes, en allemand, *Der Brief an den Traum* (Lettre au rêve) et *Liebster Traum* (Très cher rêve, ou Mon rêve adoré), mais lit les deux alexandrins.

Le vide souvenir que le songe défend

Reste à jamais marqué dans nos corps vers la mort.

On ressent un léger malaise dans la grande salle aux cinq fenêtres découpées dans les murs en bois d'érable. Il se peut qu'une voix mette en doute que ces vers soient de Mallarmé, mais ce ne fut qu'un pur sanglot. La jeune mère continue à lire le texte qui est sous vos yeux, cinq ou six lignes plus bas. Rien de plus détestable que de parcourir ou déchiffrer des phrases en train d'être lues à haute voix sur une autre page par une autre

personne. On entend de moins en moins le son de cette parole qui peine à suivre nos yeux ou les devance en train de progresser sur la page avec une voix qui leur est propre et parle elle aussi dans leur tête, et de plus en plus les mots de cette *Lettre au rêve* créent des interférences fatales et inutiles avec la façon dont chacun se débat avec sa vie rêvée. *La tente féérique devient un déchet, une ordure. Un fils de bonne famille devient un salaud quand on apprend sa véritable origine, mais le songe reprend vie, si le salaud qui l'a créé malgré lui en remonte le cours pour retrouver peu à peu la vérité qu'il a rêvée. Le synopsis et la cinématographie des rêves ne nous reviennent pas d'un coup, non plus que la mémoire d'un fait lointain, non plus que la mémoire d'amours perdues ou celle d'un voyage avec nos parents quand nous étions enfants et dont un frère ou une soeur permettent quelquefois d'ajouter des moments oubliés, pour approcher leur vérité la plus probable. Les stratagèmes de la raison nous font revivre l'émotion ressentie dans nos rêves, quand notre inconscient entrevoyait des images..., mais si on sait qu'il savait les entrevoir, c'est alors qu'une conscience perverse le forçait, ce débauché d'inconscient, à entrevoir ces images, ces*

personnes, ces lieux fusionnés les uns aux autres, qui surgissaient ou disparaissaient comme le thème qui n'est jamais le même et revient toujours le même dans je ne sais plus combien d'oeuvres pour piano de Robert Schumann. Le premier récit du rêve transmet avec peine cette émotion, soumis que nous sommes à l'impératif de se rappeler les fantasmagories du songe, répandues comme des segments de temps ou des fragments d'espace au fond d'un kaléidoscope qui s'insinue au milieu de nos torses, à travers nos gorges et sous nos yeux endormis. Vous revivez l'oppression, la respiration qui vous manquait, l'effort inouï d'articuler une parole que le réveil est venu vous ravir, ce réveil que vous saviez, en toute conscience, s'approcher pour vous ravir la parole. L'inconscient, c'est un leurre. Dans les rêves, nous désirons quitter le pays des identités brouillées et rendre éternels ces moments d'utopie où nous cherchons à traverser les frontières que la mort, hélas! déjà à l'oeuvre dans nos corps et nos esprits, arrive toujours à bloquer, ces frontières que nous voulons de tout temps franchir pour accéder au pays où nous savions que prendre une main et regarder un visage allaient durer toujours dans le coeur d'enfant qui bat, là-bas, lorsque nous

révons. Tout devient noir dans la salle à manger. Ainsi, dans la cuisine d'un charretier aux alentours de Turin, un Turin qui n'existe plus, auquel on ne pense plus une fois que le narrateur du film, à la voix très grave, a raconté comment Nietzsche dans une rue de la ville de Turin avait entouré comme un amoureux le cou d'un cheval fouetté par un charretier et s'était retrouvé perdu, l'esprit diminué, hébété, pendant les dix dernières années de sa vie; ainsi, la lampe au bel abat-jour, sous le plafond bas, s'éteignit dans la cuisine du charretier; ainsi, la mèche était tellement sèche que nul brandon, nulle braise ne pouvait y faire jaillir la flamme; ainsi, les visages du père et de la fille s'estompaient, et c'est ainsi que la vie cesse dans le film, *le Cheval de Turin*, de Béla Tarr, en 2011. Dans l'obscurité de la pièce commune, à la fois salle à manger, cuisine et salle de séjour dans une des anciennes maisons de ferme habitées par leurs soeurs aînées, au nord de Montréal, dans les Hautes-Laurentides, subsiste une page blanche qui crève les yeux. Le texte a disparu. Ils sont piégés comme le sont les poissons de haute mer dans les filets des chalutiers et comme je le suis, à la pensée que j'écris ce que je ne pense pas, mais que je dois écrire, un texte aussi haletant qu'un combat de boxe,

aussi angoissant que la finale d'un tournoi de soccer, aussi définitif et tragique que les derniers échanges d'un match de tennis; un texte où les paragraphes se répondent ou se fondent les uns aux autres, où les mots réjouissent et provoquent l'esprit, pendant que l'embarcation rêvée et le ciel paradisiaque invitent au voyage, et que le naufrage de l'esquif incite les coeurs à l'audace d'exiger l'intervention des fusiliers marins du monde entier. Le texte a disparu, sans que le temps soit à l'orage. On parle de tout et de rien dans une ancienne maison de ferme au nord de Montréal, dans les Hautes-Laurentides. Le texte n'est pas disparu. C'est pure invention. Impossible de l'effacer. Démoniaque, ou facile. Pour *imager* l'aveuglement ou une vérité qui crève les yeux. Autour de moi règne la consternation. C'est aussi la dernière phrase du poème : *Autour de moi règne la consternation*. Comme le dit Élise, qui s'est levée de son fauteuil, les yeux tirés par la fatigue, cette consternation rêvée par leur frère est le miroir de sa vie consternante; elle confirme son égocentrisme narcissique et l'absurde, la vanité, l'extravagance de ses visions. Tout en parlant, elle sort du frigidaire la salade de jambon, en met une portion abondante dans une assiette creuse qu'elle donne au premier neveu du

texte pour qu'il l'apporte au malade. On a oublié, au début du souper, de lui préparer son plateau. Le neveu, l'oeil sur l'assiette, soutient qu'elle n'a pas voulu qu'on lui prépare son repas, et il ajoute en passant le seuil de la porte qu'il l'a entendue au téléphone dire qu'elle préparait une salade au jambon, parce qu'il n'aime pas le jambon. Il disparaît en même temps que sa voix. On se regarde et pouffe de rire. « Ton fils dit n'importe quoi », dit Élise à la jeune soeur qui eut des amants. La mère indigne, mi-rieuse, va répliquer quand Élise, sur sa lancée, leur confie à voix basse ce qu'elle n'a jamais dit. « Il nous appelle des mangeurs de gros jambon. » On lui demande qui a bien pu lui dire ça. « Je vous le dis », dit-elle. On obtempère. « Tout se paie dans la vie », dit-elle. N'importe quoi. La salade et le neveu hors de vue, ils se concertent. Élise se rassoit avec ses bienheureux frères, ceux qui ne souffrent pas du délire de persécution, et elle se met à parler. La déconstruction du poème l'a transportée dans un état de réceptivité inhabituelle, l'a *programmée*, comme elle dit, pour dialoguer avec ses frères et soeurs. « Nous allons di-a-lo-guer », disait avec humour leur père, en se moquant du Sésame des relations humaines dans les années 50. On a sorti le cognac et le Grand Marnier, mais elle ne

perd pas son esprit critique pour autant. Si on s'étonne de telle ou telle attitude du reclus, elle ajoute, comme on dit, son grain de sel, jure ses grands dieux qu'elle n'a rien fait pour amener le poème sur le tapis et soudain, elle ne dialogue plus. Elle accapare le droit de parole. Elle n'a jamais autant parlé. Elle poursuit un seul but, le faire changer d'attitude, l'empêcher de se rendre désagréable pour des vétilles. Elle n'a jamais nourri de rancune contre lui, ou une envie quelconque, ce qui serait ridicule. Employer les grands moyens, ce n'est pas son genre; et encore moins, la violence. C'est pour elle une souffrance intolérable de se voir dans l'obligation de prévenir tout dérapage durant sa maladie. « Vous le savez. Il nous en a caché la nature ou du moins, il n'a jamais précisé ce dont moi et Annabel, nous nous doutions depuis longtemps. » Elle fait une pause, et les regarde. Il avait reçu un diagnostic sévère depuis plusieurs années. Un spécialiste, le fils de l'une de leurs compagnes au collège de la Grande Sainte-Anne, et une infirmière qui connaît son médecin, les tiennent au courant. Cette situation exige que la famille lui enlève de la tête ses idées d'écriture. Il doit lutter contre une maladie mortelle. Et tandis que la soirée tire à sa fin, la douce Élise dit que c'est

mieux ainsi. Elle ne voit pas l'intérêt de dire pourquoi. « Et à quoi bon, dit un des frères, nous sommes tous mortels. » « Vous en aurez la preuve en trois mots, enchaîne la cadette qui revient de la chambre avec une de ses grandes filles, il est mort. » De la table aux fenêtres et des fenêtres à la table, les nièces et les neveux regardent les oncles et les tantes qui les regardent, après avoir dévisagé la messagère quelques secondes, comme au cinéma et dans les séries télévisées. Ils ne peuvent faire autrement, sinon les manants, un lecteur ou même une lectrice distraite croiront que ces jeunes gens savaient la nouvelle. « Tu es sûre ? » demande Élise, suspicieuse. La jeune soeur aux grands yeux s'assoit, et sa grande fille reste debout près d'elle. Elles répondent qu'il a pris une bouchée de salade au jambon, et quand il l'eut avalée, il a failli s'étouffer. Il devint rigide; ses bras ne bougeaient plus; il dit qu'il avait le dos bloqué. Il rejeta ce qu'il avait ingurgité, et la nièce ajoute qu'il tomba dans son assiette. « Pas lui, mais sa tête », corrige sa mère, avec l'air que prend Annabel, quand elle est désolée que les gens n'aient pas sa délicatesse. « Mais c'est ma salade », dit Élise, sur un ton de surprise. « On t'a vue la préparer », disent-ils en chœur dans l'antique maison de ferme conservée avec ses

dépendances en ruines. « Tu as mis des pilules dans ta salade », dit un des neveux, celui qui a pris des manies de son oncle, maintenant décédé. Élise sans se démonter leur donne l'explication la plus simple au monde. Il s'agit de médicaments contre le cholestérol. Cela fait cinq ans qu'il ne veut pas les prendre. Elle a retrouvé la bouteille, il y a deux jours. L'enquête policière est terminée. La messagère et sa fille reprennent leurs sens dans la salle de l'hospitalière maison de ferme, au creux des Hautes-Laurentides, et demandent du bout des lèvres qu'on leur verse un peu de crème de menthe Marie-Brizard; on cherche la bouteille, qu'on retrouve avec tous ses morceaux et sa couleur vert émeraude intacte, tablette du bas, dans le cabinet de vaisselle, pendant qu'Élise confesse ce qui lui pèse depuis longtemps. Le poème n'était pas le seul texte du mort. Il écrivait depuis l'âge de 18 ans. Pour faire apparaître les êtres humains qui nous sont inconnus, disait-il, et pour elle ne savait plus quoi. « Pour évacuer ses angoisses », laisse tomber Annabelle. « Et quoi encore ? » demande le grognon. Élise n'en continue pas moins son récit. Il a envoyé un roman chez quelques éditeurs, qui l'ont tous refusé. Il soutenait qu'il avait signé un contrat et que ses soeurs, six mois plus tard, elles qui se dévouaient

pour lui depuis son arrivée au sein de la belle grande famille, il osait dire qu'elles étaient responsables de son annulation,. Il faut être malade pour imaginer une chose pareille. Elles auraient eu, elles, à leur solde, dans les comités de lecture, des *indicatrices* - remarquez la misogynie -! « Ce contrat d'édition n'a jamais existé. » Elle sort de son sac, qui ne la quitte jamais, un agenda-journal du décédé, l'ouvre à une date marquée d'un signet et lit d'une voix assurée un extrait de toute une page écrite contre elle. Il la voyait derrière tous ses malheurs. « Moi, dit-elle, qui le prenais en pitié devant ses amis, qui leur téléphonais pour les supplier de me confier la moindre vétille qui pourrait nous alerter et nous contraindre à le placer dans une bonne maison, moi qui cherchais les moyens de lui rendre la vie la plus agréable possible pour qu'il oublie d'écrire des turpitudes qui n'intéressaient personne, et n'intéresseront jamais personne. J'ai aussi pris sur moi, je l'avoue sans honte, de détruire ce qu'il écrivait, avant qu'on ne vide sa bibliothèque. Des poèmes, des nouvelles, deux ou trois pièces de théâtre; deux ou trois romans, je ne sais plus; les manuscrits étaient imbriqués les uns dans les autres, des pages avaient été retirées d'une pile pour les inclure dans une autre ou ajoutées à une

troisième pour ensuite, quelquefois, être remises sous le premier paquet de papier; un vrai fouillis; tout cela n'a plus d'importance. » Le visage triste d'Élise - elle s'attriste, quand elle parle de lui - les convainc du bien-fondé de sa décision. « C'est mon petit frère, après tout - elle est née presque deux ans avant lui -. Pourquoi lui aurais-je voulu du mal, du temps qu'il vivait ? Son journal, c'est un ramassis de ragots sur la famille, sur ses amis. On n'en parlera plus. » Elle déchire en mille miettes la page qu'elle leur lisait. Le neveu qui dit n'importe quoi et a toujours tout vu, s'approche d'elle et prétend qu'il y a d'autres cahiers dans son sac. Il a même l'audace de l'ouvrir devant tous... Stupeur! Elle le lui arrache. Et le referme. On entend encore le dé clic. « Il inventait des névrosés », dit Élise, les lèvres un peu pincées, le regard moqueur, enfin heureuse. « Il écrivait des meurtriers sadiques ou masochistes, quand ce n'était pas de jeunes drogués ou tout bêtement des prostitués. Ce n'est pas de la littérature. Il étalait ses fantasmes sur la place publique. Il beurrait épais, comme disent encore ses anciens amis à qui j'en ai lu des pages au téléphone. Il nous rendait ridicules. Il n'aimait même pas les adverbes. La belle affaire! » « On est enfin entre nous », conclut, en se versant un

verre de Bénédicte, Annabel, le cerveau d'Élise. On a retrouvé près de la Smith-Corona une note écrite à la va-vite sur les voiles rouges du film grec dont la nièce avait dit qu'elles étaient toujours rouges. *Des voiles rouges sur un lac, un matin, au nord de la Grèce, traversent l'écran, au loin, accompagnées du chant des Partisans. Elles pénètrent le paysage caché à gauche du cadre. Elles reviennent, toujours avec le chant des Partisans, retraversent l'écran rempli de l'image du lac à la tombée du jour et elles disparaissent dans la nuit qui s'épaissit à droite du plan d'eau.* Ces barques allongées, aux voiles rouges, chargées de combattants d'une guerre civile, descendraient-elles depuis des lustres les rivières des Hautes-Laurentides ?

g.-p. ouellette

par quatre judas - 69

À CIEL OUVERT

I

De lentes respirations soulèvent les flancs de la montagne. La terre, le sable et le roc reprennent peu à peu la vie que je leur avais soutirée. Le flanc des montagnes respire dans la lumière et le vent. Mes yeux et mes poumons s'accordent au mouvement des collines et des vignes. J'entre dans la respiration du pays.

Quand je ne tolère plus la chaleur et la poussière, j'installe aux bords de l'ombre une petite table et un banc de bois peints en bleu. Dans un coffre, je prends du parchemin, une plume et de l'encre. Tout près de la lumière qui s'avance sur un des coins de la table, j'écris à ma mère. Il est possible qu'elle ne reçoive pas ma lettre. Les pirates infestent les mers. Si mon message arrive en Bavière, elle sera déjà morte. Dès qu'on franchit les frontières du pays où l'on a vu le jour, sa mère commence à vivre dans un au-delà pareil à celui de la mort.

Je suis revenu à Santorini pour les couleurs de la mer. Ses falaises et la surprise de ses champs de vigne. La douceur raide de son vin et la précarité de ses maisons. J'avais aimé cette île, non parce que j'y serais allé seul, mais elle m'avait éclaboussé de soleil comme les carreaux des fenêtres le sont par la pluie. Le vent de Santorini m'aveuglait. Ses côtes et sa plaine me fascinaient. Comment pouvait-elle en même temps être plage, plateau, montagne et les murailles d'un gouffre? Il lui avait suffi de s'écrouler et de sombrer dans les labours de la mer, avant de resurgir comme un nouveau monde. Aujourd'hui, je refuse l'étonnement. Je

prends de lentes respirations et je deviens blanc comme les murs, rouge comme le roc. Je deviens un roc de chaleur et un mur de lumière.

En revenant de la mer, je me suis arrêté dans une échoppe pour boire un verre de l'alcool du pays et j'ai repris le sentier vers la maison de pierre que j'habite près du château de Skaros, tout en songeant à ce que j'écrirais. Le ciel était encore plus bleu à cause d'un rempart blanc. En sueur, couvert de poussière, je déplorais à l'avance de ne pouvoir me laver. La citerne risque de s'assécher de jour en jour. On m'a dit que j'ignorais la valeur de l'eau, je la conserve donc *religieusement*.

Ne saurais-je que transposer les faits et les idées de ma journée? Ma seule raison d'être serait d'écrire ce que j'ai été? Est-ce là, exister? Raisonnement fallacieux. L'écriture témoigne de ce que je deviens; elle ne fige et n'interdit rien. Mais ne changerait-on que pour en fixer le constat sur un parchemin? Je piétine comme un mulet attaché à un arbre. À certains moments, cesse d'écrire.

II

J'habite maintenant au château. Ce soir, je suis allé rendre visite à un jeune Grec du village de Karterados. Le globe jaune du soleil flottait

sur un léger brouillard. Quand il est passé au rouge, il s'est enfoncé dans un espace gris. En tournant le coin d'une rue, je l'ai revu dans un cercle de brume rouge et blanc. Il me narguait : il s'était couché de l'autre côté de la Caldera et maintenant il se montrait à l'est, au-dessus de Karterados. C'était la lune. En son plein, elle se levait.

Il s'est enfin passé quelque chose. Deux messagers sont arrivés. Ils doivent remettre une lettre du Portugais Joseph Nasi à son épouse, Rachel, qui est absente. Elle s'est embarquée pour Rhodos, il y a quelques jours, et devrait revenir sous peu. Les envoyés disent qu'ils l'attendront, qu'il n'y a aucune urgence. Toute l'île a connu ainsi l'identité de la dame qui m'accompagne. Je n'aime pas la façon dont on me regarde désormais. Depuis que les Turcs ont donné l'île à Nasi, ses habitants n'ont jamais vu leur nouveau maître, et voilà que ces bons chrétiens apprennent que la femme du juif Nasi loge parmi eux depuis un mois et qu'elle s'y trouve avec un autre homme. Suis-je un espion? Son amant? Un autre juif? Je ne suis pas l'amant de Rachel et je voulais bien jouer à l'espion. Maintenant, je suis piégé. Que contient le message? L'époux de Rachel n'appréciait pas qu'elle vienne séjourner avec moi à Santorini.

Les champs d'avoine deviennent lumineux, presque roses, à la tombée du jour. Les vignes et les champs bleussent en contrebas et l'île semble portée par des nuages. On ne voit plus la mer. On imagine d'autres plateaux, d'autres champs, d'autres sommets et quand elle reviendra, la mer baignant cette pyramide de lumières ombreuses, cet étagement de plaines aux couleurs de brume.

Tout à coup, de la terre, de ses rocs et de ses maisons, surgit la lumière. Quand je la traverse, j'apprends que j'existe pour la voir. Je lui donne sa raison d'être. On existe pour la terre et le ciel. Ils n'existent pas pour nous.

A-t-on jamais raison à l'étranger où de toute façon il est insensé de se trouver. Il est déraisonnable de quitter son pays natal pour poursuivre, sur les plages de pays étrangers, la mer, le soleil ou le vent qu'un pot de verre renfermait déjà au fond du cellier dans la demeure de son père.

Cette nuit, j'ai fait un rêve étrange. Dans le port, nu, un garçon voulait s'embarquer sur tous les voiliers qui accostaient. Je le retenais. Un navire ducal appareillait. Sur la passerelle, le duc lui-même l'invitait à

s'embarquer en lui promettant de l'or et des voyages. Je l'empêchais de fuir cette île qu'il me disait détester. Il voulait fuir le soleil, les montagnes, les cailloux, le sable noir. Le maître du navire allait envoyer des soldats m'arracher Tomaso quand nous nous sommes retrouvés près des sources du volcan, au centre de la Caldera. Les mains liées, il était couché sur un amoncellement de rocs noirs et brillants comme du jais. Le soleil brûlait, traversait peu à peu son corps et sa peau est devenue rouge, cuivrée, puis noire, satinée comme les olives qu'on sort de l'huile. Tomaso n'offrait aucune résistance au soleil. Son corps dévoré par ce feu se transformait en lumière et en chaleur. Une rosace de flammes immobiles.

Je suis idiot. J'espère rencontrer un inconnu que j'ai aperçu dans un rêve. Il n'y a d'espérance que du ciel, et le ciel n'existe pas.

Quelquefois, les gens de l'île ont l'air si ennuyé en écoutant mon charabia ou si moqueurs que je voudrais devenir muet. Mais cet après-midi, quand j'ai acheté d'un paysan une miche de pain et du miel, il m'a souri et a même compris le peu de grec que j'arrive à retenir. Parce que je savais deux ou trois mots d'une langue qu'ils parlent depuis des siècles, je

me suis réconcilié avec eux. J'ai cru posséder leur monde pendant un instant. Cet homme qui ne m'avait jamais vu a pu croire que je connaissais sa langue, quand je ne saurais parler avec lui ni d'amour ni de chèvres.

Parle la langue du pays étranger où tu traînes tes désirs, mais on ne la reconnaîtra presque jamais sur tes lèvres. On sera touché de l'attention, sans plus. Dis-leur bonjour, bonsoir, bonne nuit. Dis-leur de se réjouir, de se bien porter. Et tais-toi. Regarde. Tu verras que le Grec a des yeux de jeune fille et tout au fond, des yeux de renard.

Le vent s'élève. Je l'entends siffler à travers les créneaux. Ne dis rien contre le vent. C'est le masque du soleil. Certains soirs, du côté d'Apanoméria, au nord de Santorini, on peut voir les îles de Sikinos et d'Ios. Elles nous sont apportées par le vent.

III

J'ai vu le jour en Bavière.

Il n'y a rien de vrai dans ces pages. Il n'y a presque rien de vrai. Dans quel livre peut-on trouver deux ou trois phrases qui soient le constat exact de ce qui arrive ou de ce qui importe?

De lentes respirations soulèvent les flancs de la montagne. Suffit-il de respirer de façon aussi lente que possible pour qu'un pays revienne à la vie, avec ses arbres, ses montagnes et son ciel ? Pour le savoir, il faut prendre son sac ou ses coffres et partir à son tour en évitant les ruines. Parmi les ruines, on respire la peste. On marche dans les pas des morts. Les murs ne nous regardent pas. Leurs yeux sont tournés vers la terre et vers la cendre. Ils cherchent les mains de leurs maçons. La lumière ne pénètre pas ces pierres; elle s'y faufile, s'y glisse et s'y couche comme un chien qui hurle à la mort.

IV

Durant la nuit de la Saint-Jean, j'ai entendu des chants et des danses. J'ai allumé une bougie et mis la tunique que m'a donnée Rachel quelques jours après notre arrivée. Je suis sorti de ma chambre et monté jusqu'au chemin de ronde.

Même si on craint toujours une attaque des Vénitiens pour reprendre Santorini, il n'y avait pas de sentinelle. La lune éclairait un peu la nuit au-dessus de Skaros et ses rochers. Je ne distinguais rien, mais cette musique lancinante persistait, de ce côté de la forteresse. Des voix

de garçons reprenaient le refrain à la suite de couplets chantés par des voix plus âgées, à peine audibles. Sans doute dans une salle de garde, à l'intérieur du rempart. S'ils avaient été rassemblés dans une caverne au pied de la muraille, j'aurais vu la lumière d'un fanal ou d'un feu de camp. Mais aucune lueur.

Les voix se sont déplacées tout à coup. Elles me parvenaient alors de l'ancienne salle des Doges, à travers les cheminées de la voûte. Ils allaient de place en place célébrer la Saint-Jean. Toujours pas de voix de femmes ou d'enfants. J'aurais aimé trouver les escaliers et les passages qui menaient à ces fêtes au coeur même de Skaros. Je n'ai pas tenté l'aventure. Je suis resté enfermé dans mes murailles.

J'ai regagné ma chambre. Les chants s'éloignaient de plus en plus. Seuls, des coups brusques et rythmés résonnaient sourdement à travers les salles, les couloirs et les murs du château. Quelquefois, le faible son d'une clochette ou d'un violon. Ai-je entendu des flûtes? J'écoutais aussi le ressac de la mer sur les falaises. Le vent allait se lever. J'ai fini par m'endormir.

Plus tard, quand j'ai ouvert les yeux, ce furent les sons durs et brefs d'un choeur étrange. À intervalles plus ou moins longs, on chantait et scandait l'été sur quatre notes, *dia to théros* : si, si, do, si ou c'était peut-être sol, sol, la, sol. Les voix accompagnaient les mouvements d'une danse rituelle; elles encourageaient, scandaient, exultaient. La sarabande prenait une allure tantôt irréaliste, presque démoniaque, tantôt mécanique. On était à la fois lassé et forcé de chanter. Je me suis relevé et me suis rhabillé. J'ai entrouvert ma porte. Tout se tut. J'ai pensé qu'on m'épiait. Mais je n'ai vu personne. Un coq a chanté. Il a chanté une deuxième fois. J'ai reconnu alors le rythme saccadé des chants brouillés de mon demi-sommeil. Les coqs m'encourageaient à traverser d'un bon pied, ou à pieds joints, l'été qui commençait. *Dia to théros...*

V

Rachel est revenue de Rhodos. Elle n'a pas débarqué. Son navire n'avait pas encore accosté, que les émissaires de Nasi sautaient à son bord avec leurs bagages et disparaissaient à l'intérieur du gaillard avant. Ils sont ressortis, seuls, cinq minutes plus tard, et ils ont ordonné au

capitaine d'appareiller. Ils m'ont aperçu sur le quai et m'ont fait une révérence moqueuse. Le voilier levait les amarres.

On avait laissé descendre quelques passagers, mais aucun membre de l'équipage. On avait chargé des vivres à la hâte. Des mères ou des femmes des marins vociféraient dans les caïques amarrés près du bateau et invoquaient la Vierge et tous les saints du ciel.

Rachel, habillée de jaune, est apparue sur le pont. Elle s'est accoudée au bastingage et a regardé l'île s'éloigner. Elle m'a vu lui faire un signe de la main, j'en suis sûr : elle a rajusté son voile sur ses épaules et tourné le dos à Santorini. C'était l'heure du midi. La chaleur épuisait toute énergie. Des poulpes séchaient au soleil dans des odeurs de goudron et d'huile. Je ne comprenais pas.

Je n'avais plus rien à faire dans la forteresse de Skaros. J'y séjournais pour faire découvrir l'île à Rachel Nasi. Après l'excursion de Rhodos, nous devions y rester encore un mois. J'ai levé les yeux vers les murs de la place-forte, étagés par degrés au-dessus de ma tête. Ces volées d'escaliers perdus entre les hautes murailles, ces voûtes qui couronnaient chaque échappée vers le ciel, et ces pierres ocre et rouges qui m'avaient

fasciné dès le premier jour, avaient perdu leur mystère, repris leur visage de pierre et m'étaient devenues aussi étrangères que des ruines.

J'aurais voulu être à l'ombre; je voulais m'étendre, seul, sur mon lit. Mais je me sentais incapable de remonter les marches de cette falaise et d'y croiser des gens encore plus soupçonneux à cause du départ brusqué de Rachel. J'étais arrivé avec elle et elle repartait sans m'adresser un mot. Même pas un regard. Et qui me dit qu'elle ne se vengeait pas ? Je n'ai jamais voulu partager sa chambre...

J'ai eu l'envie d'entrer dans la mer, perdre pied et nager là-bas, au milieu des vagues. Ne plus fouler le sol de cette île, ou me saouler, dormir, ne penser à rien. Je n'ai pas osé demander à un pêcheur de me conduire loin de Skaros, jusqu'à Akrotiri ou Apanoméria. Je serais revenu à pied, au coucher du soleil.

Un jeune Grec fixait des yeux noirs sur le voilier qui continuait sa route vers le nord. J'ai imaginé qu'il regrettait un des marins, son père, un frère, un ami ou même un amant. Il ne servait à rien de lui parler : il m'aurait méprisé et se serait moqué.

J'ai monté les escaliers qui menaient à la ville et à la forteresse. Content de n'avoir parlé à personne et de n'avoir rien fait pour suivre Rachel. J'aimais être ignoré par elle. Son attitude précipitait une rupture avec un passé médiocre et permettait d'espérer encore une fois, des bonheurs plus durables. Un fracas de sabots, et j'eus à peine le temps de me jeter contre le parapet. Une mule me frôla, se cabra et s'arrêta net. J'ai reconnu le jeune Grec qui la retenait. Tout à l'heure, sur le quai, il regardait la mer. Il ne pleurait plus. Son regard était sec et dur. Il m'a fait signe d'enfourcher sa monture et m'a demandé en grec où j'habitais. Quand il a su que j'habitais au château, il a craché par terre, m'a commandé de descendre et cravaché la mule qui me renversa. Je me suis retrouvé dans les ronces et le crottin, tout fin seul, en plein soleil. La bête et son Grec s'éloignaient; le bruit des sabots diminuait peu à peu. À travers les créneaux d'un rempart, plus bas, j'ai aperçu, en train de doubler la pointe nord de l'île, le voilier qui emportait Rachel.

Pourquoi haïssait-il les habitants du château? En avait-il contre Nasi ou contre les Turcs? De toute façon, cet incident soulignait la précarité de ma situation. Humilié par le maître de Santorini, rejeté par

les Grecs, je devais partir de l'île ou du moins quitter le château. Un Bavarois en disgrâce n'avait rien à attendre des Turcs. En l'absence de Nasi, ils affermissaient leur pouvoir de jour en jour.

Je me suis relevé péniblement. Mes vêtements souillés, trempés de sueur, me collaient à la peau. La jambe droite de mes chausses s'était déchirée sur des pierres. Mon genou saignait. Je ne pensais qu'à retrouver ma chambre pour me laver. Il devait être deux heures de l'après-midi. Dans la cour intérieure de la citadelle, je n'ai vu personne. Dans les escaliers, une servante m'a caché son visage. La porte de ma chambre était ouverte : assis sur mon coffre de voyage, avec un baluchon qu'il tenait comme un agneau sur ses genoux, le jeune Grec de Karterados attendait.

Il a parlé tellement vite que je ne comprenais pas ce qu'il disait, sinon le mot *taxidi*. J'ai cru qu'il partait en voyage. Mais comment avait-il pu entrer dans Skaros? On n'y voyait jamais les Grecs, sauf dans les cuisines et lors des fêtes comme serveurs ou danseurs.

Nous avons alors parlé une langue que Manilos limitait aux mots grecs les plus courants que j'arrivais mal à libérer du carcan de la syntaxe

allemande. « Toi et moi, a-t-il dit, en esquissant un sourire désarmant, il faut faire un voyage. » L'ordre de quitter Thira venait du gouverneur de Skaros, et on n'avait donné aucun motif. Je me suis assis près de lui. J'étais résigné à partir, mais je n'avais pas le goût d'être gentil. J'ai répliqué que je ne prenais d'ordre de personne et qu'il n'était pas question que je l'amène avec moi. Son visage s'est rembruni. D'une voix à peine audible et en me touchant l'épaule, il a ajouté qu'on savait que nous avions dormi ensemble. Ce qui expliquait tout. Sa famille fermait les yeux, et j'avais pris soin à chaque fois de le quitter avant l'aube, mais on ne cache rien dans ces villages et on m'avait dénoncé au gouverneur qui avait transmis la nouvelle à Joseph Nasi. Il devenait clair que le grand conseiller du sultan ne pouvait se permettre, en plus d'être juif, de protéger un émissaire-espion dénaturé. Quand je travaillais pour lui, j'étais intouchable et même à l'étranger j'étais revêtu de l'impunité; à partir de ce jour, j'avais la peste et aucun habitant de Thira ne m'adresserait plus la parole. Avant ma disgrâce, Manilos n'aurait jamais été inquieté pour avoir séduit un étranger, mais il leur fallait, sans doute pour l'exemple, un deuxième larron qui ne pouvait que filer doux. « Tes

parents n'ont rien dit ? » Pour ne pas se couvrir de ridicule, les gens du gouverneur avaient donné à sa famille une forte somme d'argent. Son père, rusé politique, l'avait acceptée. Il se gagnait ainsi les gens de la forteresse, mais en remettant les billets à Manilos, qui me les a montrés, il s'assurait la bienveillance de ses voisins, car un Grec qui réussit à l'étranger n'oublie pas son village. Il fallait maintenant songer à la façon dont nous pourrions quitter l'île. J'ai proposé d'attendre un navire marchand. Manilos s'est récrié. C'était impossible. Le lendemain matin, on devait être partis. C'étaient les ordres. Il avait déjà retenu un bateau. Selon la direction des vents, nous irions à Ios, au nord, ou en Crète, vers l'Égypte. J'étais assis sur le lit, la tête appuyée sur une colonne du baldaquin, et je ne pensais plus à rien ni en grec ni en allemand. Tout à coup, j'aperçus deux hommes dans l'embrasure de la porte. Des Turcs, les nouveaux hommes de confiance du gouverneur. Avec un message rédigé en français, qu'on avait résumé en quelques mots de ma langue. Je devais quitter l'île le soir même. On autorisait les habitants de l'île à me louer ou me vendre un caïque.

Et pourtant, Nasi m'appelait son cousin de Bavière... Il ne me restait plus qu'à suivre ce jeune homme qui acceptait stoïquement de lier son sort au mien. Devant les deux émissaires, à l'allure plutôt rogue, qui attendaient sur le seuil de la chambre, j'ai ramassé mes affaires pour les mettre dans mon coffre de voyage. Manilos y était encore assis et j'attendais qu'il se lève pour l'ouvrir. Il m'a fait signe d'attendre et sans rien dire il a pris une étoffe qui recouvrait un escabeau; il l'a étendue sur le lit et avec mes objets il en a fait un paquet. J'ai compris. J'y ai ajouté un onguent acheté dans le port d'Anvers. Il soulageait des brûlures du soleil, et j'appréhendais les longues heures en mer. Les Turcs ont demandé à voir ce bocal. Je l'ai ouvert, j'ai passé mon doigt sur la pâte, l'ai mis sous leur nez et dit dans mon turc de basse-cour, l'air faussement gêné, qu'il s'agissait d'une crème pour les hémorroïdes. Cela les a fait rire, un rire gras, et les a rassurés. Ils n'avaient plus à soupçonner quelque poison. Manilos aurait voulu comprendre, mais j'avais déjà mon ballot à la main et l'onguent dans les poches de ma ceinture.

Ils nous ont accompagnés jusqu'à l'extérieur des murs. Nous avons parcouru de longues galeries creusées à l'intérieur des murailles et

descendu des escaliers en colimaçon dont je ne connaissais pas l'existence. Nous n'avons croisé personne. J'ai cru entrevoir une salle de garde d'où seraient venus les chants et les danses que j'avais entendus durant la nuit de la Saint-Jean. Ce départ forcé et, semblait-il, définitif me procurait le mince contentement d'arriver à mieux m'orienter dans la forteresse franco-vénitienne de Skaros... Contre toute attente, nous ne descendions pas dans la direction du port. Les issues habituelles nous étaient refusées, ou épargnées. Nous sommes entrés dans un souterrain où par des meurtrières, à ma droite, nous apercevions des morceaux de ciel. Des flaques d'eau recouvraient le sol. Il m'est venu à l'idée qu'ils nous conduisaient au fond de la mer Égée, dans un cachot, une oubliette, où ils nous laisseraient mourir de faim comme des bêtes. Ils ont ouvert une poterne. J'ai vu tout le ciel. Les Turcs nous ont poussés sur les rochers et nous ont plantés là. Au loin, nous voyions le cap d'Apanoméria que le voilier de Rachel avait doublé quelques heures auparavant. Nous étions libres au milieu d'éboulements de rocs, au pied des falaises du château.

Il faisait encore grand soleil. Devant nous, sur la mer, régnait ce calme qui, certains jours, précède la tombée de la nuit. Manilos s'est dirigé du côté opposé à la rade et tombant sur les pierres, glissant sur le varech, escaladant des éboulis, nous avons longé la rive de la presqu'île où s'élève Skaros. Nous allions vers le nord de Thira. Les précisions toponymiques m'ont toujours semblé inutiles chez les auteurs anciens, mais me paraissent ici un gage de vérité. Y aurait-il deux vraisemblances? L'une pour le lecteur, qui s'abandonnerait volontiers à la fabulation romanesque, et une autre pour l'écrivain, qui avec ses détails géographiques se rassurerait sur l'adéquation de son écriture à la vie réelle, même au risque de suspendre, dans le temps, ma fuite et celle de Manilos ?

Je me rappelle la mer et le soleil, mais aucun détail qui aurait attiré mon regard. C'était un bord de mer semblable à tous les bords de mer formés de rocs et de rochers. Je suivais Manilos, avec qui je n'aurais jamais songé partir en voyage, et toujours derrière lui j'ai gravi un sentier menant sur la falaise qui surplombe la Caldera. Je ne savais si nous prendrions le bateau avant la nuit ou le lendemain matin; encore moins de

quel endroit sur la côte nous quitterions l'île. Il m'indifférait de plus en plus d'abandonner Santorini dont j'avais cru ne jamais pouvoir me détacher. J'avais une autre détresse.

Si tu veux couper tout contact charnel, tout lien physique, avec une terre et ses montagnes et sa lumière, pars à la recherche d'un bateau sous la conduite d'une personne qui te serait presque inconnue, et invente des menaces à ta vie. Ton corps se ferme et une bête te ronge le ventre. Tu ne songes pas à l'abattre. Cette bête, ce sont tes pensées qui te sourdent du foie et de l'estomac. Elles oppressent le coeur. Leurs mâchoires paralysent le cerveau.

Je marchais comme un misérable derrière Manilos sur un chemin rocailleux. Il ne disait pas un mot. L'angoisse m'habitait. Les montagnes, les plaines et la mer m'étouffaient. Je les haïssais de m'avoir leurré. Elles m'avaient laissé croire que j'étais comme les pierres, la terre et l'eau, que je ne saurais souffrir l'adversité. Ma stupeur se transformait en rage. Je me complaisais à l'idée de me pencher, de prendre une pierre, ici, à fleur de terre, et d'assommer Manilos qui fonçait devant moi. Le sang coulait sur son cou que je n'avais jamais regardé. Je n'aimais pas sa nuque. À ma

droite, au-dessus d'une mer lointaine et rosée, la lune se levait, pleine, juste à la hauteur de mes yeux. La première fois que j'avais dormi avec lui, elle éclairait la chambre. Qui avais-je aimé cette nuit-là? Son corps ou la mouvance lumineuse des ombres autour de ses yeux et sur sa peau? J'ai reconnu cet envoûtement qui relie les êtres à la chair qui les a tenus contre elle. Je lui ai dit, dans mon grec de miséreux, que je n'aurais pas aimé fuir avec un autre que lui. Il s'est arrêté, m'a pris les mains et a voulu m'embrasser sur les lèvres. Craignant d'être hypocrite ou d'obéir à une impulsion fugace, je l'ai averti que nous pouvions être espionnés. Nous longions pourtant des falaises dénudées. Nulle ombre, nulle armée ne nous séparait de la forteresse qui se dressait, loin derrière nous. Il a semblé accepter mes réticences et mes raisons. Il s'est remis à marcher.

J'avais hâte que nous arrivions quelque part, n'importe où, quand nous avons entendu du côté des terres le bruit d'un galop. Je n'avais jamais vu de cheval à Santorini. J'ai regardé Manilos qui a détourné les yeux. Il m'est apparu qu'il connaissait l'espion qui nous talonnait. Je ne distinguais rien, mais le galop se rapprochait et, à droite, éclairé par la lune, surgit le cheval comme on dit que sortent de terre les ombres et les

esprits. C'était le jeune cavalier qui m'avait renversé avec son mulet. Il venait nous arrêter. J'allais croupir dans les souterrains des Turcs. Ce garçon, me dominant du haut de son cheval, immobilisait le vent et la mer. J'étais atterré. La haine de ce Grec et son sourire ne cesseraient de me poursuivre. Manilos et lui se sont parlé. En grec. Je n'ai rien compris de ce qu'ils disaient. L'apparition du cheval et de ce cavalier, beau comme un dieu mauvais, m'avaient jeté dans une sorte d'hébétude. Et il m'a parlé. En allemand! Il avait un léger accent, mais c'était ma langue. Allais-je lui rendre grâce de me rappeler à la seule certitude que je pouvais encore avoir? Voilà qu'il demandait de m'accompagner dans ma fuite! Il était grec par sa mère et voulait quitter Thira plutôt que se soumettre aux étrangers. Il haïssait tous les marchands du monde, ce qui incluait son père, l'idiot de Teuton, disait-il, et les Vénitiens, et les Turcs, et des juifs invisibles comme les Nasi. Ma disgrâce l'assurait que je partageais ses sentiments. Il a même manifesté son regret de l'incident qu'il avait provoqué durant l'après-midi. Je n'ai pas songé à refuser. En aidant ce demi-dieu byzantin à fuir son marchand de père - qu'il devait détester plus que n'importe quel autre marchand -, on m'accuserait de

renier à la fois les intérêts de la Bavière et ceux du sultan, mais je renforçais aussi mes liens avec les Grecs et, de surcroît, je le faisais en écoutant les paroles d'un jeune homme qui avait appris l'allemand... Manilos a donné son accord, mais non sans réticence. Quand nous nous sommes arrêtés pour la nuit, il ne s'est pas couché près de nous dans la caverne de pierre ponce; il s'est installé sur la grève. Son destin était plus cruel que le nôtre. Il fuyait sa patrie à cause de moi, un Bavarois qu'il connaissait à peine, avec qui il n'avait dormi qu'en deux ou trois occasions, et moi, je n'avais d'yeux que pour un cavalier embelli par ses allures de révolté. Seul vrai Grec de nous trois, Manilos dormait, naufragé, sur le rivage de sa patrie. Comme tous ses compatriotes, il se retrouvait esclave de la mer.

Durant la nuit, je me suis réveillé. J'ai mis du temps à savoir où j'étais. L'air était frais, mais les odeurs, inhabituelles, et je ne voyais rien. Je ne comprenais pas pourquoi je me retrouvais sur le sol, enroulé dans une couverture. Une clarté diffuse m'a ramené à la réalité. Grâce aux reflets de la lune, j'ai reconnu l'intérieur de la caverne - le jeune Bavarois venait de quitter l'entrée de la grotte où il se tenait debout - et j'ai repris

conscience peu à peu. Chassé de Skaros, j'embarquerais bientôt pour l'inconnu. En se recouchant près de moi, il s'est aperçu que je ne dormais pas. Il s'est assis à mes pieds. Il suffit de peu pour qu'une personne te devienne nécessaire ou fasse dorénavant partie de ta vie. Je lui ai demandé comment il s'appelait. « Tomas. » Dans mon rêve, le garçon qui voulait s'enfuir s'appelait Tomaso... Il ne lui ressemblait pas, mais sous un de mes pieds je sentais la cuisse de ce Tomas sauvé des flammes... Je ne l'avais jamais rencontré dans Thira, et j'ai supposé qu'il rentrait de voyage avec son père, le marchand. Il a tourné la tête vers moi, et il a parlé. « Le jour où deux étrangers sont arrivés dans l'île - ce devait être vous, avec la Nasi -, ma mère est morte. Elle délirait depuis des jours. Elle voyait partout la mort; d'énormes mouches nous guettaient tous au coin des rues, dans les étables ou le haut des escaliers, sur la dernière marche. » Je ne le sentais plus au bout de mon pied. Je me suis assis pour me rapprocher de lui, et peut-être effleurer son genou ou son coude. J'ai dit de l'air le plus dégage du monde que nous allions tous mourir un jour. Déçu sans doute d'une réflexion aussi bête que banale, il s'est levé. J'y ai vu un signe de mépris pour mon désir qu'il avait dû soupçonner. Il

est retourné à l'entrée de la caverne. Il a fait noir de nouveau. Sa voix est devenue plus sourde. J'ai eu envie de le rejoindre, mais je n'ai pas bougé. J'écoutais. « Eh oui! nous sommes mortels. Mais pourquoi tous les habitants de Thira en même temps? Elle parlait de catastrophe, de cataclysme. Mon père la frappait pour la faire taire. Elle accusait les Nasi, les Turcs, les juifs. Il a précipité sa mort, en étouffant ses cris, ses paroles. Il m'était agréable d'entendre de l'allemand dans la nuit grecque. Il aurait arrêté de parler, que je lui aurais demandé si je pouvais toucher ses cheveux, sa main. Il a ajouté qu'il a pris une serpe pour tuer son père, et l'homme la lui a arrachée des mains, l'a jetée par la porte ouverte, avant de passer sa rage sur son fils. Il n'a pas voulu dire comment. Il avait enlevé ses bottes pour la nuit, et ses jambes nues se découpaient sur la lumière blanche et noire de la mer. J'avais froid aux mains. Il parlait encore de son père qui n'a pas voulu qu'il aille au cimetière. Il l'a fait débarquer de l'autre côté du cratère, dans l'île de Thirasia. Pour revenir à Thira, il a dû jurer qu'il entrerait, à Skaros, au service des maîtres de l'île, qu'ils soient Turcs ou juifs. Il est revenu s'asseoir dans la grotte, mais derrière moi. « Maintenant, mon père est mort. » Avant que je demande

s'il l'avait tué, il a répété qu'il était mort. Il fallait essayer de dormir. Il s'est enroulé dans sa couverture. Les mouches sont devenues de plus en plus agaçantes. Les cendres du feu qu'on avait allumé, s'étaient éteintes. Je suis sorti et j'ai marché un peu. J'ai regardé dormir Manilos, qui ne dormait pas. Il m'a dit, sans ouvrir l'oeil, que la traversée pourrait être longue, que je ferais bien de me reposer. Et le bleu du ciel a effacé les rayons de la lune. Des vapeurs rouges montaient à l'horizon. Je me suis endormi sur un rocher près de la mer. Manilos m'a éveillé. Après m'avoir donné un morceau de fromage, il m'a montré un homme quelque part dans le soleil qui m'éblouissait. Je voyais mal et je ne comprenais pas la raison de ce qu'il disait. Je croyais qu'il avait loué un bateau et maintenant, je devais acheter un caïque de cet homme immobile dans le soleil. Il ne servait à rien de discuter. Il fallait traverser la mer. J'avais à peine la somme que ce grincheux de pêcheur demandait. Tomas était déjà assis dans la barque. Il m'a dit bonjour, en ajoutant que ce n'était pas cher pour trois fuyards. Et alors, on a aperçu son cheval, plus loin, dans les rochers; il avait erré dans l'île, toute la nuit. Je le vois encore se cabrer là-haut, face à la mer.

VII

Mon argent était dans la caverne, avec mon ballot. Quand je suis passé sous l'entrée, j'étais comme ivre ou fiévreux. Je n'arrivais pas à garder mon équilibre. J'ai pensé que je n'avais presque rien mangé depuis le matin précédent, sauf ce fromage rance que... Un grondement sourd, les cris de Tomas et les hennissements de la bête m'ont averti d'un autre danger. Je n'ai pas eu le temps de me retourner qu'une masse d'eau s'agrippa à mon dos et me plaqua au sol. Je ne me rappelle aucun choc brutal. Une matière souple et forte m'enveloppait. J'étouffais. J'allais me noyer, poussé par l'eau vers le fond de la caverne. J'ai tenté de me projeter vers le plafond pour respirer... Mon manteau s'était accroché et me retenait dans le bouillonnement de cette trombe d'eau. Quand il s'est déchiré, la mer s'est retirée en me traînant sur le roc. Je voulais en finir, et je voulais respirer. Je voulais comprendre et en même temps qu'on me laisse là, nulle part. Cette force invisible, cette mer aveuglante, ces pierres qui me hachaient le corps et la peau, ne me faisaient aucun mal. Elles m'engouffraient dans un abîme que j'appelais avec violence. J'ai su plus tard qu'une île avait surgi du fond de la mer, au milieu de la Caldera.

Je ne saurais dire si cela a duré des secondes ou des minutes. Je me suis retrouvé couvert de sel et de sang, presque nu, sur une mince bordure de sable. J'étais seul. Les autres avaient été emportés, tout comme le cheval et le vieux caïque.

Les alentours que la veille, j'avais entrevus grâce à la pleine lune, étaient méconnaissables. De larges éboulements et des falaises dont les crêtes surplombaient la mer, entouraient la caverne. Elle ressemblait à la proue d'un navire éventré qui se serait fracassé sur une presqu'île de rochers. Une fine poussière tombait, traversée comme la brume en hiver par le soleil levant.

Tomas était donc mort.

J'ai regardé la mer. La densité, la lourdeur de sa pureté figeaient les reflets de la lumière, voilée par un écran de poudre grise. La mer s'étalait grassement, heureuse. Thirasia, de l'autre côté du cratère, paraissait toute proche, pierre de velours entre l'eau et l'horizon. Aucune barque. Aucun voilier. Aucun cri. Rien n'était arrivé. Que des pierres et du roc. Durs. Inhospitaliers. Avais-je déjà cru que les montagnes respiraient? Elles séduisent et se pâment; elles s'engouffrent et tuent.

Elles sont les ossements de la terre comme nos corps sont ceux de l'amour. Il est aussi vrai que je ne pensais à rien de cela. Le dos me brûlait. Je n'arrivais pas à fermer mes paupières. Ma chair se révoltait sous la peau rongée par le sel. Quand j'ai réussi à me lever, à me traîner jusque dans la caverne, j'ai trouvé un pan du manteau enroulé à une pièce de bois et un livre dans une flaque d'eau. J'ai touché ma ceinture; le flacon d'onguent y était encore attaché. J'en ai appliqué un peu sur mes épaules et j'ai décidé de retourner à Skaros. Si la forteresse était encore debout, on me laisserait au moins un caïque. À travers les éboulis et dans cette poussière qui n'en finissait plus de tomber, j'ai escaladé des amas de rochers et de terre. Et j'aperçus, renversés, au milieu d'une crevasse, les flancs du caïque. Les trombes d'eau l'avaient disloqué et entraîné jusqu'à cette hauteur. Tomas, oui, Tomas, le corps à moitié coincé sous l'étrave, me fixait comme si j'étais le responsable de son malheur. Son pied, enroulé dans des filins, le faisait souffrir. Il craignait qu'on l'ampute. Sa chemise était en lambeaux. Je n'avais jamais vu une peau aussi cuivrée par le soleil. Il geignait en essayant de soulever le bateau à la force de ses

bras. Il me criait de me presser, de l'aider à soulever cette carcasse maudite qui l'empêcherait de marcher durant sa vie entière.

Quand je suis arrivé près de lui, il s'était déjà délivré. Il m'a indiqué une citerne, non loin de là. Par chance, elle était intacte. À mon approche, une petite fille s'est enfuie, une jarre à la main. J'ai trouvé un vieux bocal et rapporté un peu d'eau pour laver son corps tuméfié, et qui saignait. Il s'était défait des cordages qui entravaient sa jambe et il ne cessait de pester contre son père. Quand j'ai commencé à lui enlever le peu de vêtement qui lui restait, il s'est tu. Il me regardait faire. Par deux fois il m'a semblé méfiant, ce qui m'a troublé, pendant que j'enduisais d'onguent ses blessures. Avec des bouts de sa chemise et une éclisse de la barque, j'ai bandé son pied comme je l'avais vu faire par un chirurgien. Il n'a laissé échapper aucune plainte. Sa froideur me terrorisait, ce qui le rendait encore plus beau. Tout à coup, il a dit qu'il n'avait jamais dormi avec un homme. Craignait-il que j'abuse de lui? M'en croyait-il capable, dans l'état où il se trouvait? Il a ajouté qu'il ne voulait pas retourner à Skaros. Je devais dire à tous qu'il était mort. Il avait tué son père. J'ai levé les yeux. Il souriait. Je l'ai couvert des restes de mon manteau. J'irais

trouver un autre caïque, et reviendrais le chercher à ce même endroit. Il m'attendrait.

J'ai pris un peu de temps pour me laver près de la citerne. Il n'y avait plus d'onguent. J'étais venu en Grèce pour tomber amoureux d'un Bavarois qui ne m'aimait pas. Notre pays ne nous aime pas, même si nous croyons que ses montagnes sont les plus secrètes et les plus douces. Et nous le quittons pour d'autres contrées qui nous refusent à leur tour. Et rien ne sert d'y retrouver son propre pays, fût-ce dans les yeux du plus bel être au monde. La patrie est fidèle à ses refus. On le vérifie en tout lieu, et on apprivoise les limites du bonheur, quand il leur arrive de se déplacer quelque peu.

Je ne suis pas rendu jusqu'à Skaros. Des paysans m'ont recueilli à demi évanoui sur un sentier. Ils nous ont hébergé pendant quelques jours, Tomas et moi. On croyait que son père avait été emporté par les flots. Une nuit, nous sommes montés à bord d'une frégate de marchands pirates. Il a débarqué sur les côtes d'Italie et moi, j'ai eu la faiblesse de rester sur le navire à la demande d'un des officiers. Pour tenir les écritures. Nous nous sommes dit adieu plus tard dans le port d'Anvers.

Il y a un mois, à Venise, j'ai cru entrevoir Tomas qui embrassait un garçon sur une place. C'était un soir de carnaval, me direz-vous. Je suis allé sur les bords du Grand Canal et j'ai regardé le glissement de la lune dans la soie des nuages et le mouvement du ciel dans sa lumière. Je crains toujours les catastrophes, les soirs de pleine lune. Et je m'enivre au vin du pays.

PLEINE PAGE

- Vous voulez dire que vous ne faites aucun effort d'objectivité
- Qu'est-ce que c'est
- Aucun effort pour dire vrai
- Si au contraire je fais l'effort je le fais même trop et le vrai se trouve à côté, ce que je ne sais plus ou que je ne sais pas encore ou que vous oubliez de me demander et voilà on part dans des choses qu'on est sûr qu'elles sont vraies par effort et de plus en plus même sans fatigue mais la vérité est dépassée depuis longtemps elle était justement où on ne pensait pas, peut-être parce que c'était trop facile et on s'est creusé la tête pour dire différemment par effort et on se trouve avec un fatras sur les bras que la vérité ne demandait pas (...)

Robert Pinget, *L'Inquisiteur*, les éditions de Minuit, 1962, pp.299-300

(Quelques termes, comme *godendard*, *veilloches*, *buggy*, *boiler*, *Buck Stove* et *Canucks* sont expliqués à la fin du texte, pour faciliter son exportation dans *ePub*.)

I

Vous serez captivés. Mon grand-père a vendu son premier cheval à l'âge de dix ans. Un de mes oncles le racontait. L'existence de ce récit en est la vérité fondamentale. Toutefois, on peut douter que son père, à l'époque de ses dix ans, ait su convaincre un fermier ou un bûcheron d'acheter un cheval. Ce serait une vérité du second degré, même si cette histoire semble aussi vraie que le récit mis en forme par les paroles de mon oncle. Mais il y a dans cette affaire un troisième degré de vérité, si on ne dédaigne pas de clarifier les choses. Cette vente, entre deux individus et mise en forme par un récit oral et surtout dans un texte écrit, matériau criant de vérité quand on l'a sous les yeux, s'est aussi déroulée

en 1887, à un poste de traite, appelé la Conception, dans les Laurentides, au Québec. Ces précisions ajoutent une troisième pierre au champ de la vérité et pourront, qui sait, établir encore mieux que ce fait est véridique, même si de fortes têtes le prétendent une légende, à force d'être colporté à tort et à travers par chemins et par vaux. Mais quant à couper les cheveux en quatre, une autre vérité, désastreuse celle-ci, sourd de ces trois éléments vrais, ou plus ou moins vraisemblables. Ils résistent à accepter les péripéties incidentes ou les faits accessoires auxquels on ne peut échapper, quand on se demande comment ce petit exploit a pu avoir droit à l'existence. Il se forme alors des embarras, sinon des obstacles à toute preuve, et la vérité a tendance à s'évanouir. Ce serait là, sa quatrième particularité, son quatrième degré, en admettant que ce vocabulaire lui-même la rend évanescence. C'est ainsi. Le vrai nourrit souvent son contraire, le faux, et le faux se pavane sous des loques de vérité... Je rends les armes. Il est possible qu'il n'y ait rien de vrai dans ces pages. Il n'y a presque rien de vrai. Et le faux sera pourchassé à pleine page.

II

L'enfant s'appelait Samuel. Né à Sainte-Adèle le 17 juillet 1877 et baptisé le même jour. On a beau connaître la vie des premiers colons, au nord de Montréal, on ne saura jamais si ses parents vivaient à la façon des fermiers sur les bords de la rivière du Nord, dans une maison de ferme, carrée, aux murs de planches grises qu'on ne recouvrait jamais de peinture. De toute manière, ces fermiers n'étaient pas tous maquignons, comme Charles, le père de Samuel, et n'avaient pas tous un fils qui le deviendrait à l'âge de dix ans. Tout s'éclaire! Le jeune garçon, en vendant son cheval, suivait la voie tracée par son père. Même père, même fils. Mais faire cavalier seul à l'âge de dix ans, est-ce du rayon habituel de l'influence familiale ? Y aurait-il même une seule once de vérité dans cette vocation non seulement précoce, mais comparable à l'opération du Saint-Esprit pour les esprits de ces contrées reculées ? J'en sais quelque chose, j'y suis né. Et si on voulait soutenir que l'imitation des pères par leurs fils a fait des ravages incommensurables, souvent inconscients, dans l'histoire des peuples, ne serait-il pas plus audacieux, sachant que

l'audace plonge aussi ses racines dans l'évidence, d'y trouver l'influence d'ancêtres algonquins ou iroquois, même si les fiers Indiens doivent la conquête du cheval à ceux-là même qui leur ont volé l'Amérique ? Et comment parler d'influence paternelle quand ce fils, redoutable maquignon dès l'âge de dix ans et dont le père était fermier et maquignon à Sainte-Adèle, n'a pour ainsi dire jamais été, par la suite, fermier ou maquignon, préférant tâter de mille et un métiers ! Vous connaissez comme moi, ces gens toujours insatisfaits de ce qu'ils font. Des désaxés. D'éternels indécis qui font le malheur des familles. Au moment de son mariage à Sainte-Adèle, il se déclarait forgeron. Vous me direz qu'un forgeron est intimement lié à l'univers des chevaux, mais les forges existaient bien avant que ces pauvres bêtes soient ferrées au milieu du VIIIe siècle, en Bourgogne, et le forgeron, s'il soumettait des flèches, des épées, des lances et des boucliers à l'action du feu, fabriquait aussi des couteaux, des haches, des clous, des fourches ou des roues ferrées, sans oublier de fondre le fer et l'étain pour en faire du bronze quand les sculpteurs prenaient le chemin de sa boutique où l'on n'aurait rien appris sur la façon dont un cheval a été vendu par un garçon de dix ans en 1887.

Toute cette percée inutile sur les forges antiques où les mots se multipliaient à plaisir, se conforme à la nature de ce Samuel indécis et désaxé, à qui il n'est pas venu à l'esprit, en ces temps bénis, de préciser qu'il avait été baptisé dans l'église de Sainte-Agathe-des-Monts et non pas à Sainte-Adèle. Pour lui, église ou paroisse, sainte Agathe ou sainte Adèle, maquignon ou forgeron, c'est du pareil au même. Et la vérité n'en ressort pas grandie, loin de là. Aucune preuve valable au crédit du maquignon. Mais dans ma naïveté, je lui renouvelle ma confiance, allez savoir pourquoi, sans doute parce que ces maisons de ferme grises avaient une petite galerie faite d'un jeu de planches clouées sur deux ou trois madriers fixés à angle droit de la façade, et ce genre de perron était élevé du sol d'une ou deux marches à peine plus larges qu'une porte, et bordé par deux poteaux soutenant un toit de bardeaux ou de fer-blanc qui ne protégeait ni des rafales de pluie ni des tempêtes de neige. Au fait, je ne suis pas né dans ce coin de pays.

III

Deux ans après son mariage, sans dire adieu à son métier de forgeron, Samuel quitte les contreforts des Laurentides avec son épouse,

Reine-Aimée, pour traverser la chaîne de montagnes. Attention, il n'est pas militaire. Ce n'est pas une campagne glorieuse à travers un territoire conquis. Un colon de l'époque n'en voyait que les arbres, qu'il soit au sommet des montagnes ou sur les berges des rivières, et de leur tronc, il estimait l'aubier, tout le croquant, assez résistant, merci, sous l'écorce, et sa valeur en monnaie sonnante et trébuchante, sinon sa capacité à lui faire passer les jours et les nuits d'hiver... L'équipée de Samuel et sa femme se déroule à l'aube du vingtième siècle. Aux alentours de 1901. Encore quatre ans, avant la naissance de leur premier fils, en 1905. Quatre ans de plaisir ? Des grossesses interrompues, des enfants mort-nés ? Je suis porté à croire que la vérité consistait en ébats physiques partagés, à moins que Reine-Aimée, déjà absente, comme elle le deviendra une dizaine d'années avant sa mort, n'ait jamais connu l'amour ou que Samuel ne faisait avec elle que son devoir et s'adonnait à d'autres conquêtes, ce qui justifierait l'afflux de missionnaires et prêtres confesseurs pour absoudre à tour de bras ces femmes et ces hommes de leurs joyeuses impuretés, au grand vent, sur de petites chaises droites au milieu de ces terres en friche ou en plein champ labouré. Ai-je outrepassé le seuil de la vérité ou

l'aurais-je déniché, là où je ne le pensais pas ? Mais j'ai appris de source sûre - par mon oncle -, qu'ils voyageaient avec Charles, le frère aîné de Samuel. La vérité, cette fois, semble inattaquable. Ce Charles porte le même prénom que leur père, selon la mode des rois et des manants - ce qui ne rime à rien -, et cette homonymie plaiderait pour une plus forte influence paternelle chez lui que chez son cadet de dix ans qui aurait hérité de la mystique maquignonne comme par miracle, aux portes de l'écurie, à Sainte-Adèle. Pourtant, la tradition ne dit rien ou presque rien de ce premier fils, qui pourrait avoir été le vendeur, à un âge plus canonique, du célèbre cheval noir. La légende de Samuel risquerait ainsi de s'écrouler. Si on peut l'écrire, on ne peut rien en dire, et je me tiens au plus près de la première vérité qui, comme sur un socle d'airain, résonne encore dans mes oreilles par les paroles de l'oncle mage et prophète. Elles seules sont le vrai fondamental de la légende. Nous devons faire avec, comme on dit. Ces deux frères formaient une équipe, une *team* ou une *tie* comme on affirme encore qu'on le disait, vrai de vrai, en ce temps des exploits des bûcherons colonisateurs. Avec Reine-Aimée, ils se sont retrouvés à Nomingue, beaucoup plus au nord, en suivant la rivière

Rouge. Pendant une ou deux saisons - ce serait fin 1901 et durant l'automne 1902 -, ils ont vendu des pommes. Mais les pommes ont toujours semé la discorde, c'est bien connu. Ils ont donc fui les environs pour prendre un large sentier qui équivalait dans les Laurentides, et toutes proportions gardées, à la route 66 des États-unis d'Amérique. Ce chemin mythique, creusé par les sabots des chevaux et par les roues du tombereau ou de la voiture d'un dénommé Chapleau, serpentait entre de claires vallées, des sous-bois ombrés et les sommets de vieilles et douces montagnes jusqu'à ce que les pionniers, après une ou deux journées de route, tombent tout droit sur la rivière du Lièvre dont le nom serait encore plus mensonger que cette histoire de cheval vendu par un enfant de dix ans, si elle s'avérait, bien sûr, légendaire. On doit à la vérité, aussi ennuyeuse qu'elle soit, de s'incliner, pour un temps, séance tenante, devant la réalité d'un troublant mensonge. Voici les faits. Certains diront qu'une meute de lièvres a franchi les rapides de la rivière l'Orignal, et que ces rapides auraient pris le nom du Lièvre, laissant l'Orignal à la rivière. D'autres prétendront que c'est un orignal qui, au péril de sa vie, pour sauver sa femelle et ses petits, a sauté les rapides qui brisaient la

rivière du Lièvre, d'où les rapides auraient pris le nom de l'Orignal laissant le Lièvre à la rivière, nommée ainsi à cause de la meute de lièvres qui... Qui dit vrai ? Le mensonge semble flagrant, mais encore mieux, voici sa preuve éclatante : une rivière est toujours, selon moi, nommée par les premiers habitants du pays, et les Indiens d'Amérique n'ont jamais voulu dire son nom sauvage et véritable! Même pas à Charles et Samuel qui à cause d'une récolte de pommes malheureuse s'attardent à faire du trouble et du maquignonnage dans cette région du bout du monde où ils prétendent mettre les véritables nécessités de la vie à la disposition des paysans qui ne pensent qu'au blé, à l'avoine, à leurs animaux ou à leur jardin de tomates, patates, oignons et concombres. Ainsi, il faut une forge pour ferrer les chevaux et Samuel, en attachant à son cou et sur ses reins le tablier que Reine-Aimée avait coupé et cousu dans une pièce de cuir arrivée comme par miracle dans une barge qui remontait, plus au nord, la rivière Gatineau, se serait conformé à la vente légendaire de son cheval et y aurait creusé un sillon de vérité. Remarquez, par ailleurs, qu'il n'est pas homme à creuser des sillons dans la glaise du pays ou à scier au *godendard* (cf. à la fin) et débiter à la

hache les centaines d'arbres d'une terre en bois debout : écrire des termes pareils agite neurones et synapses, gonfle les bras, le dos et les cuisses, de muscles de bûcherons, et j'irais même jusqu'à humer l'odeur de la sève, avec plein d'écorchures et d'échardes aux mains. Non. Sam épaulera l'industrie des forestiers dans des entreprises de bois de chauffage ou de construction, et il ne mettra pas longtemps à entrer dans un bureau pour tout diriger de loin, tandis que pour l'instant il se soumet aux projets du frère Charles qui, à sa façon, en ouvrant un petit commerce, transforme un coin de forêt en village. Il y a toujours, le long des rivières, de ces magasins au toit plat, étroits comme des cabanes de pêcheurs, où l'on vend des bonbons, de la crème glacée, des lunes de miel, de la bière d'épinette, pour faire oublier aux colons la cuisine des chantiers et donner des airs de faubourg à huit ou dix maisons dans une belle rue droite en terre battue, où débouchent des sentiers de montagne, avant de croiser, plus bas, les chemins du bord de l'eau. Ce sont là, aperçus subjectifs. Du vérisme à la Puccini. Pourquoi pas. Du western. En effet. La Ferme-Neuve est située au nord-ouest de Montréal. *North by North-West.*

IV

Cela se passait entre 1902 et 1907. Des marchands de bois, des *lumber companies*, avaient donné au territoire de leurs chantiers le nom de Ferme-Neuve, pour les ancrer dans la bonne terre fermière des habitants, qui perdrait ses arbres de toute façon pour qu'on fasse de l'argent, qu'on y creuse des *solages* et qu'on y construise, et vite, avec des troncs entiers, des maisons à queue d'aronde et en bois debout... Je confonds tout. C'étaient les terres qu'on disait en bois debout - je l'écrivais pourtant plus haut, en pleine page -, et on le disait avant que les arbres, qui vivaient debout comme tout le monde, fussent taillés à la hache par les *lumberjacks* pour la seule et unique raison qui occupait leur esprit civilisateur : loger les colons qui ne pouvaient passer l'hiver sans un abri, une crèche, ne serait-ce que pour le cheval qu'ils auraient acheté de ce maquignon de dix ans qu'on a pu rencontrer dans les expositions coloniales, les messes fondatrices et tous ces rassemblements d'hommes en partance pour élever une famille dans les hauts pays. Et les maisons, on les construisait en échafaudant troncs ou pièces de bois sur pièces de bois, ce qui donnait des maisons de *pièces* dont les imbrications, aux

quatre coins du carré, avaient l'air de queues d'aronde ou d'hirondelle, et cette idée de queue d'oiseau incitait les colons à aller encore plus loin ou à bouger sans arrêt avec épouse et enfants...

V

Le magasin de bonbons est disparu. On promet le chemin de fer à Ferme-Neuve, dans un ou deux ans. Charles construit un hôtel. Il attend les chasseurs américains, et les ministres d'Ottawa. Samuel, maquignon de légende à dix ans - on l'a déjà oublié -, mais pas plus maquignon que tous les saints du ciel, se détache de l'emprise de l'aîné et redescend la Lièvre pour s'arrêter, cinq ou dix tournants plus bas, au Rapide-de-l'Orignal, nom que les Blancs ont enfin donné au village où s'est arrêté le chemin de fer, et pour de bon. Il ne connaît rien aux peaux de bêtes, mais il s'achète une tannerie, et trouve amusant d'ouvrir un hôtel, pour jouer au barman. Derrière moi, à ma gauche, l'agrandissement d'une photographie où il apparaît coiffé d'un béret, en chemise blanche attachée au cou, sans collet, en bretelles. Une tête de jeune homme à la peau lisse, rasé de frais ou presque imberbe - il a trente-deux ou trente-trois ans -, au front aussi large que haut, au nez droit, presque camus si

ce n'était de son menton arrondi, bien en chair, presque ovale, qui allonge un peu des joues sans pommettes de chaque côté d'une moustache coupée à *la frivole* au-dessus de lèvres qui s'arrondissent autour d'un sifflement de contentement sensuel ou avaricieux, parce que les yeux, aux paupières obliques, à l'orientale, aux cils très courts, jettent un regard de connaisseur avisé ou fielleux - sous des sourcils dont l'épaisseur annonce une vigueur ombrageuse - sur un dollar tenu entre de larges doigts, à mi-poitrine, à quelques pouces du comptoir de l'hôtel qui devient ainsi d'une vérité irréfutable, à moins que les cloches de Noël en papier qui se gonflent en alvéoles de nid d'abeilles quand on relie autour de leur axe les deux faces de la demi-cloche aplatie qu'elles formaient avant d'être ouvertes - vous saisissez? -, à moins que ces cloches ne suggèrent une mascarade où Samuel aurait joué au propriétaire, mais l'étalage de bouteilles de vin et de gin De Kuyper, comme le client à droite accoudé au bar avec un chapeau de paille qui, à la façon d'un cri, nous renvoie à l'été, et rend caduque la mention de Noël, tout comme le reflet, dans le grand miroir cintré, d'une porte ouverte d'où la lumière entre à flots, et celui de Samuel, vu de dos, me rappellent à l'instant où je

ne pensais pas l'écrire, une phrase d'un autre oncle qui disait que la photo a été prise le 24 juin. En effet, à droite du miroir, il y a des drapeaux français et qu'y a-t-il de plus vrai que deux drapeaux de la France formant un X sur un mur, tellement ils nous paraissent incongrus, aujourd'hui, en ce Canada de 1909 ou 1910 qu'on imagine sans drapeau ou croulant sous les Union Jack. Tout cela est si vrai qu'on ne peut ajouter foi ni même faire allusion à cette idée folle, que Samuel aurait imaginé une mascarade pour faire croire qu'il possédait un hôtel. Il faut se rendre à l'évidence. Il en est le seul et unique propriétaire, et il est crédible que cet homme au regard si décidé, à la tête de Sicilien campagnard qui se sent presque obligé - c'est complexe - de cacher une certaine noblesse sous un air de filou, ait vendu son premier cheval dans sa première jeunesse. On ne peut avoir cet air de satisfaction à 32 ans, l'ombre d'un sifflement aux lèvres, si on n'a pas vendu un cheval à dix ans, ou même à neuf, car je l'ai déjà dit, j'ai faussé, afin de la rendre plus vraisemblable, la vérité oraculaire de l'oncle. Il n'a jamais dit que mon grand-père avait dix ans, mais - je le répète - qu'il en avait neuf. Je me tue à l'écrire, la vérité est souvent différente de la seule qu'on trouve décent

de raconter. Cependant, personne n'est dupe des évidences, toutes fondées qu'elles soient sur la page blanche. Des airs de filou ou de contentement, doublés de l'ombre d'un sifflement, ne prouvent pas sans l'ombre d'un doute qu'un jeune de neuf ou dix ans a vendu cette bête mythique ou famélique. Pour nous convaincre à nouveau, s'il en est besoin, que cette vente, célébrée de par les régions du nord, n'est qu'un tissu d'in vraisemblances, ajoutons aux entreprises de mon grand-père, après l'hôtel et la tannerie, que s'il se remet à vendre des chevaux, qui lui sont livrés par le train du nord, ce qui nous ramènerait à son état de maquignon merveilleux et infirmerait mes récentes dénégations, il ne met pas longtemps à vendre l'hôtel et son bar, pour saupoudrer la région de trois ou quatre moulins à scie, ouvrir un magasin de meubles bordé d'un côté par une épicerie et de l'autre, un peu plus tard, par une salle de montres où il vend des automobiles - il est un des trois premiers de la région à s'acheter une Ford -, en n'oubliant pas d'exploiter une carrière de granit pour bâtir une église, des écoles et des murs de soutènement à sa fausse maison victorienne. Mon père, à table, un jour après dîner, dans un moment d'égarement causé sans doute par un brusque retour de fierté

mise sous le boisseau depuis son enfance, m'a dit que le sien était le roi du Nord. Ma mère lui a rappelé qu'il ne fallait pas mettre de telles idées de grandeur dans la tête des enfants, car le dit monarque a terminé sa vie, déprimé, en pleine crise économique, en 1932, dans une chambre d'hôtel, à Montréal, la moitié d'un dollar dans une main, ce qui répond, en créant un motif de réjouissance récurrente, au premier dollar entré dans les caisses de son hôtel, comme à cet autre dollar dont nous reparlerons, reçu en cadeau de Noël et offert à sa cousine, en hommage à ses troublantes cuisses, et répondrait aussi à ces dollars qu'il aurait empochés, très jeune, en faisant le maquignon, mais hélas, on l'a dit et redit, rien n'est moins sûr, et la passionnante description de sa carrière de *jack-of-all-trades* a fait s'évanouir comme une goutte d'eau sur la page cette vente miraculeuse. On continue à reconnaître comme véridique, le fait que les paroles de mon oncle ont bel et bien été proférées, mais elles taisaient si bien la façon dont cet événement s'était déroulé en 1887, après une journée d'orage et de pluie dont on se rappelait nombre d'années plus tard, qu'on doit considérer comme nul et non avvenu cet exploit, même s'il

était célébré par tout adulte qui rencontrait mon grand-père. La seule issue est de réciter un acte de foi en son existence.

VI

Je tourne en rond. Il n'en reste pas moins que, tout en charriant faits historiques, paradoxes et contradictions, les phrases que j'écris par devoir, réécrites, exècre et couve d'un amour excessif, reviennent toujours à une scène primitive, à ce petit exploit qui se serait déroulé par un beau jour de 1887. Je résiste à y croire, et je tente sans cesse de savoir comment cela s'est passé et, en effet, pour le découvrir, je ne dois pas cesser d'y croire. C'est à force d'être buté, et naïf, qu'on fera éclater la vérité sur cet épisode qui aurait eu lieu après une journée d'orage et de pluie, nouvel indice apparu par la bande, sans prévenir, mais le seul qui reste debout. Comme un arbre, au bout du champ. Il faut le suivre. Je glanerai l'exactitude de cet insignifiant fait d'armes dans cette pluie d'orage. Et on me souffle un deuxième indice, la solitude, née sans doute de la conjonction de l'orage et de la pluie. La solitude ne fera qu'une bouchée du jeune Samuel, sur les rives de la Rouge, un des affluents de la rivière du Diable.

VII

Il est bel homme, derrière son bar. Il a trente ans à peine, et doit y passer ses jours et ses soirées. Sa femme l'attend dans une maison en construction, ou dans une chambre de l'hôtel. Plutôt que de se laisser pénétrer par la semence du beau Samuel, préfère-t-elle méditer sur ses fins dernières en disant son chapelet ou rêvasser en se reprochant d'avoir baissé les yeux devant les jeunes hommes qui revenaient des chantiers, le printemps dernier, torse nu... Questions inconvenantes, qui font perdre de vue Sam, le barman de l'hôtel, qui a laissé pays et parents - en traînant son épouse - pour profiter de la conquête des forêts, et en revendre les résidus avec toute la finesse qu'il a déployée en vendant son premier cheval à l'âge de neuf ou dix ans. Vous voyez. Je reprends foi. Nous acquiesçons à nouveau à la vraisemblance du fait initial ou de la scène primitive, grâce aux indices que la providence a laissés sur le chemin du Vrai, du Beau et du Bien.

VIII

Ce fait est corroboré par ce deuxième homme dont le visage apparaît, surexposé, dans cette photographie prise, le 24 juin 1909 ou

1910. Accoudé au bar, il est le premier client de l'hôtel et, selon lui, le dollar que Samuel mange des yeux est le seul et l'unique qu'il a conservé, de tous ceux que l'acheteur avait remis dans ses mains d'enfant. Mon grand-père en effet regarde ce billet avec cette intensité que la volonté de revivre un moment décisif de leur vie, imprime sur les visages des hommes; il l'observe; ses yeux se plissent; il se revoit un matin, seul, avec un cheval en laisse, sur les bords de la Rouge, au poste de La Conception, non loin de Labelle; et il supplie le photographe d'imprimer sur la plaque au gélatino-bromure d'argent quelque rayon vert qui fasse naître dans l'esprit de ceux qui le verront, un acte de foi en cette scène dont le souvenir chez lui est tellement vif qu'il s'écrit en lettres de feu, invisibles, sur la glace du miroir mystifié.

IX

Ceci n'est pas une histoire fantastique. Ce ne sont que des mots et des phrases qui, à cause du plaisir qu'ils procurent, sont aussi vrais qu'il est indéniable que l'oncle a dit, après bien d'autres, que Samuel a vendu son premier cheval à l'âge de dix ans. Cette proclamation est appuyée, dans les temps qui ont couru, par l'élaboration tardive d'un évangile

apocryphe qui, en accordant plutôt neuf ans à Samuel, fixe dans la roche des montagnes, par son exagération même, un contrat verbal entre le jeune maquignon et l'acheteur qui s'est trouvé par hasard sur sa route, comme Jean-Baptiste sur celle de son cousin, Jésus. On cherche la vérité, et de quel modèle s'inspirer, sinon des testaments de Dieu aux hommes ? Il faut épouser les démarches évangéliques pour faire triompher un message ancestral...

X

Voici que me tombe dessus la punition de ma démesure, et de mon orgueil. J'ai devant les yeux deux photographies du monument érigé à Mont-Laurier, nom futur du Rapide-de-l'Orignal, sur la tombe de Samuel et de Reine-Aimée. Les faces internes des deux colonnettes qui en forment le corps central portent le nom de trois de leurs enfants morts en bas âge, et les dates des décès sont suivies du nombre d'années que chacun a vécues. Selon ces chiffres, l'aînée, Reine-Aimée, du nom de sa mère, est née en novembre 1899, dix mois après leur mariage; la deuxième, Marie-Thérèse, un peu plus d'un an après, en janvier 1901, et Joseph Orèle (*sic*), le premier garçon, en juillet 1902, sans doute à

Nominingue. Mes grands-parents paternels procréaient donc en bons chrétiens depuis le début de leur union, et quand je les décrivais en train de baiser comme des bêtes, sans penser à leur devoir, je prenais mes désirs pour des réalités. Mais, et c'est un mais que j'aime bien, mon père est né en avril 1905, à Ferme-Neuve, et serait le quatrième des enfants; il n'y a donc pas eu de naissances entre les mois d'été 1902 et le printemps 1905 durant leur voyage de Nominingue à Ferme-Neuve et leurs premières années sur les rives de la Lièvre... Cela ne veut presque rien dire, je ne le sais que trop; et les monuments funéraires ne tiennent pas compte des embryons avortés. De toute façon, qui voudrait ou pourrait me dire où j'en suis avec ces preuves gravées dans la pierre qui crient la mort d'enfants, ces preuves qui de façon peu discrète et encore moins civile mettent en relief les rapports sexuels de Samuel et son épouse - c'est le cas de toutes les stèles funéraires sous lesquelles reposent les parents et leurs enfants -.

XI

Et ces preuves ne valident en rien une solitude inhérente à l'enfant de dix ou neuf ans, qui aurait facilité la vente surprise du cheval

inconnu. Il faut en effet se rappeler que nous cherchons, vous et moi, des éléments qui auraient provoqué, après des heures d'orage et de pluie, cette rencontre seul à seul avec un probable acheteur, ou qui du moins l'aurait rendue vraisemblable. J'aimerais en somme, et je l'avoue, rendre véridique cette drôle d'histoire. Vous aussi, vous y croyez, à cause des dires de l'oncle, même si personne n'a encore vu les étapes de la vente se dérouler sous ses yeux ou encore, pour ajouter une fantasmagorie d'écriture, se déplier sous sa main, sous ses doigts, sur le papier vierge ou sur l'écran de l'ordinateur... Une chose paraît assurée. Qu'il ait été seul ou non pour vendre ce cheval, il lui en fallait un sous la main, et il ne pouvait l'avoir volé, sinon l'exploit aurait été décrié, du moins par l'acheteur qui l'aurait appris en fumant avec les hommes sur le parvis d'une église, pendant le sermon du dimanche. Et si par hasard l'escroquerie avait été découverte par ses parents, ils auraient tout fait pour qu'on n'en parle plus. Mais on en parlait encore, il n'y a pas si longtemps. Donc, pour en avoir un sous la main, il fallut que son père eût un cheval à vendre. Cela est plausible. Et à dix ans, encore plus s'il était plus jeune, il n'est pas inhabituel de voyager avec son père ni qu'on

veuille acquérir de nouvelles bêtes ou se départir des siennes, pas plus que de participer à des rassemblements religieux ou politiques qui provoquaient le long des routes des encans d'animaux ou des ventes de gré à gré. Une chose de réglée. Il est impossible d'un autre côté qu'un tel geste ait été commis en solitaire sur la ferme de ses parents. On n'arrivait pas sans prévenir au milieu des bâtiments ou en plein champ, ni sans que les chiens ne vous accueillent ou ne vous menacent. Et bâcler l'affaire au bout d'un lot, sur les derniers arpents à la lisière de la forêt, dans les déserts d'une terre, comme on disait, ne tiendrait pas debout. Eh! bien le cheval, vous l'avez sous les yeux. Et on ne pourra taxer de menteur, qui l'écrit noir sur blanc. Ce que l'oncle n'a pas dit, je l'écris, et je défie quiconque de soutenir que l'écriture serait plus fausse que la parole. Ce serait renvoyer au mensonge tout écrit passé devant notaire, toute mise par écrit des paroles des prophètes, des anges et de Dieu même au sommet du Sinaï, au Calvaire et durant les quarante jours qui ont suivi la résurrection. Et qu'on n'essaie pas de protester, sous prétexte que d'aussi scandaleuses comparaisons pourraient ou devraient me traîner à bride abattue, loin, très loin, à cent lieues de la vérité. Je ne fais que transmettre

ce que des hommes de bonne foi ont rapporté. Ces hommes sont à prendre ou à laisser, et comme vous avez déjà ajouté foi aux déclarations de l'oncle, nous sommes sur le bon chemin. Secundo, pourquoi lever le nez sur des sources de bonne foi, je le répète, qui, pour tester la vôtre, me demandent qu'on taise leur nom ? Qu'elles soient du cercle de mes amis, doit suffire. Sinon, on n'est plus des miens. On n'existe plus. Alors, on se le tient pour dit. Et on pourra témoigner des forces de la vérité - inutile de parler de subterfuge -. La détermination et la puissance qu'elle prête, et même qu'elle donne à celui qui l'annonce, accroissent d'autant la conviction qui s'imprime dans l'esprit des auditeurs. Il y a là un jeu de reflets, de miroirs et de réactions en chaînes à faire pâlir la moindre explosion atomique. Il y a un cheval sur la ferme de Charles, le père de Samuel. Il doit être vendu. Et ce cheval apparaît, par un beau jour de l'automne 1887... Oui, 1887. C'est en automne 1887 que Samuel avait dix ans. Dix ans après sa naissance qui a eu lieu en juillet 77... Ah! je comprends cette réticence soudaine. On voudrait que ce soit à l'automne 86, car il aurait vendu son premier cheval à neuf ans. Je conviens de cette possibilité. Qu'on s'entende du moins sur le cheval qui, durant l'automne

86 ou 87, se découpe pleine page, noir sur blanc. Oui, il est noir, et la preuve en est que j'ai songé à donner le titre de *Samuel et le Noiraud* à ce texte pleine page. Il ne reste plus qu'à traduire l'effet provoqué dans l'esprit du jeune Samuel par le fameux cheval qui s'avance sur le chemin d'où viennent les étrangers et les choses singulières. Il jette chez lui un si grand trouble qu'il voit se dérouler à perte de vue la route de son destin : il réalisera des choses étranges, de grandes choses.

XII

L'épiphanie du cheval, son histoire et ses antécédents, exigent une commémoration. Elle sera célébrée sans le train de trois grands rois venus d'Orient, sans étoile et sans chameaux. Son épice centre sera tantôt le cerveau de Samuel tantôt la cour de la ferme. Quand il était encore enfant, aux petites heures du matin ou durant des nuits glaciales et pluvieuses, les animaux surgissaient du trou béant de leurs mères dans le foin mouillé de l'étable et de l'écurie. Les animaux de la terre venaient au monde sur la ferme de son père. Les bâtiments suffisaient pour contenir les bêtes du monde entier. Un jour du mois d'août, une épaisse couche de brume froide est apparue au-dessus des champs et s'est glissée autour des

arbres et des bâtisses, lorsqu'un homme entre dans la cour avec un cheval noir qu'il tient en laisse. « Un percheron aux jarrets de fer, capable de déraciner n'importe quelle souche dans nos terres de roches », dit-il. Et voyons comme les faits découlent les uns des autres, gage additionnel de leur véracité. À cette époque, le père de Samuel a besoin d'un cheval de trait pour les labours d'automne. On ne peut le nier. Il l'a dit à qui voulait l'entendre, quelques jours auparavant. Il voit donc cette visite inopinée comme un cadeau du ciel. Il le nomme *le Noiraud* et l'achète sur-le-champ. Pas de longue discussion avec Dieu. Il roule des billets entre ses doigts et les remet au monsieur sans moustache qui repart, allège, dans son char à deux bancs tiré par des chevaux aussi maigres que l'autre est lourd, tout en muscles. Clac et clac, boum. Tring et tring, tra la clac. Boum, cling... Samuel a entendu parler d'argent depuis quelques années; il en voit dans les plateaux de la quête, à l'église, quand on se rassoit après le Credo; il sait même où sa mère le cache; mais pour la première fois il voit, ce qui s'appelle voir, des dollars disparaître de la ferme et, surtout, être convertis en une belle et bonne bête qui le regarde et le trouble d'une façon si étrange. Cette soudaine puissance conférée à

l'argent de papier le pousse à renier l'empire de la ferme et de la terre sur les animaux. On peut échanger, marchander, soudoyer, en somme, posséder et dominer la chaleur, le lustre, le pelage, la sueur et ce qu'on peut appeler, faute de mieux quand on a dix ou neuf ans, les signes de vie, l'odeur, cela qui transpire sous le calme olympien des chevaux. Ces phrases n'échapperont point à l'oeil du lecteur avisé qui lira dans leur banalité ou même leur insignifiance le psychisme de qui l'on sait. On croit souvent de science infuse, ou le voulant à tout crin, que les écrivains n'écrivent que leurs fissures, leurs fêlures, tandis que ceux et celles qui n'écrivent pas à coeur de jour et de nuit, n'auraient pas besoin de cette revanche sur la vie; ils auraient maîtrisé leur libre-arbitre, leurs facultés et leurs dignes organes de reproduction, tout autant que leurs pulsions, en se soumettant aux lois de la procréation végétale, animale, humaine, spirituelle et mystique... J'en oublie le cheval et Samuel. « Il en écrit trop » , dira-t-on. Mais la scène du père et du fils, seuls, devant ce cheval qu'il faut adopter et initier aux rites de la ferme, laissera à ces mêmes lecteurs avisés, et encore plus à celles et ceux qui ont su avec l'âge naître à la chair, au sang et aux humeurs, le soin d'interpréter la vérité qu'elle

commande. Les mots, les phrases qui font disparaître cette scène à pleine page, les mystifieront ou les décevront par leur absurdité presque risible, comme on en trouvait à plaisir, à Delphes, dans les oracles de la Pythie. Charles hisse son fils sur la bête pour qu'il la conduise à l'écurie. Samuel glisse ses doigts dans l'épaisse crinière du cheval, comme s'il cherchait à découvrir le cuir qui tient soudés son corps, sa tête et sa gueule. Il demande combien coûte le Noiraud. Le père ne l'entend pas. La bête et l'enfant, d'abord au trot, et presque au galop - un galop de labour -, avant de se remettre au pas, entrent à l'écurie, quelques toises plus loin. Aussi subtil ou paranormal que cela paraisse, l'enfant a touché à la vérité de cet animal apparu sur la ferme au cours du mois d'août 1887. Désormais marqué d'une valeur monétaire, et sexuelle, le cheval est fin prêt à être immolé sur les autels du commerce. Interprétation audacieuse, mais qui tient compte d'un événement, non, plutôt de deux faits survenus, l'un au début de l'année, et connu de toute la famille, et l'autre au courant de l'été, en compagnie de sa cousine qui, depuis, l'a raconté. Elle n'a eu besoin d'aucun témoin pour corroborer son témoignage, mais en prétendant qu'il lui avait jeté une malédiction, pour violer sa conscience

et la forcer à accepter son sort, on ne saura jamais si elle ne jouait pas la victime. Il se serait agi de gestes reliés aux obsessions sexuelles d'un petit pervers. Retardons cependant le moment d'apprendre ce juteux détail, non parce que scandaleux, mais si révélateur de la mesquinerie masculine, pour jeter un oeil, en compagnie de saint Nicolas, sur une petite famille réunie au centre de la première pièce, à droite, en entrant dans la maison de ferme grise. Elle ne sert que dans les grandes occasions. Elle n'est pas chauffée, mais le soleil du matin l'éclaire de quelques rayons et fait peu à peu fondre le givre dans les carreaux de la fenêtre qui donne sur la cour du voisin. avec ses cordes de bois à chauffage. Des quartiers de bois alignés et empilés au cordeau. Le père a béni son épouse et ses enfants comme avant lui, Abraham, Jacob, Saül et David. Il s'approche de son fils, Samuel, et lui remet une *piastre*, un billet d'un dollar à l'effigie de la reine Victoria, enroulé sur une petite tige d'aulne, comme c'est la coutume, et le droit coutumier a préséance sur le code Napoléon dans les rites familiaux. Quand le fils aîné, l'autre Charles, a eu neuf ans, l'année précédente, il avait aussi reçu au jour de l'An un dollar enroulé à une tige. Une tige droite, mais flexible. Samuel,

tout enfant qu'il fût, a pu remarquer que le maquignon, qui vendait le Noiraud, s'était contenté de billets sans la petite branche. Il ne pouvait point ne pas se faire la réflexion que l'argent n'avait pas toujours de contact avec les végétaux des grandes forêts. En dehors des rites du premier de l'An, l'argent avait donc une vie propre. Durant cette transaction Samuel a commencé à se détacher de sa tendance à sacraliser les biens de la terre, et son esprit a opéré la scission décisive et fatale entre le sacré et la glèbe, lorsqu'il a remarqué que sa cousine, sans fausse pudeur, avait relevé sa jupe pour pisser dans l'érablière. Il a voulu qu'elle lui montre davantage ses cuisses brunes, aussi chaudes que le pain frais tout juste sorti du four - ce sont les mots exacts entendus par la jeune fille, qui les a répétés à ses enfants sur son lit de mort -, et il s'ensuivit que la petite tige droite, mais flexible, est devenue elle-même un objet de marchandage, et cet événement se déroulait au printemps, et non au cours de l'été, comme je l'ai écrit plus haut, victime d'un trouble inconnu. Avant de relever plus haut sa jupe verte, elle lui a ordonné d'aller chercher sa piastre du jour de l'An... Faut-il décrire l'arrachement, le déchirement ressenti en bas des côtes, au-dessous du coeur par le jeune

garçon ? Il devait choisir. Garder le billet, avec sa tige, dons de Dieu et fruits des travaux paternels, ou se livrer à l'exigeant et imparable plaisir qui le transportait à des lieues de sa naissance, loin du sein maternel, dans les cavernes, les abysses mêmes de l'enfer, au centre des suavités de son corps en liquéfaction qu'il s'est mis à considérer comme un dieu qu'il devait et désirait servir de tous ses membres et de tout son esprit, non en s'annihilant, mais en adorant les attributs d'une paire de cuisses qui transformait sa cousine en une femme plus belle que nature, se faisant chair à nouveau durant de fulgurants éclairs ne cessant de durer - il ne savait pas encore qu'ils ne cesseraient eux aussi, tout à coup, de s'assombrir, et de s'anéantir -. Il s'est levé; il avait choisi le délire. Croyant équitable de satisfaire en même temps à la Nature dispensatrice de ses dons, il a demandé à sa cousine, devenue l'impératrice de son cerveau en bouillie, si elle voulait la petite tige autour de laquelle était enroulé... Elle ne l'a pas laissé finir, la traîtresse! De son petit *fouette*, elle n'avait pas besoin! Il a compris, sans doute, qu'elle se moquait de ce qu'elle n'avait pas vu, mais il eut l'espoir presque surhumain de lui donner plus que ce dont elle avait besoin, sans trop savoir quoi. Il court vers la

grange. Il crie qu'il enroulera le dollar autour de son doigt. Il ne rencontre personne. À la bonne heure. Ni père, ni mère, ni homme engagé, ni le frère aîné, l'autre Charles, qui comble à lui seul notre soif de vérité, car nous l'avons déjà nommé, et par écrit, ce qui est la preuve de son existence... Non ? Elle est pourtant basée sur les paroles de mon oncle, qui racontait que mon grand-père et son épouse ont quitté les contreforts des Laurentides avec Charles, le frère aîné de Samuel. Oui. C'est au début du chapitre III. Non ?

XIII

L'existence des autres a une présence indestructible. On ne songe pas à la nier, pas plus qu'on ne remet en question la présence des arbres. Mais si par mégarde on s'arrête un peu trop à leur existence, ça devient un poids de plus à porter, qui peut gêner aux entournures ces lieux organiques où l'on dit que l'on pense et où l'on dit que l'on se bat jusqu'à la mort pour vivre. Je n'avoue pas ici une propension au meurtre. J'attire l'attention sur l'incongruité de la personne qui passe ou se place près de soi, souvent sans crier gare, pleine de sang, d'urine et de matières fécales; de matières visqueuses et osseuses, pleines de masses informes comme le

foie et nombre de glandes. On ne peut mettre en doute la réalité du corps humain; c'est une lapalissade. S'il tombe, cela fait du bruit. Sa carcasse s'étend sur le sol, on ne peut l'ignorer. Mais il n'existe pas moins, si on ne le voit pas devant soi, si on ne le pense pas comme une masse de chair. Ainsi, on ne doute pas que nos géniteurs aient existé. Mais qui pense se représenter, au moment où ils l'ont conçu, le corps nu de ses géniteurs - qui ne sont pas nécessairement ses père et mère -? Et peut-on dessiner la figure de ses parents décédés, ces parents qui déjà ne sont plus tout à fait les mêmes, quand on rêve et qu'on est persuadé de les avoir vus ? S'ils arborent dans nos songes une figure familière, il s'agira de celle qu'ils ont sur les photographies qu'on a regardées, du coin de l'oeil, par politesse, dans l'album du temps où ils étaient encore jeunes, avant leur mariage, avant notre naissance. Ces figures aléatoires, ces ombres, on ne remet pas en cause leur existence. Il en est ainsi pour les personnages composés de mots, bourrés de mots des pieds à la tête. On ne prête pas attention à ces mots-là; on ne les voit pas, on les ignore. Que tel mot suive ou non tel autre, ou qu'il ait échappé ou non, lors de son édition, à la correction des épreuves, cela est frappé d'indifférence. On n'y voit pas de preuves

vitales. Ces créations échafaudées avec des mots, on les croit mortes, comme les ombres falotes de notre passé qui nous visitent en rêve, et pourtant, même si des pervers prétendent qu'elles n'ont pas de réalité, tout en espérant, étrange paradoxe, nous en convaincre par leurs paroles, ces matériaux faits de mots sont dangereux, et aussi lourds de présence nauséabonde que les personnes, et le plus souvent, les êtres que désignent les mots, occupent davantage l'esprit, que ceux et celles qui pâlisent peu à peu dans nos mémoires... Et les mots de cette longue digression plus ou moins agglutinante ou défonceuse de portes ouvertes, s'occupaient peu à peu à démontrer, à la façon des sophistes équilibristes, que sous prétexte de vérité personne ne peut exiger de voir le jeune Samuel du texte, en chair et en os, en train de vendre son premier cheval ou de m'entendre dire, de vive voix, comment il aurait fait. Les mots suffisent. Ils fondent à pleines pages des figures plus visibles que notre passé, et nos morts.

XIV

Pourquoi barder, alors, de petits faits vrais, la vente du cheval ? À part moi, personne ne l'a encore mise en doute. Non ? Ne serait-il pas temps de prendre conscience que cette vente n'a peut-être jamais existé ?

Les mots ont beau jouer à la statue du Commandeur, il suffit d'un rien pour qu'on s'arrête sur un seul d'entre eux, le mette en doute, discute de sa justesse, et qu'on se rende compte que les mots, qu'ils soient d'inspiration divine ou des succédanés de catalogues comme chez Homère et Hésiode, prennent la place des choses, des sentiments ou des personnes qu'ils désignent, et qu'il en résulte que tout ce fatras n'existe plus. Les mots n'ont pas de consistance immédiate et traduisible, ne serait-ce que sur le plan tactile ou olfactif, et on finit par se demander s'ils ne composeraient pas l'instrument qui montre au mieux le travail de la mort dans le quotidien qui nous entoure. On doute qu'elles soient vraies, vraies de vérité fondamentale, ces personnes et ces choses qui bougent ou restent béates et bêtes devant nous, sur les pages imprimées. On ne sait plus comment elles ont commencé, ni où, ni quand... Bien sûr, que l'on sait qu'il y a eu un commencement, ne serait-ce que dans la tête de l'idiot de poète ou de tabellion, mais il est impossible, au moment de ce Doute, de remonter à une source visible, aussi matérielle que le sont les mots sur une page. Désespéré, on se trouve devant l'absence de ce dont ils parlent, à la façon de symboles ou de je ne sais quoi, et on chercherait en vain un

quelconque résidu de la « chose » originelle qui là, sur le papier, par miracle, à la façon d'un mot, indiquerait qu'elle est absente. On reste coi. Mais il y a quelque chose, là, dans ce que je tente d'écrire. Elle est sans doute aussi indicible qu'invisible. La Mort.

XV

Samuel n'a donc vu personne durant le court trajet entre l'érablière et la grange. En montant jusqu'aux combles, dans le grenier à foin, il devenait conscient de sa faiblesse et se découvrait soumis à ce trouble éveillé en lui par les cuisses de sa cousine qui, tout autant que le monde, la nature entière et le reste, le poussait dans les odeurs dorées du grenier à foin. Comme quoi, tout arrive à point dans l'ordonnance générale et historique des paroles énoncées par l'oncle créateur.

XVI

Samuel connaissait aussi l'autre plaisir, ressenti par un acheteur, prêt à se départir de son argent. Un plaisir, comme celui de son père, quand il l'a vu se départir d'une liasse de dollars pour un cheval. On a beau aimer les chevaux, on n'oserait parler de plaisir charnel... Pour ne pas trop s'attarder dans ce grenier à foin, disons que Samuel

expérimentait dans sa chair de façon inconsciente ou non que les humains ont de ces faiblesses ridicules, et même celle de quitter, un moment, l'objet de leur désir, pour le posséder, au retour, avec de l'argent dont ils ne pensaient jamais vouloir se déposséder.

XVII

Samuel a eu tout le temps voulu pour arriver au milieu des bottes de foin. Il saute derrière les plus hautes *veilloches*, tire sur une des planches qui recouvrent les colombages du mur jusqu'à mi-hauteur et en sort une vieille boîte de cigares de la Jamaïque. Son dollar est à l'intérieur. Il en retire la tige, devenue toute sèche, et déroule le papier monnaie qu'il tient, tendu, entre ses deux mains, pour y fourrer son nez.

XVIII

Sa cousine qui l'attendait toujours, assise sous les arbres, se refusera à découvrir la puissance de l'attente qui aurait fait redoubler le désir. Il se met à genoux près d'elle. Elle pointe l'index de sa main droite. Il y enroule la *piastre* et l'attache avec un lacet de ses chaussures. Il se relève. Elle le regarde, l'air grave, et elle s'enfuit. Elle court entre les troncs des érables. Il ne la rappelle pas. Il reste debout un moment, et

tombe assis sur un pan de roc qui affleure, à côté d'une plaque de neige friable qu'il se met à gratter par à-coups, avec de plus en plus de violence. Les billes de glace roulent sur elles-mêmes, se fissurent, se brisent. Elles se découpent, se retournent comme du verre coupant, lui déchirent la peau des doigts, qui rosissent peu à peu. De l'autre main, il se donne des coups de poing dans le ventre, avant de se laisser tomber sur le dos, les bras et les jambes tout raides, les yeux fixés sur un ciel blanc strié de longues branches d'érables sans feuilles qui forment comme des éclairs, comme des mains qui ont perdu leur peau, leurs doigts...

XIX

Il ne faut pas perdre de vue que toute cette trame était contenue dans l'oracle de l'oncle, qui racontait que mon grand-père, à l'âge de dix ans ou neuf ans, avait vendu son premier cheval. Comme on disait dans les hautes époques juridiques, cet acte de vente - sa cousine ne demandait-elle pas quelque argent en échange de quelque beauté cachée ?- devait avoir un sens pour Samuel, peu importe lequel, mais qu'il en ait un. Il a perdu un dollar dans l'affaire, et sa vérité à lui, quitte à oublier sa déception érotique, sera de récupérer l'argent à la première

occasion, en cachette si possible, et de retrouver un peu du courage qu'il avait eu dans l'érablière, pour accepter les conditions du troc. On se fourvoierait si on lisait dans le bris de contrat la genèse d'une méfiance envers les jeunes filles. La nudité humaine s'étant avérée rébarbative au monde du dollar, il aura plutôt tendance à n'y plus penser. À l'avenir, il sera le maître de l'offre, pour réparer le tort économique qu'il a subi, et en bon chrétien, il le fera de la façon la plus respectueuse possible des lois y afférentes, comme on disait dans ces hautes époques.

XX

Je me goure autant qu'il se gourait. Le monde du sexe lui sautera au visage mais, cette fois, en assurant le succès de l'opération. Comme s'il avait fallu que les éléments, les ingrédients de la première tromperie soient réunis à nouveau, pour que leurs effets s'en trouvent redoublés, tout comme le sera la volonté de Samuel de conclure le pacte selon ses désirs, sans perdre d'argent. C'est son père qui va l'ancrer dans ce monde sur mesure. Idéal.

XXI

Ainsi, si mon arrière-grand-père avait acheté le Noiraud, ce n'était nullement pour son travail de laboureur - l'emploi des adverbess est à chérir seulement quand le sexe se cache sous des arguties juridico-canoniques -. Il n'avait pas besoin du Noiraud. Le Noiraud - ce sombre *leitmotiv* annonce une Ombre qui couvre de ses épais manteaux la vérité que nous suivons pas à pas - était un prétexte. Charles, le père de Charles et de Samuel, a prétendu devant sa femme, qu'il voulait le vendre à un missionnaire de ses connaissances qui comme tant d'autres de ces apôtres montait dans les terres du Nord pour chasser l'orignal, tout en conservant ou ramenant à Dieu, et à son Église, les hommes qui perdaient toute morale dans les chantiers au milieu des forêts et au bord des lacs. Il lui avait télégraphié qu'il serait au poste de La Conception, le lendemain, vers dix ou onze heures du soir. La façon dont Charles présentait sa démarche, si on n'y regardait pas de trop près, était des plus légitimes et dans le droit fil de la pulsion qui habitera Samuel, quand il vendra son premier cheval à neuf ou dix ans. Les forces économiques sont à l'oeuvre dans le coeur des hommes, et font ainsi fleurir l'univers du troc, du

contrat et, par accident, de la fraude. Mais cette idée, logique au plan de la structure narrative (ou actantielle, i.e. - et cela, sans me moquer - enceinte d'un arc-en-ciel d'acteurs, d'actions et d'objets désirants et désirés), était aussi des plus mensongères, parce que le missionnaire n'avait pas un besoin urgent d'un cheval de labour. Mais Charles l'ignorait. Il avait donc fait appel à tout un appareil respectueux de la vérité et de la logique, et au lieu de les laisser courir toutes nues dans l'esprit de son épouse, Charles a vêtu de décence, la logique et la vérité. On racontait cependant, que le missionnaire aimait atteler à son buggy des bêtes rapides, menées à bride abattue sur des sentiers à peine défrichés. Pour certains, c'était une légende, et si peu ancienne qu'il fallait la prendre à la légère. Pour d'autres, elle avait la vérité d'une parole dite et entendue, et c'était le cas, autant pour son épouse que pour son *homme de cour* - calque de *yardman*, celui qui travaillait dans les cours ou les dépôts de chemins de fer -. Charles lui-même reconnaissait le bien-fondé de la réputation mythique du missionnaire; il avait vu un cheval noir fringant et un buggy rouge traverser une nuit lunaire en frôlant le sommet des arbres. Comme à la chasse-galerie. Mais le

Noiraud n'avait pas l'allure d'un cheval fringant, vous en conviendrez. Le grand Charles a donc répliqué à sa femme et à son homme de cour, qu'un cheval de trait était toujours utile dans les hauts pays. En forêt, pour la défricher, y faire lever des villes comme Londres ou New York, il fallait avoir de quoi sous la main, *régiboire* de couleuvre, pour faire démarrer l'économie! De toute façon, il en tirerait un bon prix. Ce voeu de pieuse économie enlevait toute malice à ces vicieux mensonges. L'affaire était close. Sur les entrefaites, Samuel a demandé combien coûtait un cheval. Il le verrait bien. Il partirait le lendemain matin avec son père. Une de nos déductions s'avère ainsi confirmée.

XXII

Pour vendre son premier cheval, le garçon de neuf ou dix ans doit se retrouver seul, et il serait étonnant que les cent kilomètres de chemins montagneux qui mènent de Sainte-Adèle jusqu'au poste de la Conception, ne lui accordent pas quelques moments de répit, où il pourra se dire enfin seul! Cependant, il lui faudra un temps assez long, pour faire monter les enchères, et même les commencer tout court. Nous en arrivons donc à l'ultime vérité, celle qui ouvrira la voie à l'exploit de Samuel. Son père,

pour se débarrasser du Noiraud, se contentait des vagues promesses d'un missionnaire amateur de derby, mais il couvrait ainsi, aux yeux de sa femme et de son entourage, quelque caprice illégitime. Sur ce vice, qu'il me semble avoir annoncé quelque part, il ne mentait pas; il omettait d'en parler. Sauf à Samuel, qui n'est pas le fils aîné, mais celui en qui il a mis toutes ses complaisances, et ce vice avoué donnera à Samuel tout le temps voulu, pour vendre le Noiraud.

XXIII

Il n'en parlera pas de façon claire et précise, mais ne cachera rien, à son fils, de la raison de son séjour au poste de la Conception. Et les voies du Seigneur sont impénétrables. Felix culpa! Il faut cette faute pour que mon grand-père vende son premier cheval, à dix ans. Et peu importe, qu'il ait eu neuf ans. Son père couvrait cent kilomètres de mauvais chemins dans un genre de selky, en conduisant ses chevaux bride abattue pendant plus de quinze ou seize heures sous une pluie battante, pour rencontrer deux délurées, comme on disait à la haute époque en parlant de femmes trop jolies qui marchaient le dos droit, le ventre comprimé dans des corsets fleuris, leurs longs cheveux frôlant la naissance de leurs

seins. Il y a une seule et même trame *narrative*, des cuisses de la cousine à la nuit orgiaque de la Conception; du dollar du Jour de l'An à ceux du jeune maquignon; comme des dollars qui font apparaître des animaux sur la ferme jusqu'au billet gardé comme un trésor, et profané par la cousine, sans oublier le bel et bon argent que le père donnera aux jeunes femmes,. Et je reprends. Pour le plaisir. Le cheval doit être vendu par Samuel, parce que la bête est apparue sur la ferme par la vertu de l'argent qui est aussi, et souvent, la vertu des femmes, et le cheval sera vendu par le fils, parce que les femmes lui enlèvent son père. Il n'y a d'autre solution s'il veut posséder, à l'avenir, chevaux, femmes, et la considération des acheteurs, comme celle de nous tous. Cette dernière n'est que du superflu. Il fallait surtout renvoyer le cheval au royaume de l'argent et, d'ailleurs, la nécessité inhérente aux autres causes de cet enchaînement, énumérées plus haut dans le désordre, peut nous laisser béats d'admiration, toutes tordues qu'elles soient, ou déplaire au plus haut point. Mais on y sent, sinon des forces conjuguées, du moins des analogies, et surtout la preuve que l'argent, mêlé au sexe, s'impose dans l'esprit d'un jeune garçon qui doit vendre un cheval, comme Oedipe

devait tuer son père. Vous souriez ? C'est un manque de respect pour l'oracle de Delphes. Admettons du moins que celui de l'oncle est clair comme de l'eau de roche. Ce n'est pas un oracle ? Mais si. Souvenez-vous, j'ai précisé au début que l'oracle disait aussi, entre les branches, qu'une sage-femme avait prédit que Samuel vendrait un cheval à l'âge de dix ans. Pure et simple vérité. C'est l'ennui de dire les choses comme elles sont : les gens ne vous croient pas, ou ils n'écoutent pas. Mais quittons ce mode morose. Nicht diese Töne!

XXIV

C'était au mois d'août... Ce matin ressemblait à ceux des jours froids et brumeux, en novembre, aussi feutrés que ces matins d'hiver où la neige nous surprend au réveil. Dans la cuisine, il n'y avait personne. Samuel a soulevé un rond du poêle et glissé un quartier de bois sur des tisons encore rouges. En remplaçant la pièce de fonte, elle lui a échappé des mains; le tintamarre avait cessé quand sa mère, en haut de la cage d'escalier, a dit qu'elle avait fait du café; il était sur le *boiler* du poêle. Les deux hommes - son père rentrait tout juste de l'écurie où il avait attelé les chevaux - n'ont pas répondu. Il n'y avait rien à dire. Ils se sont

versé du café brûlant dans des gobelets d'étain, en ont bu deux ou trois gorgées et vidé ce qui restait dans la cafetière de fer-blanc. Samuel est sorti dans le brouillard grisâtre. Il s'est dirigé vers la remise et en a tiré le buggy (et non, comme je l'écrivais plus haut, un selky, voiture à deux roues que l'on voyait surtout sur les champs de course) ; son père a rattaché aux brancards les attelages de ses deux chevaux les plus fringants, avant de fixer les guides du Noiraud à un des montants de la voiture. Il fallait le ménager; il trotterait à l'arrière; et la vitesse aidant, on l'oubliera. Après leur départ, la mère est redescendue. Le café s'était mis à bouillir; elle a déplacé la cafetière sur un coin du poêle et s'est assise dans la berceuse. Sans bouger les yeux, les mains croisées sur les genoux, elle fixait la cafetière de fer-blanc, une petite tour tronquée avec un couvercle qui avait l'air d'un collet, une poignée qui faisait un S et de l'autre côté, un bec recourbé d'où s'échappait quelquefois un filet de vapeur, qui montait, montait, et se dissipait comme un nuage. La maison grise se réchauffait peu à peu. Un chat miaulait. Elle n'a pas vu passer la crinière des trois chevaux au-dessus des pagées de clôtures qui bordaient le grand chemin. En longeant la ferme des premiers voisins, Samuel et

son père ont vu une lampe dans la cuisine et une femme, debout, devant le *Buck Stove*. Des odeurs âcres de fumée, de graisse de rôti et de pain grillé se mêlaient à celles de terre noire et d'écorce mouillée. Les champs descendaient vers la rivière du Nord, contournaient des arbres isolés. Au-delà, s'élevaient les premières collines, encore sombres, jusqu'aux montagnes qui se découpaient peu à peu contre un ciel blanc. La pluie a commencé. Ils ont arrêté la voiture pour déplier la capote. Galvanisés tout comme les chevaux par le grondement lointain du tonnerre, ils sont repartis à bride abattue. Charles conduisait à un train d'enfer. Il a fait la route entre Sainte-Adèle et le poste de La Conception en moins de dix-huit heures, ce qui était un temps des plus rapides pour un cheval. On pourra le considérer trop lent pour deux chevaux, mais sous la pluie, et attelés à un buggy, rien de moins sûr pour battre un record, et pourtant, ils l'ont battu. Partis de Sainte-Adèle vers sept heures du matin, ils arriveront au poste, sur la Rouge, cent kilomètres plus loin, vers les minuit. Faites le calcul! Ça fait dans les dix-sept heures. Mais le plus ardu ou éprouvant, c'était qu'il pleuvait. Ah! pour pleuvoir, il pleuvait. Il pleuvait à *siaux*, comme je l'ai entendu dans mon enfance. Et le Noiraud, tout fin seul en

arrière de la voiture, était le plus malheureux. Samuel le regardait par l'ouverture pratiquée dans le panneau de toile, essayant de s'arracher aux lanières de cuir qui le tiraient, et l'empêchaient de tendre le cou vers le sol pour allonger une bonne fois ses muscles. Il a pu se détendre, mais pas plus que les trois ou quatre fois où il a fallu s'arrêter pour laisser reposer les bêtes; elles étaient fourbues, harassées. Samuel n'avait jamais vu son père les rendre à bout. Il voulait arriver - je ne l'ai pas dit ? - avant minuit à un poste, plus haut, plus loin, au bord d'une autre rivière, la Rouge, un affluent de la rivière du Diable. Cela faisait plus de seize heures qu'ils étaient partis; ils n'avaient mangé que deux oeufs durs et quelques pommes.

XXV

Quand ils sont arrivés sous une pluie battante, les couvertures mouillées, la figure fouettée par les rafales, il était vers les onze heures ou minuit, si on est maniaque de vérités inutiles. Au relais, le garçon d'écurie a pris l'air effaré, quand il a vu les chevaux la gueule en sang; il a eu toutes les misères du monde à leur retirer le mors; il accroissait leurs blessures; il les accrochait, les raclait avec le cuir rétracté par l'eau et les

pièces de métal qui, à force et à la longue, s'étaient presque incrustées dans les chairs. Vous direz que j'exagère, pauvres humains, mais on ne peut ignorer la vérité. Et le bouquet! Il n'y avait plus de place dans les écuries. Les pauvres chevaux devraient passer le reste de la nuit dans un parc en plein air, encore sous la pluie. On n'avait jamais vu autant de pluie, la même journée. Charles a commandé deux chambres. Samuel a détourné les yeux. La première fois de sa vie qu'il dormirait seul, sans ses frères. Mais pourquoi le père ne prenait pas la chambre à deux lits... Derrière son petit comptoir, la grosse dame - dans les auberges ou les postes perdus du nord, il y a toujours une dame aux hanches fortes - a dit que le missionnaire les avait attendus, et qu'il était reparti. Ça faisait déjà une heure. Un cheval, qu'il avait dit - et pourquoi son dire serait moins vrai que ceux de l'oncle -, il s'en trouverait un dans les forêts de la Lièvre. Les compagnies de bois en avaient toujours à vendre, et à bon prix. Il aurait même ajouté qu'après tout, il n'en avait pas besoin et ne voyait pas pourquoi un fermier de Sainte-Adèle venait jusqu'à La Conception, se débarrasser d'un cheval de labour... Cette remarque n'a pas fait tiquer le fermier. Son fils, on ne sait pas. Il avait la tête baissée.

Et la patronne a raconté que le curé avait pris un dernier verre et qu'il avait fait atteler pour la Chute-aux-Iroquois. Au plus gros de l'orage. Il tonnait sans arrêt, même pas une seconde entre les coups de tonnerre et les éclairs, des éclairs d'Apocalypse. Ça passait au-dessus du poste, juste au-dessus du toit, au-dessus de sa tête. Des vents d'épouvante! De l'autre côté des montagnes, Samuel et son père n'avaient pas entendu de tonnerre sous les trombes d'eau, mais ils l'ont crue, ce qui est un penchant naturel, et prudent, chez tout humain qui entend vivre en société et lire en toute confiance. Est-ce que l'esprit de Samuel, en faisant le lendemain ce qu'il n'avait jamais fait, vendre un cheval au premier venu, aurait été influencé par le récit de cet orage dont il n'avait entendu aucun tonnerre et vu nul éclair, au point de croire possible l'impossible, ce qui n'avait jamais été vu, jamais entendu ? On ne le saura jamais. Il avait faim, et ne pensait plus qu'à ce plat dont tout le poste raffolait, avait dit la dame. Mais il fallait le faire réchauffer, et le pauvre enfant n'avait plus qu'à regarder son père siroter un verre de gros gin - tout est gros et gaillard et paillard, dans les forêts du nord. Le gin avalé, Charles s'est installé devant un bouilli de boeuf, le seul plat dont le poste raffolait,

m'ont assuré mes témoins. Samuel en a dévoré deux ou trois assiettées, au grand plaisir de la dame qui ajoutait une somme d'argent sur un petit papier blanc. Le père n'en a pris qu'une portion, mais il a bu un deuxième, et un troisième verre de gros gin, en faisant des clins d'oeil à son fils. Il lui en a même fait goûter le piquant ou la chaleur, et n'a pas oublié l'enivrement qu'on subit avec plaisir, et le sursaut, la morsure sur la langue de l'alcool qui éclabousse la bouche jusque dans la gorge, et plus tard revivifie les muscles du thorax, les reconforte. Il en remettait, et ça faisait plaisir à son fils, d'entendre que le gin réchauffe l'ardeur des humains, qu'il connaîtrait lui aussi ces ardeurs au point d'oublier sa mère, et ce serait pour le corps et la chair d'une des filles du voisin... Rien ne prouve que le père ait employé ces termes, mais ils correspondraient, en vérité, à l'expérience de tout buveur sensé. Samuel était de dos; on n'a pu voir sa réaction à cette profusion de mots et de sensations que même l'Éternel ne peut renier. Les éléments de vraisemblance trouvaient les uns après les autres leur heure de tombée, comme dans les métiers de l'imprimerie. Les allusions sexuelles s'accordaient même avec ces femmes que le père se payait, en procurant ainsi à son fils le répit et la

solitude nécessaires pour vendre à son heure, qu'il ait neuf ou dix ans, ce fameux cheval dont l'oncle nous rabat les oreilles à pleine page. À écrire ou à lire le retour de ce leitmotiv, on se croirait dans les longueurs épuisantes de Wagner, et on n'est pas plus mal pour autant.

XXVI

Et quand la scène fut dans l'ombre, une voix tonitruante déchira l'espace confiné de la cuisine, à peine éclairée par une dernière lampe à l'huile. Charles invitait... Non! Il donnait l'ordre, presque brutal, à un homme assis, dissimulé, dans un coin, l'air sombre, une casquette sur la tête, une mèche grise couvrant presque tout son front - l'orage nourrit les excès de langage -, de venir à la table régler ses comptes. Samuel, en buvant ses gorgées de gros gin, avait déjà tâté de l'arbre de la connaissance et voilà qu'en mastiquant un mauvais morceau de patate dont il avait sucé toute la sauce brune qui l'enrobait, il voit se lever un géant, à l'allure sournoise, pris comme un taureau, qui d'un geste brusque enlève sa casquette, la jette sur la table qu'il couvre de son ombre, se trouvant devant la lumière mourante de la mèche trempée dans de l'huile rance. Le père prend la casquette et la lance par terre. Le taureau la

ramasse, sans s'étonner, sans maugréer, et tire à lui un banc qu'on ne voyait pas, caché sous une table. Dans le noir, à la lumière du jour ou à celle d'une mauvaise lampe, un banc est aussi vrai et obscur que l'orage sans tonnerre ni éclairs, sans trombones ni cymbales, dont sera témoin Samuel, une fois avalé son morceau de patate. Cette tempête accompagnerait la marche de son destin, dans ce que les petits seigneurs de la grande salle aux cinq fenêtres auraient appelé les contrebasses de sa conscience.

XXVII

L'étranger s'appelait John. Il a écouté, tête baissée, un mélange de menaces et de questions, que le grand Charles entremêlait de jurons où des *bidou de calvaire* revenaient à tout bout de champ, ces bouts de champs fournissant sans doute la preuve sémantique que la parole traverse les cuisines, les auberges et l'immensité des champs sous la lune, avant de se rendre à bout, tout au bout, aux frontières des forêts et des humains. Sir Charles n'avait vraiment pas envie de rire. Il criait qu'il n'y comprenait rien, mais il en savait assez sur les entourloupettes de John. Il allait les mettre au clair. Ce serait plus clair que le jour. *Bidou de*

calvaire! Il avait couru d'une traite, comme un étalon à l'épouvante, de Sainte-Adèle à la Conception, il en avait presque tué ses chevaux, pour se trouver devant quoi? Rien. John était un traître, un incompetent d'Anglais qui le prenait pour un imbécile, un *rongeux* de balustre, un enfoiré de la pire espèce. *Bidou* de blasphème! Le père jurait et parlait. Il ne disait toujours pas ce que le géant avait ou n'avait pas fait, et Samuel ne le savait pas non plus. Sauf que John connaissait le curé chasseur d'original. Quand le fermier s'est calmé, l'Anglais éclata d'un rire démoniaque - selon Samuel -, et dit d'un ton acerbe mais *british* que deux filles, comme convenu, attendaient monsieur Charles dans sa chambre. Le père a rougi, s'est remis à manger son bouilli et a bu la sauce à même l'assiette de fer-blanc.

XXVIII

Le garçon, comme tous les garçons de neuf ou dix ans, écoutait les gens parler. À Sainte-Adèle ou à Saint-Jérôme où ils avaient de la parenté, on savait que dans les relais, les *stopping places*, on trouvait des filles. Durant les après-midi mortels du jour de l'An, on fumait autour des remises de voitures; on inspectait le poulain de l'année; on parlait à voix

basse d'un hôtel de Montréal, appelé *le Relais*, où des filles de Canucks et de blondes Américaines brûlaient leur jeunesse, chantant dans les bars ou travaillant au fond des cuisines, dans les glacières et pourquoi pas, dans les chambres, ce qui faisait rire les jeunes oncles et les vieux garçons dans les froids ou les dégels du Jour de l'An. Les rires de plus en plus gras se perdaient au milieu d'éclats de voix et de paroles qu'on n'arrivait plus à retenir tellement, l'année durant, on avait fait comme si rien de tout ça n'existait, sauf pour ceux qui étaient montés au chantier à la fin de l'été, au début de l'automne, et s'étaient transformés à vue d'oeil en homme des bois, en bûcherons qui déroulaient leurs phantasmes dans les lointains mythiques de Québec ou de Montréal peuplés d'anges blonds ou de reines perverses. Au jour de l'An, les garçons de dix ou neuf ans devenaient des hommes à qui dire les vraies choses. Comme de juste, il ne faut pas se laisser prendre aux évangiles du péché qui ne servent à rien, dans une chambre contiguë à celle du père d'où on entend prononcer des syllabes étrangères, chanter des psaumes saccadés et saccageurs d'âmes, à moins qu'on ne sache déjà que les fautes sont utiles pour donner le courage de vivre, quand on est pris avec un corps aux

violences reconnues par personne, sinon les chiens en rut, les étalons splendides en plein champ et les filles des *stopping places* qui sont, bidou de calvaire! un mal pour un bien. La décision du grand Charles de prendre une chambre pour lui seul n'est pas conforme au père bénisseur du Jour de l'An, mais Samuel passera une nuit dans le lit unique d'une chambre singulière avec ses murs de bois rond et sa fenêtre, divisée en quatre petits carrés. Elle donne sur une nuit noire où la pluie tombe à boire debout, une nuit traversée de forces mystérieuses et de personnes obscures qui donnent une voix joyeuse à son père. Si elles font naître des goûts de tragédie, elles les noient aussitôt avec des ahans de victoire faisant tomber des trombes de silence sur la peur de la mort, de l'enfer et de la solitude, solitude où l'enfant de dix ans rêve de hauts faits pour attirer la joie du père sur son corps à lui, qui peut commettre, à la façon des péchés, de grandes choses sur le chemin de la vie, l'été prochain ou peut-être demain. Des masses d'eau et de terre se soulèvent, disparaissent dans le ciel, ou aux Enfers, peu importe, pourvu qu'elles le laissent, dans sa tête et dans ses membres, avec une chair, des os et un esprit souples comme les flancs des chevaux, polis et durs comme les ors, les argents

des calices et des ciboires, si lumineux et indomptables sur les nappes blanches et amidonnées des autels... On prend congé quelquefois de la tyrannie de la vraisemblance, et on se permet de penser sans rien prouver. Et on en revient aux faits. On entre dans un sas de décompression où règne une semi-vraisemblance, qui permet d'observer et d'écouter Samuel réfléchir - je n'ai preuve trouvée - sur la décision de son père. En le regardant boire la sauce du bouilli à même l'assiette à tarte, il se considérait le fils d'un homme qui a ses entrées dans les auberges et les camps de bûcherons où l'on prend tout ce qui bouge et tout ce qui pousse, sans demander la permission, sans s'occuper des lois. Dans ce monde, les hommes font le pays, le peuplent ou le repeuplent, le délivrent de ses forêts, le transforment en cours à bois, couvrent ses rivières de billots aux écorces déchirées, aux odeurs d'ammoniaque et de chlore, à travers des terres noires gorgées du purin des bêtes comme de l'eau des sources et de la sève des sapinages, la sève des pins, des épinettes, des cèdres et des sapins... Faut-il des preuves pour pareilles variations ? Crédibles et véridiques dès leurs premières mesures, elles emportent l'assentiment, quand s'est ouverte la porte de la salle et que dans un long

souffle du vent Samuel a entendu les quelques billots qui flottaient encore, s'entrechoquer et frapper les piles du pont de bois qu'on venait de construire sur la rivière Rouge, en l'année de grâce 1887.

XXIX

Ce fut le début, sur les rives de la Rouge, de cette nuit de pluie et de débauche. Il entendait encore le choc des troncs d'arbre écorchés contre les pyramides des madriers, à mesure qu'on y avait roulé, qu'on y avait jeté des pierres, des roches et des quartiers de roc pour former les piles du pont de bois qui avait dû être peint en rouge, et qui de la fenêtre de sa chambre était plus noir que l'eau de la rivière. Ses flots et le bruit de la pluie sur elle l'ont vite endormi et l'ont précipité dans un goulot qui l'a rendu sourd et aveugle. Il s'est mis à rêver un rêve que jamais personne n'a pu rêver, où tout est silence et où seuls, des mots s'écrivent. De grands chevaux à la crinière blanche couvrent de leurs poitrails, de leurs flancs et de leurs queues comme de leurs naseaux, une plaine entourée d'immenses étendues d'eau. Elle est traversée d'un fleuve. Ses flots coulent, se figent sur la surface d'un miroir. Le paradoxe et l'in vraisemblance sont la vérité du rêve, dit une voix; une autre veut

parler des gages à donner sur la vérité du rêve; une autre, en basse continue, répète en imbécile, que le paradoxe et l'invraisemblance sont les fondements du réel, que tout fondement est véritable et que le paradoxe, l'invraisemblance sont les fondements du réel, et ça n'en finit plus. Samuel ne s'est jamais rappelé ces voix. On lui a interdit le souvenir des mots qui n'appartiennent qu'au rêve, et les bêtes au pelage noir disparaissent sans cesse, reviennent, descendent, remontent au gré de l'énorme galop mouvant et soudain, dans les révolutions du silence et de la terre autour d'une plaine immense entourée d'eau, les flancs d'un cheval remplissent l'espace, frôlent la poitrine de Samuel qui à l'âge de dix ans ou neuf ans vendra son premier cheval et au-dessus de sa tête s'agitent les jambes et les cuisses d'une femme sauvage riant aux éclats, se tournant tout sourires vers son père disant dans la lumière du petit matin, « ne parle pas si fort tu vas le réveiller » ... Il se réveille. C'est dimanche. Dans la chambre d'à côté, les adieux sont brefs. Samuel se lève aussitôt que les filles sont parties. Elles sont passées dans le couloir avec des frôlements de robes à sa porte et le long des murs. De la fenêtre qui donne sur la rivière, à l'arrière du relais, il les voit s'éloigner, leur

châle tiré sur leurs épaules, en silence, vers un sentier bordé de peupliers qui finit, un peu plus loin, par longer la berge. Il ne pleut plus.

XXX

C'était un dimanche du mois d'août. On connaît l'ambiance, la couleur, les odeurs d'un dimanche du mois d'août. Il n'y avait plus de maringouins ni de mouches noires. Le soleil ne bougeait plus dans le bruissement aveuglant des bouleaux et des peupliers. Des fraîcheurs brunes et vertes montaient de l'eau, lisse comme de l'huile. Il ne lui restait plus qu'à sortir de sa chambre pour descendre voir le Noiraud, parqué avec les autres dans cette écurie improvisée, inondée, à ciel ouvert. S'il y avait trop de chevaux, c'était la faute du curé Labelle, le grand et gros ministre de la Colonisation, qui chanterait la messe, ce dimanche. C'était la fête de l'Assomption. Il bénirait le départ de trois colons qui en rejoignaient d'autres, avec femmes et enfants, plus au nord. Samuel s'est approché des chevaux. Le Noiraud était posté au milieu des bêtes. On l'avait attaché, sans doute durant la nuit, à des sangles reliées à des anneaux vissés ou cloués dans une énorme bûche de bois, au centre de l'enclos. Il s'était comme faufile à travers, et pressé contre une autre

qui lui ressemblait. Une idée d'enfant, sans doute, mais elle s'est écrite. Les deux chevaux formaient une masse noire, tandis que ceux du buggy étaient rattachés à des chaînes, fixées aux pieux qui entouraient le parc. Tous et chacun, étaient mouillés jusqu'aux os; leurs crinières dégouttaient encore de pluie; l'orage, on l'a dit et redit, avait été suivi de grosses averses toute la nuit. Les couvertures du Noiraud s'étaient plaquées comme des morceaux de cuir sur le cuir de sa peau; il s'est ébroué quand Samuel les a tirées à lui, pour les étendre au soleil sur des chevalets qui avaient l'air à l'abandon, à côté, dans la cour d'un menuisier. Aucun garçon d'écurie, pourtant, aux alentours. Il était encore tôt. Samuel a pris sur lui de le détacher, luisant de soleil, et dans le temps de le dire il a commencé à faire le tour des campements organisés la veille ou durant les premières heures de la nuit. D'autres attroupements se créaient dans la lumière du matin. Il savait depuis leur arrivée que son père en avait rien à foutre du Noiraud. La chevauchée fantastique s'était arrêtée dans un lit où il ronflait. Il roupillait, le mauvais père. Son fils, devant la porte de sa chambre, l'avait entendu marmonner et, en bas, la femme de la *stopping place* lui avait fait remarquer que le monsieur de Sainte-Adèle ne voulait

manger qu'à huit heures, c'était ce qu'il avait dit, et nous n'avons aucune raison de ne pas la croire, mais il y avait du café, s'il en voulait. Il a répondu qu'il attendrait. D'ailleurs, il ne fallait rien manger avant d'avoir communié, et il se pouvait que son père assiste avec lui à la messe du curé Labelle, surtout que déjà, on l'a su par la suite, il avait parlé d'amener sa famille dans les nouveaux cantons du Nord, mais il n'y avait jamais de presse; il entendait arriver après les défricheurs, quand la terre serait neuve, qu'elle aurait été travaillée à mains d'hommes, à bout de bras, et personne ne serait mieux accueilli qu'un marchand de fers à repasser ou de bougeoirs en laiton... Le grand Charles n'avait pas été aussi précis, mais son garçon visait juste en l'imaginant en grande discussion, après la messe, avec le ministre de la Colonisation et de toute façon cet enfant qui dans quelques minutes aura vendu son premier cheval, avait le jugement nécessaire pour savoir jouer de prudence, et cette histoire de filles, il visait encore plus juste en la repoussant au second plan, sinon tout au fond de sa tête, il valait mieux la considérer comme un accident normal, ne pas lui prêter, et encore moins lui donner un côté obsessionnel, mal vu, quand faut se faire un nom parmi des

hommes qui fréquentent à coeur de journée des missionnaires, des prêtres et même un curé, ministre de la Colonisation! En somme, Samuel est venu avec son père rencontrer les grands de la colonisation, tout en espérant faire d'une pierre deux coups, et vendre une bonne bête. Samuel, dans un roman, se serait dit que s'il agissait comme une sorte de prête-nom, de mandataire ou même de légat, façon vaticane, et se chargeait de cette histoire de commerce, un peu vénale, ce serait autant de gagné pour la réputation du paternel impudique; on vanterait son adresse, son habileté; il sait éduquer son fils en le coinçant dans des situations où il doit prendre d'importantes décisions; il n'est pas homme à lui seriner des conseils qu'il ne suivrait pas; il serait toujours temps qu'il les mette en pratique, quand il le voudrait, et à sa façon. Oui, c'est ainsi, à la bonne franquette, sans détours fastidieux, que la table est mise pour l'exploit de Samuel et que la Providence se range du côté des enfants sages, rusés et prudents, qui ont même une pensée pour la messe du dimanche. L'acheteur est apparu, dans un détour, près d'un étal où selon quelques-uns on vendait des fruits; d'autres prétendent que même au mois d'août il ne faut pas voir des fruits partout; c'était une table chargée de pelotes

d'épingles, d'aiguilles à tricoter et de bobines en bois, travaillées à la main, pour les métiers à tisser. Peut-on trouver plus surprenant et en même temps plus évident, ou vraisemblable, qu'un étalage de biens essentiels à toute femme qui s'amouracherait d'un jeune homme rêvant d'une terre à défricher, une terre où il ferait bon semer le grain ? Arrêtons là.

XXXI

- Tiens! Le jeunot!

Le cheval et Samuel ont stoppé net. À côté d'une grosse toile montée sur quatre piquets branlants, à un empan de l'étal de petits métaux et objets de bois, un homme, moustache blonde, mains dans les poches, le dos et un pied appuyés contre un arbre, mâchouillait du tabac. Il a craché une deuxième fois.

- Tu t'en vas faire les labours?

Avec une chemise de couleur, ouverte jusqu'au quatrième ou cinquième bouton, ce drôle, qui avait l'air paresseux, n'avait jamais labouré de sa vie. Comme s'il pressentait que Samuel l'avait deviné, il a changé de ton et joué de prudence. Il s'est mis à rigoler. D'après lui,

même s'il voyait bien que son jeune ami pensait qu'il n'y connaissait rien, c'était des labours qu'on faisait avec une bête pareille. Ni le cheval ni Samuel n'avaient encore bougé d'un poil. Mais le moment était venu de faire, sinon de dire quelque chose devant ces yeux bleus qui les regardaient en pétillant comme des soleils à travers la pluie. Samuel a tiré le cheval vers lui et enroulé les guides à une branche du saule. En effet, c'était un saule. De ces saules qu'on dit pleureurs. Entourés de rameaux alanguis comme de longs voiles de pleureuses, ils se tiennent prostrés, pantelants, les bras ballants, les pieds soudés à la terre comme le tronc d'un baobab... C'est dire la qualité ou la lourdeur du silence, avant que l'homme lui tende la main, dans la lumière tamisée par les branches du saule qui les entouraient, les dominaient, tout en les protégeant des regards indiscrets. Cette ombre tutélaire a d'ailleurs rendu difficile la propagation de la nouvelle; très peu de témoins oculaires, qui de plus n'ont presque rien vu. Il est heureux que l'homme ait eu une forte voix et que les témoins, quelquefois, aient pu l'entendre. Aux chantiers, on l'appelait Jerry. - On a retrouvé ce prénom dans les livres d'une compagnie de bois de pulpe. - Samuel, en bon prince légat, lui a donné la

main, et s'est nommé en ajoutant, un peu trop sûr de lui, qu'on ne labourait pas en plein milieu du mois d'août. Il répétait ainsi, au bon moment, une de ces leçons de choses qu'il avait entendues dans sa famille, au jour de l'An, aux funérailles ou durant les nuits de noces. Le Jerry des chantiers s'est laissé retomber sur son saule pendant que Samuel jouait dans la crinière du Noiraud. Ils ont regardé arriver, à travers les feuilles effilées de l'arbre, une charrette à bancs, chargée d'une famille au grand complet. Le père, la mère et ses deux derniers étaient assis à l'avant; les cinq ou six autres, en robes et pantalons du dimanche, jambes par-dessus les longs côtés de la voiture, se tournaient le dos, s'ignoraient, prêts à sauter de la charrette pour retrouver les amis du village et traverser avec elles, et avec eux, le nouveau Pont-Rouge.

- C'est à qui?

- Quoi?

- Le cheval...

- C'était à mon père.

Je vous ai prévenu, soeurs et frères humains. Ce seraient des voix.

Les témoins ont entendu des voix. Et celle du plus jeune répondit que

c'était à son père. Une idée lumineuse qui laissait le Noiraud dans une sorte de vide légal. Il n'était plus au père de Samuel. Comme s'il était déjà vendu. Et il était vrai que dans l'esprit du grand Charles, le cheval ne lui appartenait plus, comme nous savons tous, n'est-ce pas, qu'il n'était venu sur les rives de la Rouge que pour le vendre.

- Ton père l'a vendu ?

- Non.

- Alors, il l'a donné à toi.

Chose curieuse, les yeux de Jerry ne brillaient plus. Sous l'arbre, d'autres témoins, les nôtres, l'ont bien vu. Et il a craché sa chique de tabac. Samuel a répondu que son père était mort. Belle idée libertaire et porteuse de tout le possible utile à un garçon de dix ans qui doit vendre son premier cheval. Et il a repris l'assurance qu'il était en train de perdre, tandis que l'autre a laissé tomber son air de Jos connaissant et lui a concédé, comme sous le coup de l'évidence, qu'il était donc tout fin seul avec un cheval. « Il s'appelle le Noiraud » , a dit Samuel, comme pour mieux reculer avant de sauter dans l'inconnu. Jerry a ajouté, de plus en plus prudent devant cet orphelin, héritier d'une bonne bête, que c'était un

beau cheval, même s'il n'y connaissait presque rien, encore moins que dans les labours.

- Il est à vendre.

Nous y sommes. Et il est vrai qu'il était à vendre. Son père voulait... Samuel s'est repris. Il valait mieux dire que le cheval était une bonne affaire, qu'il avait déjà une réputation et que si papa voulait le vendre, c'était qu'un curé voulait l'acheter. Jerry a voulu savoir le nom du curé. À quoi bon lui dire son nom. Il ne le connaissait pas, et il était parti pour la rivière du Lièvre. Le beau Jerry à la moustache blonde, à la chemise ouverte, avait commencé à tourner autour du Noiraud. Il a voulu savoir ce que son curé... Combien il offrait, son curé. Samuel ne le savait pas. Ce qu'il savait, et on sait que c'était vrai, c'était que le curé le voulait. Jerry, fin finaud, a demandé si c'étaient les dernières paroles du père, sur son lit de mort, que le curé voulait le cheval. Samuel n'a pas relevé l'ironie. Que savait-il de ce Jerry ? C'était peut-être du mépris pour un mourant de paysan qui n'avait de pensée que pour son curé. Il devait se maîtriser. Ne pas manquer la vente. À moins qu'il n'y ait pas vu d'insulte et qu'au contraire, il accorde du prestige à ce jeune étranger qui lui parle

comme à un homme et ose même s'attaquer au père qui dort encore, qui a oublié la mère pendant une bonne partie de la nuit, et même une journée entière. Et avait-il même écouté ou entendu Jerry qui, tout en parlant, mettait le bras autour de l'encolure du Noiraud qui, lui, ne bougeait pas, se laissait faire. Et Jerry a posé sa main libre sur l'épaule de Samuel. Il y avait longtemps qu'on ne lui avait pas parlé comme Jerry. Au fait, c'était jamais arrivé qu'on lui parle de cette façon. Jerry demandait si le prêtre de la Lièvre - il a peut-être dit du rapide de l'Original - avait vu le cheval labourer un champ, ou des champs labourés par le Noiraud. Samuel n'en savait rien. Le père n'avait rien dit. Il ne parlait pas beaucoup. Jerry a cessé de tourner autour du cheval, de le cajoler. Il est venu se poster, les bras croisés, devant le jeune. Il avait acheté un lot, là où s'en allait le curé. Pour y faire de la terre neuve, de la terre à labourer. Combien, son cheval ? L'orphelin n'avait pas interrogé son père, avant sa mort, sur le prix des chevaux dans les cantons du Nord. Mais son père était bien mort, et Noiraud était tout l'héritage qui leur restait, à lui, sa mère, ses frères et soeurs. Aucun chiffre ne lui venait à l'esprit. Il a laissé passer du temps en répondant qu'il ne savait pas très bien s'il avait même le droit de le

vendre. Jerry s'est encore approché, lui a mis les mains sur les épaules, l'a regardé dans les yeux, et quand on vous regarde dans les yeux, à l'âge de dix ou neuf ans, on vous fait confiance, et vous écoutez. Alors, Jerry a dit qu'ils pourraient partir, tous les deux. Son père, à lui, n'était pas mort. Il lui avait donné un peu d'argent pour s'installer, comme ils disent... Et Samuel, eh! bien, il avait son cheval. D'après mes sources, des plus limitées, tous les témoins se sont accordés sur cette *invite*. C'était la première fois qu'une personne étrangère proposait à Samuel une chose pareille, ce qui a été corroboré par une recherche d'un *doctorant* - quel mot horrible - dans les papiers et le greffe des cantons du Nord. Oui, il n'avait que dix ans, mais il avait un cheval. Et l'autre savait où aller et savait ce qu'il en ferait. Jerry lui a demandé son âge. Le fils ingrat avait déjà fait mourir son père, il devait maintenant mentir pour être sérieux, vrai de vrai. Il a donc menti. Une vérité, mais vraisemblable. Quinze ans. Et ce chiffre, cet âge d'une plus grande maturité, un âge presque adulte, a déclenché chez lui, on le devine et le comprend, un amas de réserves dont il n'avait pas soupçonné l'existence quand il n'avait que dix ou neuf ans. En déroulant les guides, en flattant le Noiraud, il a dit qu'il devait

retrouver son oncle à Saint-Jérôme, près de Sainte-Adèle. Il fallait s'occuper des funérailles. Il était le plus vieux. Sa mère était malade. Il aimerait bien partir avec lui, vers la rivière de l'Original, parce qu'il avait l'air...

- Tu veux dire la rivière du Lièvre.

- Oui, la rivière du Lièvre, le rapide de l'Original...

Samuel était de plus en plus nerveux. De toute évidence, il avait reçu un choc. Cette proposition, sans doute honnête, et sans ambages, de partir dans l'inconnu avec un pur inconnu l'avait, comment dire, chaviré. Jerry le regardait sous les branches du grand saule. Il avait remis les mains dans ses poches, quand il lui a proposé brusquement cinquante piastres. Sa mère avait sûrement besoin d'argent. Ça devrait faire l'affaire, cinquante piastres. De manière tout aussi brusque, d'un tour de rein, en s'appuyant d'une main sur l'encolure, Samuel a enfourché le Noiraud, qui ne bronchait toujours pas. Un homme a passé, tenant une petite fille par la main. Elle a montré le cheval, et a prononcé le mot en détachant les deux syllabes. L'homme, sans doute son père, a ajouté que oui, c'était un beau cheval. Samuel allait partir avec le Noiraud. Mais il a

demandé à Jerry s'il devait vendre un cheval moins cher que son père l'aurait vendu. La réponse est sortie comme une balle de la moustache, et avec un grand rire. Il le vendrait encore plus cher. Samuel s'est senti en confiance. Détendu, il a posé les guides entre ses cuisses. Il ne parlait plus de vendre le Noiraud. Lui aussi, un jour, il irait dans le Nord... Mais on y était déjà, de lui dire Jerry. Non. Il voulait aller encore plus au nord. Là où il y a encore plus de rivières. Et il n'avait pas oublié son cheval à vendre. Aujourd'hui, c'était soixante-dix piastres. C'était soixante-dix, sinon sa mère et son oncle... Et aussi son père, là où il était rendu, se moquerait de lui, parce que son père demandait cent piastres pour le Noiraud. Mais alors, de demander Jerry qui avait l'air de prendre le parti de Samuel, pourquoi il ne demandait pas le même prix que son père. La réponse est presque invraisemblable, parce qu'elle ne vient plus d'un enfant qui vendait son premier cheval à l'âge de dix ans.

- Parce que tu m'as demandé de partir...avec vous.

Jerry avait mis la main sur le genou de Samuel.

- Et tu me croyais?

C'est à ce moment, selon les témoins, que le cheval a fait une embardée et s'est déporté du côté du blondinet qui a presque perdu pied. Samuel lui a crié que le Noiraud n'aimait pas les menteurs. Et lui et sa monture étaient déjà en route vers la petite église de bois où sur le porche on avait installé un autel. Une banderole entourait la place. Des petits drapeaux, aux couleurs blanc et jaune du Vatican, qu'on avait accrochés aux arbres. Mais Jerry avait la tête dure. Il a sorti des billets de banque d'un porte-feuilles, sauté à califourchon derrière Samuel, et l'a obligé à retenir sa monture. Il lui a pris les guides des mains, et ils sont revenus sous le saule. Jerry a laissé retomber les lanières de cuir sur le cou du cheval et mis soixante-dix piastres dans les mains de Samuel qui a roulé l'argent dans sa main droite et mis pied à terre en lui disant qu'il le reverrait au Rapide-de-l'Original. L'autre a prétendu qu'il reviendrait dans les parages, avant que Samuel vienne le trouver. Il a pris un gros sac, accroché aux branches du saule, l'a jeté sur son épaule et s'en est allé avec son petit bonheur. Il s'est retourné, juste avant de disparaître avec le Noiraud derrière d'autres arbres. Samuel les reverrait-il de l'autre côté de ces montagnes, sur les routes du Nord ou les eaux d'une rivière, dans un

relais aux chambres bondées de filles ? Mon oncle n'a jamais su ce que l'enfant de dix ans a pu penser par la suite. On ne sait jamais ce que les gens pensent. Mais John, l'Anglais, avait tout vu. Après la messe, il a raconté qu'un enfant de dix ans avait vendu son premier cheval, qu'il l'avait vendu soixante-dix piastres, quand son père en aurait demandé cinquante. Mais c'était une pure légende. Le garçon avait neuf ans. Il savait aussi que Samuel, l'air de rien, avait demandé à son père combien coûtaient deux filles pour une nuit. Et c'est longtemps après, que John s'est laissé dire que Samuel avait trouvé entre les piastres de Jerry une petite feuille de papier où était dessiné un chemin qui partait de La Conception, croisait des lacs, des cours d'eau, et aboutissait à la rivière du Lièvre. Son père a dit que c'était le chemin Chapleau. La route des voitures qui remontent les rivières du Nord. Une femme lui avait montré le même croquis, au bar de l'auberge.

XXXII

On ne sait plus qui dit la vérité. Plus on lit, et moins on ne sait départager le faux du vrai. Des paroles ont été dites. Je les ai entendues. Le reste est silence. C'est ainsi que les messagers dans les tragédies

jettent le trouble dans mon esprit. La seule vérité possible entre alors en scène, celle de la parole. Il est indéniable que les messagers prononcent des paroles. Ils disent qu'autre chose est arrivée ailleurs, et cette sorte de mise en demeure est toujours véridique.

DÉFINITIONS

godendard : longue scie d'au moins un mètre avec une poignée ou un manche aux deux bouts, pour débiter les troncs en billes (en anglais : bucksaw);

veilloches : autre façon de nommer les bottes, les balles ou les petites meules de foin;

buggy : voiture à quatre roues;

boiler : cuve généralement rectangulaire, remplie d'eau et placée sous une partie du tablier du poêle, près de la source de chaleur (le feu de bois);

buck stove : genre de poêle à bois, bas sur pattes, généralement en fonte, avec une ouverture sur le devant pour y mettre les quartiers de bois; un tuyau, au centre de la source de feu, le raccorde à la cheminée;

Canucks : nom souvent donné aux Canadiens-français qui émigraient, au moins depuis 1880, en Nouvelle-Angleterre, pour travailler dans les ateliers (les sweatshops) et les usines.

HISTORIQUE
DE LEUR PUBLICATION
OU
DE LEURS RENVOIS
(avec une digression sur l'usage des pseudos)

Les versions actuelles de ces textes ont été élaborées durant d'assez longues périodes de temps. Deux d'entre eux, *les Persiennes* et *À ciel ouvert*, ont connu, je l'ai dit plus haut, une première publication dans des revues, mais elles ont été refusées par les éditeurs dès qu'elles ont fait partie de recueils, et ce fut toujours le cas pour les deux autres, *les Cinq Fenêtres* et *Pleine Page*.

LES PERSIENNES a d'abord été édité, en 2004, sous le titre, *All Dark and Comfortless...* dans une revue québécoise. Le titre, que je traduirais par *Tout est sombre et sans recours* - mais la traduction de François-Victor Hugo, *Tout est ténèbres et désespoir*, n'est pas mal non plus! -, reprend les paroles de Gloucester, après qu'on lui a crevé les yeux dans *King Lear*, III, 7 (référence qui a "sauté" lors de la publication). J'en expliquerais le sens à l'aide de deux ou trois phrases de la première version - certaines se retrouvent dans l'actuelle - qui faisaient allusion aux yeux (les images des lieux qui sautaient aux yeux du narrateur, la mémoire des lieux **accusait** ses yeux, les mettait en cause, rappelait leur hypermétropie, avant qu'il porte des lunettes, à l'âge de cinq ans, et surtout, il y avait les suicides des deux écrivains japonais). La nouvelle a été publiée sous un pseudonyme, Samuel Pieró, et j'avais émaillé le texte de références au Chili, pour rendre plausible une identité chilienne.

LONGUE, ET MALICIEUSE DIGRESSION SUR UN
PSEUDO

J'en donne ici les raisons parce que, si on ne se scandalise pas que Jonathan Littell, en 2005 ou 2006, ait envoyé son roman, *les Bienveillantes*, sous un pseudonyme, des membres de ma famille et de

soi-disant amis et collègues se seraient étonnés, sinon scandalisés, de ce qu'on considérerait comme une hypocrisie.

Durant les deux années précédentes, et surtout depuis l'annulation d'un contrat d'édition en 2002 pour un roman, *Il y a la mer* - ce contrat contenait bien sûr la clause permettant l'annulation, ce dont je parlerai ailleurs -, la seule présence de mon véritable nom semblait (?) appeler les refus des éditeurs pour des nouvelles et des romans. Alors, un pseudonyme me permettait, au plan moral, de prendre du recul face aux personnes hypocrites (famille, amis et collègues) qui m'entouraient. Employer un pseudo a, comme on dit, ajouté de l'eau à leur moulin. Les hypocrites n'aiment jamais qu'on rivalise avec eux, et leur premier réflexe est de nommer hypocrisie, toute attitude et tout acte qui cherchent à échapper à leur emprise perverse... Comme j'espérais par là, qu'ils ne sachent plus ce que je publiais, ils auraient dû y trouver l'avantage de ne plus avoir la pénible charge de lire mes textes pour déceler les horreurs espérées, c'est-à-dire sexuelles, ou celles qui lèveraient le voile sur de supposés tabous des années 30. Mais, vous verrez, ce fut peine perdue. Le réseau des bons apôtres, entre autres celui des psy constructivistes, est tissé serré.

J'ai donc envoyé le texte, le 2 mai 2003, et j'apprenais, le 7 juin, qu'on acceptait de le publier. Je ne sais si on peut établir une relation de cause à effet entre le pseudo et cette publication, mais j'ai pu pour un moment, hélas! trop bref, passer, et penser, à autre chose. Une jeune femme, tout miel, m'a appelé, le 9, et durant une conversation qui a duré plus d'une heure, m'a indiqué quelques corrections, judicieuses, que le comité de lecture me proposait d'apporter, et deux endroits du texte qui avaient ému les membres de la rédaction; on publierait la nouvelle dès le deuxième numéro, pour indiquer aux lecteurs que c'était ce genre de textes qu'on voulait. Devant cette "confiance" et ces bons mots, j'ai donné ma véritable identité, en lui demandant de garder cela pour elle, et elle a répliqué qu'elle serait muette comme une tombe. J'étais content, mais je notais dans mon journal : *je crains que cet engouement ne retombe*. Je ne me trompais pas.

J'ai appris que la nouvelle ne paraîtrait que dans le troisième numéro, mais cela n'était qu'un détail normal. En juin 2003, j'envoyais par courrier électronique des extraits d'un roman, *le Crime de Noisieux*, mais on ne l'aurait pas reçu, et j'ai dû le renvoyer, et on m'a dit qu'il avait été distribué à tous les membres du comité, ce que l'on m'a confirmé, lors d'un rendez-vous subséquent, qui serait lui-même prétexte à une nouvelle kafkaïenne. Les choses n'allaient donc pas si mal. En juillet de la même année, apprenant que la revue préparait un numéro sur le « paysage », je leur ai fait parvenir une analyse du dernier recueil de René Char, qui se prêtait à cette thématique; il se peut que ce troisième envoi était exagéré, mais j'ai été rassuré quand dans un courriel on s'est dit ravi et qu'on m'a remercié *très sincèrement*. Cependant, on ajoutait un bémol : l'analyse était trop elliptique - il est vrai qu'elle contenait plusieurs citations de... René Char, qui n'est pas La Fontaine... On la publierait si j'étais plus clair, et cette demande était faite dans un courriel où je peine encore à lire des phrases, comme *cette contestation du paysage décrit par l'étude de la destinée que garde en réserve le pays, une fois qu'on a cessé d'en projeter les diverses données disponibles dans une spectacularisation du paysage...* Dans le mot *pays*, qui survient dans ce contexte paysager, je soupçonne une connotation nationaliste, mais le sens général m'échappe. De plus, comme on revenait encore une fois sur le grand bien qu'on ne cessait de penser au sujet de la première nouvelle, j'ai perçu qu'on préférerait que je m'y limite, et continue mon chemin avec mon petit bonheur. J'avais aussi noté que le courriel était adressé à mon nom légal, et quand je m'en suis un peu étonné, la jeune femme du 9 juin m'a répondu que cela lui était égal, et que mon vrai nom ne lui disait rien, de toute façon... J'ai compris alors, qu'une fois le pseudonyme dévoilé, j'étais devenu un inconnu, sinon l'écrivain d'un seul texte, qui aurait été admirable, mais entaché d'un pseudonyme. Mon vrai nom continuait à gâcher ma vie. D'ailleurs, un mois plus tard, il a fallu que je demande des nouvelles de la critique sur Char, et l'équipe n'ayant pu faire l'unanimité, elle était refusée. Je l'ai relue, hier soir, le 30 septembre 2015. Je la trouve claire et précise, à moins qu'on se refuse d'admettre que dans son dernier recueil René Char réduit souvent en

morceaux de vocabulaire ésotérique, sans doute au nom de l'unité du cosmos, les choses les plus simples au monde. - Je publierai ici même ce texte, sous peu. - Un an plus tard, le 26 juillet 2004, n'ayant toujours pas de nouvelles des extraits du roman, et sentant bien que je les ennuyais avec mon pseudo et que la politesse ou gentillesse, presque exagérée, du début s'était perdue dans des peccadilles, autant les miennes que les leurs, j'ai pris la peine - n'aimant pas les tours et détours de la faune littéraire - de leur écrire que j'avais perdu tout intérêt pour l'avenir de cette revue (ce qu'ils espéraient au fond), en prétextant (?) leur manque de discipline, de courtoisie, et peut-être d'humilité; et j'ai signé de mon pseudonyme chilien.

Vous dirai-je que dans la même période de temps, surtout octobre-décembre 2003, la secrétaire d'une galerie de peinture où l'on avait exposé, l'année précédente, des gravures de Garen Bedrossian, chacune accompagnée du poème qu'elle m'avait inspiré (c'était une commande, sauf qu'à la fin du travail, on a remplacé, sans même m'en parler, deux des huit gravures par de nouvelles, et on y a ajouté les poèmes écrits pour les "rejetées" - c'est vous dire l'importance que déjà en 2002 on prêtait à mes petites écritures), cette dame a donc cru bon, sous le coup, elle aussi, de quelque inspiration, de m'appeler pour me parler des surnoms (donc, des pseudos) que les courtisans, à la cour de France, donnaient aux maîtresses du roi ? Et c'était un secret de Polichinelle pour famille et amis, sauf pour moi, que les gravures étaient numérisées dans les bureaux où mon jeune frère travaillait comme archiviste : toute cette affaire avait été montée pour me donner une petite publicité "poétique" et m'enlever de la tête, comme à un zombie, même l'idée de penser pouvoir publier un roman - mais alors ? qui dont aurait obtenu l'annulation du contrat d'édition pour mon roman, *Il y a la mer*, l'année précédente ? Et en décembre 2003, un collègue, que je considérais un ami, m'a reproché d'avoir enseigné, et surtout mal enseigné, Rimbaud au collège de Valleyfield. Quand j'ai essayé de me défendre et/ou de savoir ses raisons, il m'a asséné presque en colère son argument suprême : il connaissait la littérature française, même s'il était professeur de sciences, et il savait de quoi il parlait - ce qui était vrai, et il était en plus titulaire d'un doctorat

en philosophie -. Il avait peut-être raison, mais moi aussi, je connaissais la littérature française, et même la littérature grecque ancienne... Ai-je eu raison d'en déduire qu'on essayait, plutôt de façon brutale, d'ébranler ma confiance en mes capacités d'analyse, comme si les opinions d'un ami enlevaient sa raison à un écrivain ? Je dois préciser que je ne voyais pas, alors, ces ramifications, mais je vous assure que treize ans plus tard, en consultant courriels, agendas et journaux, les choses s'éclaircissent. Si je résume, j'étais un faux littéraire, un pseudo qui avait des pseudo-connaissances, et je devais donc arrêter d'envoyer des articles à des revues de connaisseurs. J'invente, bien sûr, me dira-t-on, mais avez-vous pensé à tous ces gens et leurs conjointes ou conjoints et même leurs enfants, dans les corps professoraux ou syndicaux, qui peuvent connaître et l'auteur et souvent, mais de façon *incognito*, la famille de l'auteur (à abattre), et les responsables d'une revue ? Je rêve ? Il suffit d'un ou plusieurs mots, comme *pseudonyme* ou même *beau texte sur une maison victorienne*, pour que les oreilles se dressent, que la rumeur se répande, atteigne les sépulcres blanchis, que les réseaux se mettent en branle et fassent n'importe quoi, oui, n'importe quoi, pour arrêter le coupable qui ne doit, sous aucune exception, attirer l'attention ni sur lui - il ne sert à rien d'en donner les raisons - ni sur sa famille ou, peut-être, sa belle-famille. J'arrête.

Je me contenterai de reprendre ce que j'écrivais dans mon journal, le 5 décembre 2003 : *cette histoire de pseudo est devenue trop "connue", on peut croire que je me cache pour participer à leur revue !! - ce serait dommage, car ils me "sauvent" un peu*. Ce dernier segment dit l'importance que j'attribuais à cette contribution, et signe aussi ma déception de ne plus rien comprendre à leurs tergiversations. J'aurais pu me décourager, mais cela m'est impossible. Je reprends vie, sans doute au grand regret de mes bons amis.

RETOUR AUX PERSIENNES ET À L'HISTORIQUE DE LEUR PUBLICATION

Le 26 janvier 2005, deux ans plus tard, j'ai tenté sous le nom de Gabriel P. Rouvel de faire publier cette nouvelle, mais sous un titre différent, *la Maison de Samuel et les poupées*, dans le recueil, *Il regardait*

ailleurs, envoyé chez un éditeur québécois qui l'a refusé, le 23 février. Quelques jours plus tard, le 7 mars, cette fois sous le titre de *Manhattan's Mansion* et dans le recueil, *Interférences photographiques*, j'ai osé l'envoyer en France chez quatre éditeurs qui, tour à tour, les 18 et 28 avril, le 11 mai et le 22 juin m'ont écrit qu'ils regrettaient de ne pouvoir le publier, etc. J'ai réessayé, le 4 septembre 2006, de la faire publier sous le titre, *Manhattan 1910*, dans le recueil, *Manhattan 2005*, et encore! chez deux éditeurs français. J'ai reçu deux gentilles et cordiales lettres de refus, en octobre. Ces multiples tentatives pour se faire publier tiennent sans doute d'une sorte de masochisme ou d'une hargne inconsciente ou cynique. C'est à se demander, n'est-ce pas, pourquoi les faux auteurs, dont je serais, ne se rendent pas compte que leurs textes ne tiennent pas le coup. Mais si, et voilà pourquoi, je vous les offre sans frais...

LES CINQ FENÊTRES serait le plus ancien de mes textes, après *Bonjour, notaire* pour la TV en 1958, car il trouve son origine dans la courte transcription, en poème en prose, d'un rêve que j'avais fait, à Mont-Laurier, en juillet 1961. Je l'avais appelé *Étrave*, et je l'avais envoyé, avec craintes et tremblements, sous le titre d'*Empreintes*, à Jean Basile, au Devoir, vers 1962-63. Aucune nouvelle, depuis... C'était d'un romantisme à faire fuir n'importe qui, mais c'était aussi la matière intéressante d'un rêve dont je me rappelle toujours avec précision. En 2007, sous le nom de Maxime Webster, j'en ai tiré une nouvelle, *Comme le dit Élise*. Je crois ne l'avoir envoyée à quiconque; en tout cas, aucune trace de correspondance. Je l'ai repris dans *Par quatre judas*, sous forme d'une critique en règle faite par la famille de l'auteur..., et je prétends que le texte a du mordant. Tous mes ennemis, et surtout mes *ennemies*, devraient lire ce texte sur-le-champ.

À CIEL OUVERT est la dernière version du *Manuscrit forgé et traduit à Thira*, paru dans la NRF en 1989; on en trouve ici même, sur le site, le texte manuscrit et le premier tapuscrit. Il a déjà fait partie du recueil de nouvelles, *Il regardait ailleurs*, de 2005, sous le titre, *Manilos et Thomas*; je l'avais aussi inclus dans une des versions d'*Il y a la mer*, ce roman devenu fameux - du moins dans mon esprit -, parce que le contrat d'édition a été annulé après quelques mois. J'en reparlerai plus tard.

PLEINE PAGE. En 1994, j'avais participé au Concours de nouvelles de Radio-Canada avec ce texte, sous le titre, *le Maquignon*. Je l'ai aussi envoyé à la revue *Estuaire*, en 1995, et sa longueur, semble-t-il, lui aurait nui... Il est devenu en 2005, *Samuel et le Noiraud*, dans *Interférences photographiques*, le recueil dont j'ai parlé plus haut et, au début, dans la présentation des nouvelles.